

QUEEN MARY COLLEGE
(University of London)
LIBRARY

AUTHOR

DUHAMEL, G.

TITLE

Club des Lyonnais.

CLASSIFICATION AND LOCATION

PQ.2607.U.53.055

~~Gallery 1~~

STOCK NO.

46943

PQ 2607.U53.C55D4H

QM Library



23 1243883 3

WITHDRAWN
FROM STOCK
QMUL LIBRARY

LE CLUB DES LYONNAIS

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

Le
Club des Lyonnais

ROMAN

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

« Imprimé et publié en conformité d'une licence
décernée par le Commissaire des brevets sous le
régime de l'Arrêté exceptionnel sur les brevets, les
dessins de fabrique, le droit d'auteur et les marques
de commerce. (1939) E.V.M. »

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1929 by *Revue de Paris*.

PRINTED IN CANADA

PQ 2607. U53

QUEEN MARY

46943

À Berthold Mahn

I

CE bruit de pas qui, depuis de longues minutes, faisait sonner sourdement l'escalier, Aufrère, soudain, se prit à l'écouter. « Tiens, pensa-t-il, un qui se trompe. Le cinquième étage est fermé. Quant à moi, je n'attends personne. Allons-y. »

Il se laissa couler en arrière, lâcha les mains, s'étira jusqu'à venir, des ongles, frôler le tapis-brosse et commença de compter : « Un, deux, trois, quatre... »

La barre était scellée à même les murailles du vestibule. Nu, blanc et rose, ainsi suspendu dans l'ombre comme une belle pièce de boucherie, le corps oscillait faiblement. Par la porte de l'atelier arrivaient des bouffées de fraîcheur, des odeurs, les

rumeurs de la ville et, dominant le tout, le tumulte pétillant d'une cour d'école en récréation. Ce tumulte cessa net et Max Aufrère pensa : « Dix heures et demie ». Puis il tenta de revenir à son compte : « Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six... Ah ! le bonhomme insiste. Quel est donc l'imbécile... »

C'était un pas masculin, sans nul doute. Il était las, hésitant et, plutôt que lourd, alourdi. Aufrère songea : « Cinquante ans... Oui, cinquante. Et malade. On dirait qu'il souffle. Il va tousser. Non, il se retient. Fatigué, le bonhomme. Et les chaussures, fatiguées aussi : elles ne craquent pas, elle sont molles... Ah ! il s'arrête. Il touche la rampe... »

Une longue vibration métallique parcourut la cage de l'escalier. Aufrère avait cessé de compter les secondes. Il pendait, parfaitement immobile, la tête en bas. Il trouva le loisir d'admirer la perfection de son ouïe et la diligence de son jugement. Sur ce, le bruit reprit, dans l'escalier. « Allons, monsieur, allons, pensait Aufrère, encore un petit effort. Trois marches, deux marches.... Bien ! Le voilà sur le palier, et même sur le paillason. Va-t-il se décider, bon Dieu ! Je dois avoir dépassé mes quatre minutes. Mais, mais... qu'est-ce qui lui prend ? »

Après un bref piétinement devant la porte, le pas s'éloignait. Aufrère entendit les talons, plus durs que les semelles, heurter les marches, redescendre. Puis il y eut un nouvel arrêt. Un soupir, sorti du profond d'une poitrine humaine, parvint jusqu'aux oreilles du gymnasiarque. « C'est un bougre qui se trompe, évidemment. Tiens, non ! Le voilà qui re-

monte. Il ne sait pas ce qu'il veut. Il va me faire prendre un coup de sang, s'il tournicote encore longtemps. »

Il y eut alors un silence pendant lequel Aufrère vit la sonnette remuer, si faiblement qu'elle resta muette. Aussitôt, il cria d'une voix irritée :

— Entrez ! Mais entrez donc ! Le clef est sur la porte.

La porte s'ouvrit, avec lenteur. A découvrir ce grand corps pendu par les jarrets, l'homme qui surgit dans l'entre-bâillement laissa paraître une expression de stupeur, d'effroi. Il fit, pour tirer le battant, un effort qu'il n'eût pas le temps de mener à terme : Aufrère venait de se laisser choir sur les mains. Il culbuta, pivota, s'assit à la turque et dit en passant les doigts dans sa chevelure :

— C'est vous, mon cher. Eh bien ! entrez donc.

Le visiteur venait de retirer son chapeau. Il pesa, des reins, sur la porte, pour la refermer et laissa passer plus d'une minute avant d'ouvrir la bouche. Il dit enfin, tout bas :

— Vous me reconnaissez quand même ?

— Je vous reconnais fort bien. Pourquoi dites-vous « quand même » ?

Le visiteur fit un imperceptible mouvement des épaules et ne répondit pas.

C'était un homme fort maigre, à la poitrine creuse, aux longs bras ballants. Bien droit, plus étoffé, plus gras, on l'eût, sans doute, jugé de haute taille. Tel, pourtant, malgré sa longueur, il paraissait de stature médiocre et, plutôt que dans les épaules tombantes,

l'échine détendue, l'encolure chétive, plutôt que dans le tassement et les flexions de cette carcasse éprouvée, le regard de l'observateur allait, d'instinct, chercher dans les traits du masque les raisons d'un tel aspect. Au contraire de ces visages sur lesquels, par ses heurts, ses frottements, ses retours, la passion détermine un soulèvement de plis rebelles, de bosses et de bourrelets, de durillons protestataires, celui du visiteur semblait usé, mordu, râpé, diminué dans l'épaisseur et la richesse de sa substance. Une barbe brune, mêlée de poils gris, mal venue mais non mal soignée, ondulait sur les joues creuses et dissimulait à peine un menton grêle. Le front n'était pas sans beauté, mais étroit, sec en quelque sorte, et les tempes se montraient plates, presque dévêtues de cette musculature carnassière qui va s'accrocher sur les flancs mêmes de l'intelligence pour mieux animer la mâchoire. Seuls, dans ce paysage flétri, les yeux attestaient une vie brûlante. Un beau regard sombre, trop mobile, à peine embrumé par de grosses lunettes à monture de fer. Un regard chargé de frayeur et d'orgueil. Le visiteur était vêtu d'un complet lustré, propre encore. Malgré la tiédeur de Mai, il portait un pardessus d'hiver, démodé, dont le col godait à la nuque. Des manches un peu courtes, sortaient deux longues mains osseuses, frémissantes. Dans l'une des mains, un feutre noir.

— Vous me permettez, dit Aufrère, de me présenter à vous dans la pure nudité du gymnasiarque. J'espère que ça ne vous gêne pas.

Le visiteur cilla faiblement.

— Oh ! dit-il, ça ne me gêne pas pour moi...

— Si cela devait vous gêner pour moi-même, dit Aufrère avec calme, rassurez-vous. Voici d'ailleurs l'instant du pyjama. Faites-moi, je vous prie, l'amitié de passer dans mon atelier.

Le visiteur risqua deux ou trois pas. Il progressait un peu de biais, comme les chiens de chasse, l'épaule gauche en avant, la tête inclinée, la jambe droite en retard sur l'autre.

— Je voudrais, dit-il en pénétrant dans l'atelier, je voudrais être sûr, Monsieur Aufrère, que je ne vous importune pas.

Max Aufrère acheva de boutonner son pyjama, vint se planter devant le visiteur et dit, d'une voix trop sèche pour être vraiment cordiale :

— Mon cher, appelez-moi donc Aufrère, tout net, ou même Max, si cela vous chante. Il me semble bien que, dans l'ancien temps, c'est-à-dire l'an dernier, je vous appelais simplement Salavin. Par conséquent...

Le visiteur baissa la tête une seconde pour se recueillir.

— Je ferai mon possible, soupira-t-il.

— Je crois, reprit Aufrère, que vous ne dites pas le fond de votre pensée. Parions que je vous ai blessé en vous priant de m'appeler Aufrère tout court.

Salavin refit son insensible mouvement des épaules.

— J'avais, dit-il, dans ma jeunesse, un camarade nommé Vitet. — Non ! ne cherchez pas, vous ne

l'avez pas connu. — Quand il abordait une personne de ses relations, un homme, cela va sans dire, Vitet esquissait un salut, de telle manière que l'homme se découvrait, pour peu qu'il eût d'usage. Alors Vitet affermissait vivement son chapeau sur sa tête et disait, d'un ton courtois, mais protecteur : « Couvrez-vous donc. Si, si, couvrez-vous, je vous en prie ». C'était une manière de prendre l'avantage. Comme c'est curieux, ce besoin de prendre l'avantage.

— Etes-vous bien sûr, dit Aufrère, que ce Monsieur Vitet agissait avec préméditation et dans un tel dessein ?

Les joues creuses de Salavin se colorèrent faiblement :

— Oh ! répondit-il, je ne peux me tromper : il m'a fait le coup trois ou quatre fois.

— Ce n'est peut-être pas une raison...

Salavin sourit, du bout des dents.

— Je peux même vous avouer que j'ai tenté de le faire, à mon tour, pour voir, mais avec moins de succès que Vitet.

— Oui, dit Aufrère en branlant la tête. Et vous supposez qu'en vous priant de m'appeler Aufrère, ce que vous ne ferez peut-être pas facilement, je m'autorise à vous nommer Salavin tout court, ce que je ferai sans doute avec la plus grande aisance.

Le visiteur avait écarté les doigts d'une de ses mains et il les examinait, tour à tour, attentivement.

— Oh ! dit-il enfin, je ne sais pas. Et puis, tout cela n'a plus d'importance.

— Ça n'en a pas ou ça n'en a plus ?

— Je ne me suis pas trompé. J'ai bien dit : « Ça n'en a plus... »

Aufrère considéra quelques instants son visiteur.

— Savez-vous, dit-il, que vous n'avez pas beaucoup changé, depuis l'an dernier ?

Cette simple phrase produit un effet inattendu. Un moment échauffé, le visage de Salavin se glaça. Il murmura, les dents serrées :

— Non, non, pas changé. Pas encore.

— Avouez, dit Aufrère en le regardant à la dérobée, avouez que vous avez le génie d'introduire dans vos phrases toutes sortes de petits mots qui en modifient singulièrement la portée. Voilà, Monsieur Salavin, un « encore » qui me semble plein de promesses.

Salavin s'était ressaisi. Quelque chose comme un sourire se développa sur ses lèvres.

— Je vous ferai remarquer, sans d'ailleurs y insister, qu'en m'appelant « Monsieur Salavin », après ce que vous m'avez dit tout à l'heure, vous marquez une distance qu'en d'autres moments je trouverais peut-être extrêmement désobligeante.

Aufrère éclata de rire.

— C'est, ma foi, bien possible, et je vous affirme que, pourtant, je n'y songeais guère. Allons, asseyez-vous donc. Non, pas sur cette chaise. Dans ce large fauteuil. Et pas sur une seule fesse, je vous en prie. Les deux, les deux !

— Je m'assieds rarement, dit Salavin avec un pâle sourire, je m'assieds rarement sur les deux fesses à la fois.

— Etes-vous donc si timide ?

— Ce n'est pas affaire de timidité. De prudence, plutôt. Je répugne à m'engager.

— Engagez-vous, Salavin. Je vous promets de n'en pas abuser. Et maintenant, une cigarette ?

Le regard de Salavin s'éclaira.

— Je vous remercie, dit-il en saisissant la cigarette entre deux doigts qui tremblaient un peu.

Il prit du feu, tira quelques bouffées, parut s'abandonner à la courbe du fauteuil et murmura, l'œil mi-clos :

— Je n'ai plus jamais de tabac sur moi : défense formelle. Mais je peux me trouver dans la nécessité d'accepter une cigarette, par courtoisie pure...

— Parce que, poursuivit Aufrère sur le même ton, parce que vous êtes un homme excessivement poli.

Salavin fit, de la tête, un léger « oui ». Max Aufrère continuait :

— Vous êtes aussi, mon cher, un fort curieux homme.

Salavin haussa les épaules.

— Ça ne suffit pas.

— Ça ne suffit pas à quoi, à qui ?

— A rien, à personne. J'emploie le verbe au sens absolu, comme disent les grammairiens, n'est-ce pas ?

— Soit, dit Aufrère, je n'insiste plus. Et maintenant que vous voici reposé de votre ascension, et bien assis, dites-moi, Salavin, dites-moi, je vous prie, les raisons de votre visite et si je peux vous être utile en quelque chose.

Salavin ouvrit de grands yeux et tourna lentement la tête vers son hôte.

— Vous êtes, dit-il, un homme spirituel et très fin. Vous êtes même, je crois, un homme d'expérience. Mais vous vous trompez parfois, justement parce que votre expérience vous embarrasse ou vous égale. Je vais d'abord vous rassurer. Je ne viens pas vous emprunter de l'argent. On m'en a prêté, jadis, presque malgré moi : je n'en ai jamais emprunté. Observez la nuance. Je ne viens vous demander ni patronage, ni référence, ni service d'aucune sorte. Ah ! vous croisez les jambes, vous allumez une seconde cigarette. Vous pensez : « Comme c'est drôle ! »

— Il faut avouer, dit Aufrère d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux, il faut avouer que ça devient intéressant.

— Très intéressant, n'est-ce pas ? J'ai pensé souvent à vous. J'ai recherché votre adresse et je suis venu. Non par hasard, je vous prie de le croire. Je suis venu expressément. Je n'ai rien à vous demander. Ça ne signifie pas, d'ailleurs, que je ne vous prendrai rien. Rassurez-vous encore : un renseignement, peut-être un exemple.

— C'est beaucoup d'honneur.

— Je ne sais pas. N'allez pas trop vite. Je ne peux dire encore s'il s'agit d'un bon ou d'un mauvais exemple. Vous êtes un homme très intelligent...

Aufrère fronça les sourcils.

— Je ne suis pas assez sottement poli pour protester.

— A quoi bon protester ? Si je ne vous jugeais pas intelligent, je n'aurais pas monté vos six étages. Je n'ai plus assez de jeunesse et pas encore assez de loisirs...

— Quel âge avez-vous ?

— Voilà une bonne question, franchement posée. J'ai plus de quarante et un ans. Je n'en ai pas encore quarante-deux.

— Ah ?

— Vous dites « Ah ? » Mais vous pensez « déjà ». Car, pour vous, jeune athlète, je suis presque un vieillard. Et, pensant « déjà », vous pensez aussi « seulement », car, sur la mine, vous m'auriez donné davantage.

— Qui vous incline à me prêter cette belle subtilité ? Est-ce à dire que vous jugeriez ainsi, à ma place ?

— Vous n'en voyez pas autant de votre place que de la mienne. Ne vous fâchez pas : j'entends bien qu'il ne s'agit que de moi, et que de porter un jugement sur moi.

Il y eut un silence pendant lequel Aufrère observait son étrange visiteur.

— Vous avez été souffrant ? dit-il enfin.

— Non, pas souffrant : malade. Très malade. J'ai peur de diverses choses, mais pas des mots. J'ai failli mourir. Il y a parfois du ridicule à prononcer de telles phrases. Je ne crains plus le ridicule.

— Oui. Et maintenant ?

— Quoi, maintenant ?

— Que faites-vous ?

— Je vis. Puisque je ne suis pas mort, je vis.

— Il y a, je pense, bien des façons de vivre.

— C'est vrai. « Comment et pourquoi ? » Entre toutes les pensées, toutes les actions d'une vie, quelle est celle à laquelle nous attachons le plus de prix ? Mais je vous suppose, à mon endroit, une curiosité...

— Que j'éprouve, Salavin, que j'éprouve sincèrement.

Salavin venait de se lever et fit quelques pas.

— Quittez votre pardessus, dit Aufrère.

— Merci. Je suis devenu très sensible au froid. N'allez pas croire que je sois tuberculeux. Je peux vous rassurer, en toute loyauté : j'ai vu mes analyses. Dame ! Vous auriez là-dessus des idées de sportsman ou d'hygiéniste... Non, je suis un homme épuisé, mais dont le contact n'est pas dangereux. Je vous disais donc : je vis.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie, présentement...

Salavin s'arrêta, baissa la tête et, avec effort :

— Ce qui signifie, présentement, en gros : je cherche.

— Quoi ?

— Ah ! dit Salavin, se reprenant à marcher, vous avez du goût pour les compléments. Nous parlions tantôt de l'emploi des verbes au sens absolu. Eh bien ! je cherche, au sens absolu du verbe. Vous pensiez que je cherchais quelque chose ou quelqu'un ? Non, Vous pensiez, par exemple, que je cherchais un emploi, une situation sociale. Pour étonnant que cela vous paraisse j'en possède une.

— Vous avez retrouvé votre place à la Compagnie ?

— Pas exactement. C'est tout de même pour la Compagnie que je travaille. Le directeur, M. Mayer, m'a repris, comme secrétaire libre. Cela signifie qu'il me donne du travail que j'emporte à la maison et que je fais à l'heure de mon choix. Ce n'est pas bien payé, sans doute. De quoi vivre, et très, très chichement. Mais, bah ! ma femme et ma mère. Ce n'est pas une lourde charge. Vous avez, on me l'a dit là-bas, quitté la Cilpo ?

Aufrère venait de ramasser par terre un haltère de trente livres et le maniait avec une adresse distraite.

— Ne croyez pas, dit-il, à me voir soupeser ce joujou, ne croyez pas que notre entretien me trouve indifférent. Tout au contraire. C'est précisément pour me libérer l'esprit que je donne à mes muscles un peu de divertissement. Oui, j'ai quitté la Compagnie industrielle des laits pasteurisés et oxygénés. M. Mayer, que je n'ai pas du tout l'intention de décrier devant vous...

— M. Mayer, dit Salavin dont le front se couvrit de rougeur, M. Mayer me marque un intérêt dont je ne suis peut-être pas digne. Je vous suis bien reconnaissant de ne rien me faire entendre qui m'incline à des pensées ingrates.

— Vous prenez, poursuit Aufrère en s'arrêtant, l'haltère à bout de bras, et en attachant sur Salavin son regard attentif, vous prenez une précaution qui fait honneur à votre loyalisme tout en en laissant deviner la fragilité. Mais, ne craignez rien,

ne craignez rien : ce que je peux vous dire de M. Mayer n'est pas de nature à modifier les sentiment que vous lui portez. Je ne me suis jamais entendu fort bien avec M. Mayer. Je ne le méprise pas, loin de là... M. Mayer n'est pas un homme d'action...

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Simplement parce que c'est mon opinion.

— Non ! Vous dites cela parce que vous pensez qu'un homme d'action, un homme d'affaires, un véritable chef d'entreprise, enfin, aurait profité de ma longue maladie pour se défaire à tout jamais d'un personnage tel que moi.

— Franchement, non, je ne pensais pas à vous, si je peux toutefois vous l'avouer sans discourtoisie. Je pensais peut-être à moi-même. M. Mayer n'est pas un homme d'action. Ce n'est pas non plus un songe-cieux. C'est... Comment dire... un amateur. Non ! mieux que ça : un spectateur, et même un spectateur pur. Vous savez que l'idée de pureté est à la mode. Eh bien ! voilà : un spectateur pur ou qui, du moins, se voudrait tel.

— Voyez-vous là, s'écria Salavin avec une brusque naïveté, voyez-vous là matière à grief ?

— Pas le moins du monde, fit Aufrère en posant son haltère, délicatement, sur le tapis. En tant que spectateur pur, M. Mayer me gênait, voilà tout.

— Vous n'aimez pas à servir de spectacle ? dit rêveusement Salavin.

— Mais, vous n'y êtes pas, pas du tout, mon cher. M. Mayer me gênait parce que j'ai, moi-même, la très grave ambition de devenir un spectateur et,

si possible, un spectateur pur. Deux spectateurs dans le même cercle, c'est trop. Alors, comme j'ai quelque fortune et que je ne suis pas autrement pressé de faire valoir mon diplôme d'ingénieur, j'ai quitté la Compagnie, laissant le champ libre à l'excellent M. Mayer. Vous le voyez, je ne suis pas à plaindre : je fais de la barre fixe, des haltères, de la gymnastique suédoise, de la boxe, de l'escrime. Je me promène et je lis. J'ai beaucoup de veine : je reçois parfois la visite de personnes extraordinaires qui n'ont rien à me demander, mais se réservent le droit de me prendre quelque chose... Puissé-je, Salavin, ne pas vous décevoir, car je suis, par nature et par doctrine, l'homme à qui l'on ne peut rien prendre.

— Vous me donnez, dit Salavin, le désir de vous éprouver séance tenante et de vous prendre quelque chose dont le dessaisissement vous soit une surprise presque désagréable.

— Essayez donc, mon cher.

Salavin ne répondit pas. Il avait laissé tomber son menton sur sa poitrine et semblait absorbé dans la contemplation de ses maigres genoux.

— Je pense, reprit Max, que vous ne vous trompez pas au sens de mes paroles et que vous êtes homme à distinguer le spectateur pur, que je voudrais être, du simple mufle, que nous rencontrons chaque jour. On ne peut rien me prendre parce que je donne suffisamment. Qu'avons-nous de plus précieux que notre temps ? Eh bien, je ne suis pas avare du mien, reconnaissez-le, Salavin. Je le gaspille volontiers. Ne vous agitez pas, mon cher : je le gaspille parfois. En

ce moment, je l'emploie. Mais, laissons le temps. L'amitié ? Vous ne m'en prendrez pas, Salavin. Je vous en offre de bon cœur. Soyez assez raisonnable pour ne pas vous abuser sur la qualité de la marchandise. De l'amitié de spectateur pur. Dix degrés. Goût ^{xx}^e siècle. Arôme occidental. Un article léger, mais constant, garanti, qui, même à hautes doses, ne détermine jamais d'accidents toxiques. Et quoi de plus ? De l'attention ? Car notez-le, je pourrais vous donner du temps et de l'amitié tout en demeurant inattentif, ce que l'amateur sentimental redoute par-dessus tout. C'est ici, mon cher, que le spectateur pur apparaît sous son meilleur jour : pas de spectateur pur sans attention. Vous l'avez déjà noté, j'en suis sûr. Voilà, grosso modo, pour les biens « spirituels ». Quant aux biens « temporels », vous avez pris la précaution de me dire que vous n'aviez besoin ni d'argent, ni d'apostille.

Salavin releva la tête, allongea sa main osseuse vers la table et saisit un livre à couverture jaune.

— Le temps, l'amitié, l'attention, dit-il, vous manipulez ces mots pesants comme un athlète accompli. Pouvez-vous me prêter ce livre pour huit jours ? Je répète : huit jours.

— Vous lisez donc beaucoup ?

— Beaucoup.

— Y a-t-il quelque indiscrétion, Salavin, à vous demander si vous avez fait des études régulières ?

— Qu'appellez-vous des études régulières ?

— Les études secondaires, par exemple, celles des lycées...

— Non. Je suis pauvre. J'ai toujours été pauvre. J'ai fait des études de pauvre, c'est-à-dire de pauvres études. J'en ai souffert, surtout à l'âge où l'on souffre de ces choses-là. Je me suis cultivé, par la suite, seul et de mon mieux. Je sais, aujourd'hui, plus de choses que la plupart des bourgeois de mon âge. Mais, ces choses, il est à croire que je ne les ai pas apprises régulièrement, pour employer votre mot. En conséquence, on ne me tient pas compte de mon savoir et, s'il faut tout vous dire, j'en arrive, par contagion, à le considérer moi-même avec défiance. C'est assez bon, assez solide, ça ne manque pas de corps, mais ce n'est pas « d'origine ». Tant pis ! Je persévère. Je lis beaucoup. Prêtez-moi ce livre pour huit jours.

— Vous connaissez bien cet écrivain ? Vous avez lu ses autres ouvrages ?

Salavin posa le livre sur la table et se mit à marcher de long en large.

— Puisque vous me faites passer un petit examen, ce qui n'est pas incompatible avec les soins du spectateur pur, je vais donc vous répondre. Je connais presque tous les livres de cet auteur. Celui-ci, *La Matière animée*, je ne l'ai pas encore lu, car il vient de paraître. Vous non plus, ne l'avez pas lu : votre exemplaire n'est pas coupé. Bien. Voilà donc une petite expérience qui m'aurait irrité l'année dernière et cruellement blessé dans ma jeunesse, qui me laisse calme aujourd'hui : à deux reprises, je vous ai prié de me prêter ce livre. Vous avez répondu, non sans adresse, en me posant des questions. Vous me parlez du temps, de l'amitié à dix degrés, de l'atten-

tion du spectateur pur. Vous seriez, sans nul doute, capable de m'avancer de l'argent ou de me recommander à un député. Mais l'idée de me prêter, pour huit jours, ce livre que vous comptez lire ce soir...

— Non, cet après-midi même.

— Soit, cet après-midi. L'idée de me prêter ce livre vous incommode beaucoup et vous n'avez pas — pas encore, ça viendra — le tranquille courage de me le dire. Gardez votre livre. Je le lirai, ce soir, à la bibliothèque Sainte-Genève ou même ailleurs.

Aufrère avait rougi comme un écolier pris en faute. Il saisit le livre et le retourna trois ou quatre fois dans ses mains.

— Puis-je vous prier, Salavin, dit-il, puis-je vous prier d'emporter ce livre ?

— A quoi bon ?

— Remarquez, Salavin, que vous me jugez non sur une parole, non même sur un acte, mais sur des pensées que vous me prêtez gratuitement. Il est plus facile de prêter des pensées qu'un livre...

— Les pensées que je vous prête ont, pour moi, autant d'existence et d'efficacité que vos pensées véritables.

— Je ne discute pas ce point. Je vous demande, comme un service, de bien vouloir emporter ce livre

— Evidemment. Vous tenez à conserver le beau rôle, c'est-à-dire le rôle élégant, celui qui reste digne du spectateur pur ou, tout au moins, du candidat à ce titre. Et maintenant, il faut que je vous aide. Il faut que j'emporte le livre. Savez-vous que, de ce

premier revoir, nous pourrions sortir fâchés ? Vous me connaissez mal.

— J'ai grand désir de vous connaître mieux.

Les deux hommes se regardèrent en face pendant plusieurs secondes. Un faible sourire errait dans leurs yeux. Aufrère ouvrait déjà la bouche pour l'offensive, quand retentit la sonnette de l'entrée, secouée d'une main violente.

— Voici, dit Aufrère, un visiteur moins discret ou plus pressé que Salavin. En général, je reconnais mes pèlerins à leur façon de sonner. Quel pourrait être celui-ci, sinon César ?

Il fit un pas vers le vestibule et cria :

— Entre !

On entendit aussitôt un tapage de porte claquée, de souliers, de rire, un vacarme à la fois catastrophique et jovial. L'homme qui parut se trouva tout à coup, comme par un artifice scénique, en plein milieu de l'atelier. Il semblait le jouet d'une force explosive. On pensait qu'à son point de chute il allait éclater. Il éclata.

— Max, dit-il, viens déjeuner à Rouen. Je t'enlève.

La voix était forte, harmonieuse et s'attirait le concours de tous les objets du voisinage capables d'entrer en vibration. L'homme était de petite stature, mais bien fait et musclé. Le teint ardent, le poil fauve. Une flamboyante brosse de moustache sous un nez trapu, ferme de ligne, semé de taches de rousseur. Des yeux couleur puce, chaleureux et miroitants. Une bouche carminée, charnue, étonnante d'ingénuité.

Le nouveau venu donna, dans le vide, comme un

taurillon, un léger coup de tête, geste qu'à première vue on lui devinait habituel et, tout de suite, avec un rire éclatant :

— Eh bien, quoi ! Vous êtes empaillés, gens d'ici ?

— César, dit Aufrère en étendant la main, je te présente un de mes amis, Louis Salavin.

— Hein ? Quoi ? s'écria le rouquin. Salavin ? Mais je le connais, ton ami. Je le connais mieux que toi, peut-être. Rappelle-toi, Salavin ! César, César Devrigny, petit expéditionnaire chez Socque etureau.

Salavin fit un léger signe de tête et tendit une main prudente.

— Vous voyez, Salavin, dit Aufrère en pinçant les lèvres, vous voyez que notre petit expéditionnaire a fait du chemin, mais qu'il n'est pas trop glorieux. Il n'y a que deux espèces de parvenus : ceux qui parlent toujours de leurs origines et ceux qui n'en parlent jamais. Impossible de sortir de là.

— Max, dit Devrigny qui devint cramoisi, Max, tu es un bon boxeur et je sais, en outre, que tu t'entraînes sournoisement, tout seul, entre quatre murs. Eh bien, parions que, pour cette parole que tu viens de dire, je t'envoie au tapis, en deux minutes, tout de suite, ici-même, coquin !

— Prenons que c'est fait. Je te donne la victoire d'avance.

— Ah ! brigand, fit César avec un joyeux rire. Tu es de ces gars qui s'entraînent toute leur vie, à blanc. Tu es de ceux qui se débrouillent terriblement pour n'avoir jamais à se débrouiller.

— Je suis, par excellence, l'homme qui ne se mêle de rien.

— Possible, dit César en hochant la tête. Mais, avec tes façons, prends garde qu'on ne te mêle, un jour, de quelque chose, malgré toi.

Il rit encore et, découvrant soudain son image dans un grand miroir mural bizarrement logé entre deux corps de bibliothèque, il s'arrêta net et parut réfléchir.

— Trop court, un peu trop court, dit-il entre ses dents.

— Que trouves-tu trop court ? demanda Max. Pas le veston, à coup sûr. Il est parfait, César. Regardez, Salavin, comme votre ancien collègue est élégant. Le beau costume de sport ! Et de la meilleure coupe. Et d'excellente étoffe anglaise. La chemise ouverte, en toute saison, sur un noble poitrail poilu. Les chaussures somptueuses qui sentent le vrai cuir de Russie. Tout est bon, tout est beau, sur cette belle bête.

— Eh bien, oui ! dit César avec une expression presque enfantine, oui, j'aime la vie et je ne m'en cache pas. Oui, j'aime tout, même les belles chaussures, même le beau linge bien lavé. Et, tout ça, je le gagne, moi. Je fais quelque chose, moi. Je produis, à ma manière...

— Oh ! murmura Max, onctueusement.

— Oui, je produis de l'effort, au moins. Toi, canaille, tu ne produis rien.

— Ne le croyez pas, Salavin, dit Aufrère avec calme. Je produis de la consommation. Et c'est

une denrée si nécessaire que, sans elle, tous ces messieurs producteurs seraient bien vite aux abois.

César n'écoutait plus. Planté devant la glace, il se contemplait avec une évidente perplexité.

— Trop court, reprit-il. Ah ! bien sûr, je ne parle pas du veston, mais de l'homme. Trop court de cinq centimètres, mettons sept. Cinq centimètres de jambes en plus, et je l'aurais eue, Françoise.

Il parut alors apercevoir les assistants et dit avec un sourire :

— Françoise ! Madame Vapelot, quoi ! Je peux bien dire son nom : vous ne la connaissez pas. Elle me trouvait trop petit, j'en suis sûr. Et c'est une femme obstinée. J'ai mis des talons hauts. Ils n'étaient pas assez hauts, faut croire. Allons, ouste ! Tant pis ! N'y pensons plus.

— Je te ferai remarquer, dit Aufrère, que ce n'est pas nous qui t'y avons fait penser et que nous ne t'interrogeons pas sur tes petites affaires.

Devrigny ouvrit des yeux étonnés.

— C'est vrai, les gars ! Qu'est-ce que nous disions donc ? Ah ! Salavin ! Je suis heureux de te revoir, mon ami. Viens déjeuner à Rouen avec moi, je te prie. Et avec cet extraordinaire Aufrère. Je vous emmène tous les deux. La voiture est à la porte.

Il avait pris la main de Salavin et la secouait cordialement, comme un écolier qui en convie un autre à jouer.

— Devrigny, dit Salavin, dont le regard s'échauffa, Devrigny, je suis heureux aussi de notre rencontre. Je ne crois pas que nous faisons toujours

bon ménage, autrefois; et je ne vous ai peut-être pas toujours jugé froidement...

César lâcha la main de Salavin pour lui donner une pichenette au creux de l'estomac.

— Il est fou ! s'écria-t-il. Il est fou ! Qu'est-ce qu'il veut dire, avec son « jugé froidement » ? Viens avec moi, mon ami. Viens déjeuner à Rouen. Et qu'Aufrère s'habille en deux temps.

— Impossible aujourd'hui, dit Aufrère. D'ailleurs, tu me ferais déjeuner trop tard.

— Je te donne ma parole d'être à Rouen pour midi et demi.

— Alors, tout à fait impossible. Je ne veux pas mourir encore. Et puis, je te le répète, César, je suis engagé.

— Devrigny, dit Salavin, je ne peux pas non plus vous accompagner. Mais j'ajoute que...

— Qu'ajoutez-vous ? dit froidement Aufrère.

— J'ajoute, dit Salavin avec un élan qui fit trembler sa voix, j'ajoute que je le regrette.

— C'est, murmura Max Aufrère, la moindre des politesses.

— Non ! répondit Salavin. Ça veut dire quelque chose de vrai et de fort.

La main dans sa tignasse rousse, Devrigny se gratait la tête.

— Vous me faites de la peine, les gars. Eh bien, tant pis ! Adieu, adieu !

Il saisit Salavin par le revers de son paletot et le secoua quelques instants, d'un air brusque et préoccupé.

— Je ne m'attendais pas à te rencontrer, dit-il. Mais, aujourd'hui, ça ne compte pas. J'irai te voir demain, demain soir. Où loges-tu ?

— Tu ne lui demandes pas, dit Aufrère, si ta visite doit lui faire plaisir ?

César ouvrait la bouche avec étonnement ; mais Salavin dit très vite :

— Votre pensée me touche, Devrigny, et je vous recevrai avec joie, malgré la pauvreté de mon intérieur.

— Oh ! mon ami, dit César en levant la main.

— J'habite au même endroit, toujours, rue du Pot-de-Fer. Et je vous attendrai, demain soir. Merci !

— Dompteur ! dit Aufrère sans regarder précisément personne.

Devrigny fonçait déjà vers la porte. Il se retourna sur le seuil et dit, avec un clignement d'œil :

— Max, j'irai samedi chez Legrain. Que tu y sois ou non, ça m'est égal. Je me demande même pourquoi tu vas chez ces gens.

— Et toi ?

— Par sympathie, et puis...

— Pour Stéphanie, peut-être ?

— Stéphanie ? Et quand cela serait ? Je te défends, tu m'entends bien...

Il y eut, de nouveau, un grand fracas de porte, de pas et de rire. César était parti.

— Vous connaissez donc ce garçon ? dit Aufrère saisissant de nouveau le pesant haltère ?

— Je l'ai connu. Je le reconnais à peine.

— Je ne demande pas ce que vous en pensez. Je

ne vous dirai pas davantage ce que j'en pense. Nous pourrions échanger des sottises ou des mensonges.

— Non, fit nettement Salavin, parce que je ne dirais rien.

Et, changeant d'accent :

— Vous attachez une grande importance à ces exercices gymnastiques ? Combien pèse cet appareil ?

— J'attache de l'importance à tout ce que je fais. L'haltère pèse quinze kilos.

— Quel intérêt un spectateur pur peut-il avoir à se faire de gros muscles ?

— Mon cher, dit Aufrère en faisant tourner l'haltère au-dessus de sa tête, un spectateur pur a de grands devoirs et ne saurait être confondu avec un simple paresseux. Il y a deux parties distinctes dans l'univers : le monde et moi. Ma tâche étant de comprendre le monde, mon devoir est de me rendre, par tous les moyens, apte à la fonction que je me suis choisie.

Salavin hocha la tête.

— Je ne crois pas à la vertu de tous ces instruments.

— C'est possible ! repartit Aufrère en jetant sur la personne de Salavin un regard si peu pitoyable que, de nouveau, Salavin se sentit rougir.

Il prit son chapeau sur la table, le tourna plusieurs fois dans ses doigts avec un embarras visible.

— Je vais vous quitter. Je ne dis pas que je ne reviendrai pas vous voir. Vous ne me plaisez pas, en tant qu'homme ; mais, je vous l'avoue en toute

loyauté, j'espère quelque chose de vous. Je ne sais pas encore quoi. C'est à voir.

— Vous reviendrez sûrement, dit Aufrère avec un sourire.

— Ne l'affirmez pas ainsi.

— Vous reviendrez, la semaine prochaine, par exemple, me rapporter ce livre que vous avez envie de lire et que vous alliez oublier.

Salavin baissa les yeux et réfléchit quelques secondes.

— Il y a deux ou trois ans, votre proposition, venant après l'entretien que nous avons eu, m'eût jeté dans un terrible débat. Il faut croire que j'ai quand même un peu changé. Vous avez, en me voyant, pensé : voilà Salavin. C'est vrai, voilà Salavin. J'emporte le livre. Oui, je l'emporte, malgré tout.

— Emportez-le « malgré rien », Salavin. Et ne me remerciez pas.

— Sincèrement, répondit Salavin, je ne vous remercie pas.

Il prit le livre, serra la main que Max Aufrère lui tendait et gagna la porte sans se retourner. Parvenu sur le palier, il respira profondément, fit, pour se redresser, un effort furtif, et commença de descendre les degrés. A mi-chemin, il s'arrêta, tira de sa poche un petit calepin fané, un bout de crayon, mouilla la mine sur la pointe de sa langue, chercha longuement une page vierge et écrivit : « Haltère de quinze kilos. Peut-être dix. Spectateur pur ».

Il hésita quelques instants, l'œil mi-clos, le crayon en l'air. Puis il secoua la tête, glissa le calepin dans sa poche et se remit à descendre.

II

SALAVIN se retrouva sur le trottoir de la petite rue Littré. La clarté de midi lui fit cligner les paupières. Prendrait-il, pour regagner la maison, la rue de Vaugirard, profonde et rapide, ou le boulevard du Montparnasse ? Il balança près d'une minute, puis choisit le boulevard où les pensées des hommes se subliment aisément dans un large ciel.

Il atteignit la rue de Rennes en face d'un magasin dont les glaces noires lui renvoyèrent son image. « Allons, bon ! pensa-t-il. Encore moi ! Dès que je suis seul, je recommence à me ressembler. » Un peu plus loin, il se chercha dans les miroirs d'une pâtisserie. Deux ou trois Salavin surgirent, face et trois-quart. « Oui, songea-t-il. C'est la rue qui me rend mon ancien moi. La rue de toujours. » Il se trouva plus maigre, plus voûté, la pointe des doigts frô-

lant presque le genou, la barbe terne et vraiment grisonnante, le regard trouble. Sous son bras gauche, il aperçut le livre à couverture jaune et le prit dans sa main. « Il pourrait glisser, tomber, se salir. Dommage que je n'aie pas de papier pour l'envelopper ou même le couvrir tout de suite. »

Il fouilla dans sa poche, en sortit un porte-monnaie fripé dont il examina le contenu. « Je pouvais encore l'acheter, ce livre, en me privant de tout jusqu'au premier juin. C'est mieux comme ça. Et quant aux réflexions d'Aufrère, tant pis, mon Dieu ! Tant pis ! De la fermeté ! »

Il traversa le boulevard, pour trouver de l'ombre et parce que le trottoir sud était, depuis toujours, son trottoir. Il comprit, en posant le pied sur le bitume, qu'il cédait à l'une de ses vieilles habitudes. Il se contenta de hausser les épaules. « Cela n'a plus d'importance. »

Un sourire, venu de loin, effleura les lèvres incolores. La tête inclinée légèrement sur l'épaule gauche, Salavin se laissait glisser dans le courant humain. Une fois de plus, il s'abandonnait à l'ivresse amère de la rue parisienne. Une fois de plus, il se livrait à son âme, à ses rêveries. Mais, comme le captif qui, comptant les derniers jours et sachant que bientôt ses chaînes vont tomber, regarde soudain avec une émotion poignante les murs de sa cellule et l'angle d'ombre où fermente la paillasse fourbue, Louis Salavin savourait, à reprendre une fois encore ses vieux chemins, à retrouver les traces de ses vieilles détresses, une mélancolie délectable.

Il était né dans cette ville. Il y avait vécu, pendant plus de quarante années, une vie étouffée, semblable, en ses apparences, à celle des millions d'hommes dont les pas obscurs polissent le pavé des faubourgs. Comme tous, il avait erré, travaillé pendant des jours innombrables, gagné, mangé sa part de nourriture, et dormi dans le silence corrompu des nuits citadines. Il avait habité, depuis l'enfance, avec sa mère, aujourd'hui vieille et brisée, mais toujours chérie. Il s'était marié, le temps venu, comme la plupart des autres hommes. Il avait eu un fils, enlevé de bonne heure par une de ces lentes et mornes maladies qui purgent féroceement les races débiles. Il avait noué, dénoué des amitiés. Que dire encore ? Non, rien ne pouvait, au regard de l'historien glacé, distinguer cette existence dérisoire de toutes celles qui se font, se mêlent et se défont dans les profondeurs d'un grand peuple. Mais quand Salavin, pour la millièème fois, reprenait le récit de cette vie sans gloire, quand il en évoquait les aventures secrètes, les joies méprisées, les douleurs inconnues, il se sentait soulevé soudain par une émotion pétrie d'étonnement, de rancune et d'orgueil. Il ne pouvait croire, si fort était en lui le sentiment d'un destin singulier, que les autres hommes de la rue fussent dignes d'aussi riches misères, et s'il parvenait à l'imaginer, une minute, par un fiévreux sursaut de sympathie, le monde lui inspirait alors moins de compassion que d'horreur.

Bien qu'il n'eût, d'ordinaire, aucune complaisance pour ce souvenir détesté, Salavin se rappela toute

l'histoire de l'an passé, l'épreuve de son âge mûr. N'avait-il pas pris, un jour, la résolution de s'élever, à toute force, au-dessus des autres hommes et de soi-même, de se plier aux vertus les plus téméraires, de faire ainsi l'apprentissage de la sainteté ? Cette ambition surprenante et heureusement presque inavouée avait jeté, dans la vie de Salavin, la plus douloureuse confusion.

Bien qu'il se jugeât quitte de telles angoisses, Salavin ne pouvait y penser sans un tremblement de toutes ses fibres. Depuis un instant, il marchait moins vite et les images qui le harcelaient devinrent si vives, si lumineuses que Salavin, ébloui, s'arrêta tout à fait.

En vérité, l'affreuse et décevante année ! Salavin s'était jeté dans son expérience avec passion, avec frénésie. Il n'avait manqué ni de courage ni de persévérance, mais de jugement, mais de lucidité. Toutes les erreurs, il les avait faites...

A ce point de sa méditation, Salavin comprit que son immobilité, son attitude, son visage peut-être intriguaient les passants. Il fit quelques pas encore et s'arrêta devant une boutique, affectant de laisser son regard errer sur l'étalage.

Comme il avait souffert, et souffert laidement ! Il avait pris, en vingt occasions, la mesure de son âme. Quelle consternation ! Ainsi donc, il ne suffit pas de vouloir être grand pour être grand ! Le goût de l'héroïsme n'est pas l'héroïsme !

D'échec en échec, Salavin était retombé plus bas que jamais. Et la maladie qui, comme un abîme de

ténèbres, avait terminé cette hideuse aventure, Salavin ne l'envisageait pas, à la manière un peu sottise des médecins, comme un simple effet du froid que l'on prend quand on s'avise, par un soir de Décembre, de donner ses vêtements à quelque mendigot... Non, Salavin, mieux que personne, savait qu'un soir il avait renoncé, qu'il s'était offert à la mort, qu'il avait refusé soudain tout assentiment au jeu de la misérable machine.

La boutique devant laquelle Salavin se trouvait arrêté depuis quelques minutes était une boutique de librairie. Des livres s'étaient dans la vitrine, mollement adossés, comme de belles créatures indolentes. D'autres livres, empilés à l'extérieur, sur des tablettes, s'offraient aux doigts feuilletiers des chalands.

Salavin se déplaçait doucement de long en large. D'un œil flottant, il regardait les couvertures, les titres ; mais, de toute la puissance de son âme, il labourait son aride souvenir.

... Pas plus que l'héroïsme, la mort n'avait voulu de Salavin. Pour mourir, il ne suffit pas de souhaiter mourir. Pendant de longues semaines, les organes à l'abandon avaient rempli, malgré tout, leur office. Un jour, l'âme, enfin remontée de la profondeur, s'était trouvée nouée au même corps, un corps toutefois moins fidèle et presque ruiné. Et, de nouveau, Salavin. Salavin comme toujours.

Il y avait maintenant plus de dix minutes que Salavin piétinait devant la boutique de librairie. A travers une épaisseur de songe, il aperçut la jaune

figure et l'œil soupçonneux du marchand qui l'observait par un défaut de l'étalage. Mais quoi ! Salavin ne faisait de mal à personne. Et comment résister au flot des images secrètes, surtout à l'instant même qu'elles prennent un éclat sauveur ?

... Car, chose incroyable, malgré les déconvenues, malgré la maladie, malgré ce corps consumé, Salavin sortait de l'épreuve avec une force nouvelle, si l'on peut appeler force un puissant désir. La mort l'avait renvoyé. Soit ! C'est donc qu'il lui était, en quelque sorte, enjoint par les forces obscures, de tout recommencer. Ici, nulle erreur : non pas tout poursuivre, mais bien tout recommencer. Un espoir nouveau bourgeonnait avec vigueur sur la vieille souche calcinée. Halte-là ! Un espoir qu'il fallait nourrir avec prudence et dont on ne pouvait parler encore. Un espoir auquel il ne fallait pas même penser avec trop d'insistance et de maladresse, crainte de le dévier, de le corrompre, peut-être.

Salavin fit effort pour résister à l'envie de penser trop précisément à son espoir. « Allons, se dit-il, réservons-nous. Regardons ces livres, par exemple. Forçons-nous à regarder ces livres. »

Il regarda les livres et découvrit par-dessus l'étalage des couvertures bariolées, l'œil fixe et sévère du libraire. « Voilà, songea-t-il, un monsieur qui me considère avec très peu de bienveillance. Allons-nous-en. »

Pour s'éloigner, Salavin fit l'ébauche d'un mouvement. Rien que l'ébauche. Et, tout à coup, il sentit une sueur tiède lui perler aux tempes. Il sen-

tit aussi ses mains trembler et ses jambes fléchir. Il s'arrêta net et baissa la tête.

Devant lui, exactement devant lui, sur la tablette, il y avait une pile de livres à couverture jaune et Salavin pouvait lire, sur le premier de ces livres : *La Matière animée*. L'ouvrage même qu'il venait d'emprunter à Max Aufrère et dont il portait l'exemplaire à la main.

Sûr que le bord de son chapeau lui cachait une partie du visage, Salavin, pendant plus d'une minute, considéra le livre qu'il tenait et la pile qu'il avait devant lui. Similitude parfaite. Il songea que son exemplaire n'était pas même coupé.

Il eut, un instant, l'idée de relever la tête, de regarder bien franchement, bien tranquillement le libraire, et de prendre le large, d'un pas calme, son livre à la main. Mais à quoi bon imaginer de ces actes extraordinaires que la carcasse ne peut accomplir ! Salavin se recueillit encore et sentit qu'il tremblait de tout son être, comme un larron surpris. Alors il tendit, d'une main résignée, le livre d'Aufrère et le posa sur la pile. Il eut même le courage de feuilleter rapidement les livres des piles voisines. Puis il poussa un grand soupir et, seulement alors, releva les yeux.

Le libraire était toujours là, derrière ses vitrines, en embuscade. Il surveillait Salavin, non plus avec inquiétude, mais avec impatience et colère.

Une dernière fois, Salavin regarda le livre d'Aufrère. Il fit, des épaules, son geste familier, tourna le dos et s'éloigna.

Vingt pas plus loin, il s'arrêta derrière un kiosque et jeta sur la librairie un regard furtif. Le marchand venait de sortir. Il était maigre, en blouse grise, l'air hargneux. Il donna, sur les piles de livres, un coup de plumeau qui semblait tout effacer, tout purifier.

Salavin se remit en marche. Il s'arrêta, cent mètres plus loin, devant une autre librairie et, de l'œil, inspecta la devanture. Il y avait également une pile du fameux livre qui venait de paraître. Salavin tira son porte-monnaie, en vida, dans sa main, le contenu qu'il compta, recompta, trouva juste suffisant. Il appela le vendeur, se fit donner un exemplaire de l'ouvrage, le paya, le mit dans sa poche.

En abordant la rue Saint-Jacques où les voitures et les hommes font un bruit touffu, tutélaire, Salavin dit à voix haute, avec un sourire provocant : « Tout cela n'a plus d'importance, plus d'importance ! »

III

PAR d'insensibles mouvements, les deux femmes poursuivaient le jour en retraite. Elles déplaçaient les chaises basses, tendaient le buste, tiraient le col et bientôt, elles se trouvèrent l'une contre l'autre, genoux aux genoux, et mêlèrent, devant la vitre, cheveux blonds et cheveux blancs.

Un long moment, elles restèrent ainsi, baissant de plus en plus le front sur leur ouvrage ; puis quelque nuée plus sombre que les autres aveugla le ciel parisien et la vieille dame fit entendre un soupir faible, entrecoupé :

— Je ne vois plus rien, Marguerite, plus rien.

Elle posa ses lunettes dans la petite corbeille aux bobines, soupira de nouveau, saisit, dans sa main gauche, l'index de sa main droite et l'y garda quelques

minutes avec un geste frileux, comme pour dégourdir, assouplir, consoler ce vieux doigt fourbu.

Déjà Marguerite allumait la lampe à colonnette de marbre, la lampe vénérable dont le verre fêlé, sous l'étreinte de la flamme, fit entendre deux ou trois craquements. Une clarté jaune, irritable, douloureuse comme la mémoire, enhardie de seconde en seconde, se répandit dans la pièce, appelant, l'un après l'autre, les objets endormis.

— Oh ! dit Marguerite en regardant vers la fenêtre, quelle nuit, soudain ! Avons-nous pu, jusqu'à cet instant, nous contenter d'un jour si pauvre ?

La vieille dame sourit. Elle venait de se glisser dans un fauteuil. Ses mains tremblaient finement sur les accoudoirs polis.

Dans le visage mince, pâle et comme dématérialisé, la lueur de la lampe réchauffait un regard bleu, blessé, presque égaré de lassitude, mais rayonnant encore de tendresse intelligente.

— Mère, dit Marguerite, souffrante comme vous l'êtes, ne travaillez plus ce soir. Le couvert est prêt dans la cuisine ; le dîner est au chaud. Je me tirerai bien toute seule de ces coutures. D'ailleurs, Louis n'a-t-il pas dit qu'il aurait de la visite, ce soir ?

La vieille dame allait répondre quand Marguerite se mit une main devant la bouche, comme pour retenir son souffle.

— Non, dit Mme Salavin en secouant la tête. Non, ce n'est pas lui.

Elle ajouta, d'une voix conciliante, affectueuse :

— Excusez-moi, Marguerite : je l'attends ainsi, le soir, depuis plus longtemps que vous.

Pour toute réponse, Marguerite laissa tomber sa tête sur l'épaule de la vieille dame. Le silence monta, s'élargit, l'impur silence de Paris. Les vitres de la chambre bourdonnaient comme une oreille anxieuse et toutes les vibrations du sol tourmenté se propageaient, par rafales, dans le squelette de la vieille bâtisse.

Marguerite était à l'âge où les femmes heureuses jouissent encore d'une grâce menacée, poignante, exquise. Mais mille douleurs, mille épreuves avaient ruiné cette âme sans défense. La chevelure perdait, par larges places, son éclat chaleureux. La taille était un peu roidie, le col renonçait à l'allégresse. Les traits, encore délicats et naïfs, semblaient avoir souffert une offense injuste. A certains instants, au milieu de ce visage peu immobile, et sous le fouet de quelque muette et forte image, le regard perdait toute sérénité ; pendant trois ou quatre secondes, Marguerite louchait, par saccades, comme si l'un de ses yeux, ébloui, ne pouvait s'empêcher de suivre le glissement, sur l'aile du nez, d'une larme imaginaire.

Les deux femmes restèrent ainsi, côte à côte, un long moment, et le silence prit, entre elles, petit à petit, cette vertu, ce parfum que nous lui trouvons dans une chambre où les âmes, visitées par le même souci, n'ont aucun besoin de parole.

Enfin, Marguerite releva la tête et regarda vers la porte en disant :

— Cette fois, mère, c'est lui !

Il y avait, dans ce cri à voix basse, un reste d'élan,

mais, en même temps, une rancune inavouée, une telle tristesse que la vieille dame eut vers Marguerite un regard chargé de mélancolie.

Salavin, d'ordinaire, s'annonçait par un léger battement des ongles sur le panneau de la porte et, tout aussitôt, Marguerite de s'élancer. On entendit, ce soir-là, tourner une clef dans la serrure et Salavin parut, portant, sous le bras, un paquet enveloppé de vieux journaux.

Il enleva son chapeau, sourit d'un air contraint et dit :

— Bonsoir, maman. Bonsoir, Marguerite. Encore au travail ! Je suis en retard et pensais vous trouver à table.

— Tu sais bien, Louis, dit la vieille dame, que nous préférons toujours t'attendre.

Salavin ne répondit rien. Il cherchait à gagner la porte de sa chambre et, pour ce faire, il lui fallait traverser, sous l'œil des deux femmes, l'étroite salle à manger.

— Que portes-tu là ? dit Marguerite.

— Rien, répondit Salavin d'une voix indistincte.

Il ne prononça que ce monosyllabe ; mais tout son visage exprimait une pensée plus laborieuse : « J'espérais que tu ne parlerais pas de ce maudit paquet. Et, juste, ton premier mot est pour le paquet. Ah ! Marguerite, comme il était sot d'espérer, puisque, en même temps, j'étais sûr que ton premier mot, quoi de plus naturel ? serait pour le paquet... »

Salavin pénétra dans sa chambre. Les deux femmes l'entendirent déposer à terre, non sans un soupir,

quelque chose de pesant. Puis il reparut et s'alla dépouiller de son paletot dans l'entrée.

Marguerite avait gagné la cuisine pour servir le repas.

Salavin se tenait debout devant la cheminée. La malade demeurait immobile dans le fauteuil, les yeux mi-clos, soudain toute pâle et comme attentive aux battements de son cœur.

— Es-tu mieux, ce soir, maman ? demanda Salavin.

La vieille dame savait que la pitié se lasse plus vite que le mal, elle s'efforça de sourire :

— Il me semble, Louis.

Le verre de la lampe fit entendre un léger craquement. Tout aussitôt, comme si la réponse évasive de Mme Salavin l'eût libéré, renvoyé doucement à son souci personnel, Salavin murmura :

— La vieille lampe casseuse de verre ! Toujours la même vieille lampe ! Toujours les mêmes meubles, la même maison, la même carapace...

La malade tourna vers son fils un regard calme et si pénétrant que Salavin se prit à balbutier :

— Je dis cela pour dire quelque chose. J'ai lu justement, dans un livre...

De nouveau, Mme Salavin souleva les paupières, et ce regard voulait dire : « N'essaye pas de me donner le change. Avec toutes mes douleurs, j'ai porté toutes les tiennes, je les connais, et toutes celles aussi de ce petit enfant qui était né de toi et qui nous a été retiré. Et maintenant, mon temps est fini. Je vais m'en aller. Je ne sais rien de cette nuit dans laquelle

je vais tomber bientôt, rien sinon qu'il n'y aura pas de repos pour moi, puisque je resterai ta mère dans la suite des siècles, puisque je souffrirai pour toi jusqu'à la consommation des siècles. Et, s'il est une vie éternelle, puis-je l'imaginer sans toi, mon fils, mon cher tourment ! Et saurais-je être récompensée, si je te devine puni ? Mais, pour l'instant, aie pitié de nous, Louis, aie pitié d'elle surtout, de ta femme, et ne lui demande pas un sacrifice au-dessus de ses forces... »

Ainsi, plus silencieuse que les oiseaux du soir, les pensées battaient de l'aile dans la chambre, quand Marguerite cria que le souper était prêt.

— Louis, dit la vieille dame Salavin en s'asseyant sur une petite chaise basse, devant l'assiette de potage. Louis, ne nous as-tu pas dit que tu devais recevoir un ami, ce soir ?

Salavin haussa faiblement les épaules :

— Un ami, c'est beaucoup dire. Une ancienne connaissance, tout au plus. Un garçon qui venait parfois, ici, fumer une cigarette, il y a bien longtemps, avant notre mariage, mais dont je t'ai parlé, je crois, Marguerite. Devrigny ! César Devrigny !

— Je me rappelle très bien ce Devrigny, dit la vieille dame. Il était alors assez trapu, rouge de cheveux. Et l'air hardi...

— Il n'a pas changé, répondit Salavin avec un froid sourire. Il semble devenu riche, voilà tout. Mais il n'a pas changé. Il n'est pas de ceux qui changent. Tel tu viens de le dépeindre, tel tu le reverras, maman, si tu restes avec nous ce soir. Trapu,

robuste, oui ! Et, comme tu le dis, l'air un peu glorieux.

Marguerite avait posé sa cuiller dans l'assiette et regardait son mari, l'œil aigu, le visage contracté, parcouru de rougeurs fugitives.

— Louis, dit-elle, tu parles de ce monsieur sans grande chaleur. Pourquoi l'as-tu donc invité à venir te voir ?

— Je ne l'ai pas invité, fit Salavin avec un hochement de tête. Il s'est invité tout seul.

— Ah ! Louis, dit Marguerite en tortillant fébrilement sa serviette entre ses doigts, si je te comprenais toujours, comme tout serait simple. Puisque tu sembles peu désireux de renouer des relations avec ce camarade, il n'était pas difficile de le tenir à l'écart sous un prétexte quelconque.

— Marguerite, répondit Salavin d'une voix amère, le plus souvent, tu me reproches de vivre dans un isolement que tu dis affreux, ce qui est exagéré. Un ami nous promet une visite et, tout aussitôt, tu me reproches de ne pas, par avance, jeter ce garçon à la porte.

Il y eut un bref silence haletant pendant lequel la malade étendit les bras jusqu'à poser l'une et l'autre de ses vieilles mains sur les épaules des époux. Aussitôt, Salavin s'efforça de sourire et reprit :

— Excuse-moi, Marguerite ; j'aurais dû te dire tout de suite qu'en ce moment Devrigny m'intéresse d'une façon toute particulière et qu'il est, somme toute, sympathique et de bonnes façons.

— Mon Dieu, répondit Marguerite, je ne refuse

pas de le voir. C'est vrai, nous voyons bien peu de monde. Si seulement, Louis, tu m'expliquais les choses, si seulement tu me parlais un peu.

Elle portait à sa bouche une cuiller que l'on entendit, au passage, frémir et trébucher contre les dents.

— Eh bien ! dit Salavin, je ne refuse pas de t'expliquer Devrigny. C'est assez simple : il va nous parler uniquement d'automobile et de sport. Il possède, je crois, quelque autre sujet favori, mais dont il n'aura pas l'occasion de discourir en notre présence. Ah ! c'est un homme terriblement bien portant...

Marguerite n'écoutait plus. Du bout de l'ongle, elle grattait une petite tache de la nappe. Et, soudain, baissant la tête comme pour interroger quelque chose en soi-même :

— Pendant longtemps, si longtemps, moi qui ne suis pas intelligente, j'ai respecté, j'ai aimé l'intelligence à cause de toi. Mais, maintenant, elle me fait peur, elle me fait mal...

Cette confidence fut suivie d'un calme mortel. La vieille dame semblait, par lassitude, s'être réfugiée dans sa propre souffrance. Personne ne mangeant plus, le dîner se trouva tout de suite achevé. Salavin, le premier, quitta la place.

— Maman, dit-il, resteras-tu ce soir avec nous ?

— Si cela ne te gêne pas, Louis, je resterai volontiers. A quoi bon me coucher pour ne point dormir ?

— Je pense que Devrigny ne tardera guère. Il n'est pas venu depuis fort longtemps et pourrait ne

pas retrouver la maison. Je vais descendre et le guetter sur le trottoir, en me promenant. Le temps est doux.

— Va, mon enfant.

Salavin parti, les deux femmes firent la toilette du logis : tous ces objets que l'on a souhaités, acquis, maudits parfois, toujours abreuvés de soins, protégés de l'usure et de la ruine, ces objets qui nous escortent vers la vieillesse et la mort et sur lesquels, à certaines secondes, la main travailleuse s'arrête, rêve et se détend.

Quand, au milieu du châle-tapis, fut posé le vieux carreau de faïence et, sur le carreau, la théière d'argent — le trésor héréditaire qu'aux heures de gêne on a regardé avec tant d'angoisse et qu'on a sauvé, malgré tout, par miracle, — quand fut mise en bonne place la flûte de cristal dépareillée dans laquelle trempait une branche de giroflée, Marguerite passa dans la chambre. A peine allumée la lampe de chevet, Marguerite chercha de l'œil, sur le sol, quelque chose qu'elle n'eut pas de peine à trouver, car la chambre était petite : ce paquet presque informe, enveloppé de vieux journaux, et que Salavin venait d'apporter. Avec une sorte de crainte, comme si même elle n'était pas sûre de faire une action loyale, Marguerite s'accroupit devant le paquet et tenta de le soulever, de le déplacer. C'était lourd, c'était froid. Alors Marguerite, de-ci, de-là, déchira le papier, à la pointe de l'ongle. Il lui sembla découvrir deux grosses boules de fer rouillées, unies par une forte tige.

Marguerite se souleva, laissa filer entre ses lèvres un soupir tout semblable à un gémissement et se mit à changer de robe. Comme elle ramenait d'un coup de brosse, les mèches de ses cheveux, elle s'aperçut dans le miroir et s'arrêta, les doigts tremblants. Encore quelques années et la disgrâce serait accomplie : une femme vieille, pauvre, sans enfants, sans amis, sans histoire. L'amour qui l'avait si longtemps soutenue, l'amour pour son mari, pour l'homme étrange, étranger, incompréhensible, cet amour même allait-il sombrer comme une bouée fendue ? Nul passé que cet amour torturé, le travail et l'enfant disparu. Bientôt, bientôt, une vieille femme pauvre, rien de plus, cette créature à laquelle, raisonnablement, nul ne saurait prendre intérêt.

Pourtant, elle n'acceptait pas sans déchirement d'être ainsi rejetée dans un règne muet et comme végétal. Toutes sortes de pensées informes, touffues, hantaient encore ses longues solitudes. Elle éprouvait encore de grands besoins de bonheur ; elle savait encore souffrir avec noblesse ; elle était encore un être humain, un monde, et non une pierre de la route. Mais elle comprenait avec désespoir qu'un jour viendrait où l'âme recrue s'engourdirait, pour mourir bien avant les organes peut-être.

Marguerite en était là de cette nuageuse méditation, quand un grand bruit de paroles retentit dans la pièce voisine.

— Mère, disait Salavin, reconnais-tu mon excellent camarade César Devrigny ?

— Comment, répondait la vieille dame, comment

ne pas reconnaître M. Devrigny ? Il n'a pas changé.

Une voix chaleureuse éclata, brusque comme une fanfare :

— Non, Madame, pas changé ! Je ne vous dirai pas que je me plais tel que je me trouve, ce ne serait ni très convenable ni même tout à fait juste ; mais je me prends volontiers tel que je suis. Tiens, Salavin, que je te raconte une histoire. J'avais peut-être onze, douze ans et je regardais, un jour, mon grand-oncle Chazelot qui voulait ramasser quelque chose à terre et qui n'y parvenait point, parce qu'il était tout noué de rhumatismes. J'étais si surpris, si intéressé par ses efforts que je ne songeais même pas à l'aider ; et ce n'était pas méchanceté, je t'assure, mais pur étonnement. Alors il s'est redressé comme il a pu, m'a foudroyé de l'œil et m'a dit : « Toi aussi, tu seras vieux, un jour ». Je me rappelle que j'ai rougi très fort et que j'ai répondu « Non » ! Le grand-oncle s'est mis en colère et, plus il grondait, plus il postillonnait, plus, de mon côté, je m'entêtais à crier : « Non ! non ! c'est impossible » ! Mon père, pour en finir, m'a donné une gifle. Une belle gifle : il n'en donnait jamais d'autres. Je me rappelle que ma mère, un peu plus tard, me tenait la tête serrée entre ses genoux et disait : « Impossible ! Il dit impossible ! Dieu ! le pauvre ! » Eh bien, vois-tu, Salavin ? j'aurai bientôt trente-six ans et j'ai passablement roulé, mais je me dis encore parfois : « Non, non ! C'est impossible ».

Il y eut une légère pause et l'on entendit la voix de Salavin, sèche et sourde :

— Vous avez de la chance, Devrigny.

Debout derrière la porte, Marguerite écoutait, si lasse qu'elle ne se décidait pas à sortir de l'ombre. Une minute entière de cette torpeur, et elle n'aurait plus même le courage de se montrer, de revenir à la surface de la vie. Elle releva les épaules, coula dans sa chevelure un doigt inattentif et poussa la porte.

Comme depuis bien des années déjà, pendant qu'elle prononçait les paroles d'accueil et de courtoisie, Marguerite songeait, épiait involontairement le visiteur et son mari : « Qu'allez-vous lui donner, ô passant ? Qu'allez-vous lui prendre aussi ? »

Devrigny, pendant qu'il lui serrait la main, attachait sur Marguerite un regard non point indiscret, mais curieux et chaud qui fut sur le point d'indisposer Salavin. Heureusement, l'entretien repartit tout de suite, pendant que les femmes installaient sur leurs genoux de petites corbeilles pleines de bobines.

— Madame, dit César, j'en étais à mes souvenirs d'enfance, autant dire au début du livre. Tu vois, Salavin, que je ne crains pas le ridicule. Non, mais, si tu veux rire, et puisque tu connais Aufrère, interroge-le sur ses souvenirs d'enfance. Il te regardera d'un œil rêveur et te dira soudain les choses les plus surprenantes sur la politique intérieure du Portugal. Il y a, mon ami, des gens qui sont venus au monde à trente ans, très forts, très fins, avec un faux-col et un monocle. Moi, j'aime énormément mes souvenirs et c'est peut-être pour ça que je ne me sens pas vieillir : je ne laisse pas mes souvenirs s'éloigner.

Notre rencontre chez Socque et Sureau ? N'ouvre pas la bouche pour compter les années. C'était hier, Salavin, hier, je t'assure. Madame, votre mari était plus âgé que moi. Pourtant, malgré ses airs un peu dignes, c'était un camarade très vivant et parfois même très gai. Non ! Non ! regardez-le, Madame ! Voilà qu'il se met à battre des paupières ! Une vraie jeune fille ! Il rougit, parole ! Comme s'il y avait de la honte à rire quand le moment en est venu ! Et je peux vous affirmer que nous avons ri quelques bons coups. Tu te rappelles l'histoire des petits bouts de verre ? Notre bureau, à ce moment-là, était au second étage et donnait sur cette rue peu fréquentée et assez obscure dont je n'ai jamais su le nom. Le soir, nous nous mettions à la fenêtre, Poupaert, toi et moi. Nous avions préparé des débris de vitre et nous en avions plein la main. La rue, juste au-dessous de nous, était très mal éclairée. Quand un bonhomme venait à passer, nous laissions tomber derrière lui deux ou trois bouts de verre qui sonnaient sur le bitume comme de menues monnaies. Le passant, aussitôt, croyant avoir perdu quelques piécettes, s'arrêtait, se baissait, se mettait à chercher dans l'ombre. Certains allumaient leur briquet, d'autres se jetaient à croupetons. On les entendait grogner, on les voyait fouiller dans leurs poches avec inquiétude. Parfois, d'autres passants se joignaient aux chercheurs et cela finissait, à l'occasion, par des querelles. Nous, cependant, là-haut, nous nous tordions en silence. C'était absurde et sans doute pas très généreux. Bah ! C'était amusant pour les très jeunes hommes que nous

étions alors, et cela m'a quand même appris quelque chose sur l'argent. Un jour, Salavin, tu n'as pu te retenir : tu as ri si fort que les passants ont levé la tête et nous ont vus. Il y a même eu quelque chose comme une plainte, et l'administration a fait cadenasser les fenêtres.

Très rouge, maintenant, la tête baissée, l'œil mobile, Salavin écoutait avec un sourire gêné. Deux ou trois fois, il entr'ouvrit les lèvres, comme pour interrompre Devrigny. Mais celui-ci repartait avec de vigoureux éclats de rire :

— Poupaert ! Je suis bien sûr, Madame, que votre mari vous a parlé de ce gars-là. Un homme du Nord, pas méchant, plutôt grincheux, quinteux et, pour tout dire, mal servi par la chance, à bien des égards. De nature, il aimait chiper : deux haricots à la devanture de l'épicier, parfois une pomme de terre, une cerise, un bonbon qu'il ne mangeait même pas. Un besoin de taquinerie, surtout. Nous remontions souvent la rue Mouffetard, en ce temps-là, Salavin, Poupaert et moi. Nous passions donc devant la boutique de Mandéga, ce vieil original qui vendait des arlequins, et, chaque fois, Poupaert disait : « Parions dix sous que je chipe un bout de jambon ! » Un jour, Madame, voilà Salavin, agacé, qui dit : « Eh bien ! chiche ! » Poupaert passe négligemment le long de l'étalage et pique sur une assiette, froidement, une languette de jambon. Quinze pas plus loin, je me retourne et je vois, sur le seuil de sa boutique, le vieux Mandéga qui nous regardait, et qui nous regardait drôlement. Mais Poupaert avait gagné, et tu lui as

donné dix sous. Le lendemain, nous reprenons la même route et Poupaert recommence : « Dix sous que je chipe encore un bout de jambon chez Mandéga ? » Cette fois, c'est moi qui ai tenu le pari et Poupaert a encore chipé une tranche à l'étalage. Eh bien, nous n'avions pas fait dix pas et déjà Poupaert commençait à crâner, quand nous entendons courir derrière nous. C'était Mandéga ! Il montait la rue de toute la vitesse de ses jambes tordues et je pense que Poupaert commençait à faire une tête longue comme ça. Nous n'avons pas eu le temps de le dévisager : le vieux Mandéga lui a frappé sur l'épaule et lui a tendu un beau morceau de pain : « Tiens, mon cher, a-t-il dit. Tu ne vas quand même pas manger tout ce jambon sans pain ! » Il a ri, et il nous a tourné le dos. Poupaert faisait une si sale bille qu'il n'a pas eu l'estomac de me réclamer mes dix sous.

La vieille dame Salavin hochait la tête en souriant. Marguerite avait piqué son aiguille dans le linge et regardait alternativement et Louis et le visiteur. La maison semblait transformée par cette voix forte et vibrante. La lumière de la lampe elle-même brillait plus vive. Salavin venait de relever la tête, il allait dire quelque chose... Il était encore fort rouge et se prit soudainement à rire en secouant les épaules.

— A la bonne heure ! s'écria Devrigny qui s'exaltait de son propre bruit. A la bonne heure ! Ah ! laisse-moi donc aller, mon ami. Les souvenirs, de tels souvenirs du moins, voilà d'innocents compagnons. Ah ! Salavin, en ce temps-là, tu étais un garçon de ressources, et franc du bec, avec des airs de

pince-sans-rire. C'était le moment où l'illustre Oudin, ton copain de pupitre, avait la manie d'éteindre les becs de gaz, dans les rues calmes. Tu te rappelles cette histoire de la rue Rataud ! Nous passions rue Rataud, Madame, un soir que nous étions restés au bureau pour des heures supplémentaires. Oudin était nerveux. Il aperçoit un bec de gaz à l'ancienne mode, genre potence. Et, tout de suite, le voilà qui s'élance comme un singe. Deux secondes, et le bec de gaz était éteint. Oudin demeurait assis sur l'équerre, une jambe à droite, une jambe à gauche, en train d'allumer sa cigarette. Alors, pan ! voilà un agent qui sort d'une encoignure, à quatre pas de nous. Il avait, tu te le rappelles, Salavin ? un fort accent franc-comtois et il dit, d'un air pas absolument furieux, mais plutôt lugubre : « Qu'est-ce que vous faites là-haut ? Pourquoi que vous avez soufflé la lumière » ? Oudin avait l'air très ennuyé. Il finit par lâcher, d'une voix molle : « Je ne l'ai pas fait exprès ». — « C'est bon, dit le flic, descendez et venez avec moi jusqu'au poste. » C'est alors que tu t'es approché de l'agent et que tu lui as dit d'un air sévère : « Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Ce jeune homme est le propre fils de M. Clemenceau ». Ah ! pour ça, mon ami, tu as été épatant. Tu te rappelles l'air inquiet du flic et comme il a dit en tournant le dos : « C'est bon ! qu'il se dépêche de filer, et qu'il ne recommence plus. Il me ferait avoir des ennuis. »

— Je crois bien me rappeler, dit Salavin en levant la main, que la phrase exacte n'était pas : « le propre fils de M. Clemenceau », mais bien « le neveu de M.

Combes ». Cela valait mieux, parce que le père Combes habitait le quartier.

— Tu m'étonnes, s'écria Devrigny, j'ai toujours dit « le propre fils de M. Clemenceau » ; mais ça n'a pas d'importance, Combes ou Clemenceau ! Pff ! En ce temps-là, Salavin, tu avais l'esprit de malice. Ah ! Madame, votre mari ne vous a donc jamais rien dit, le monstre ! Comme il est secret ! Il avait la spécialité de certaines blagues. Tenez, l'histoire des fausses confitures de cerise ! Comment donc s'appelait ce garçon...

— Moutard, dit vivement Salavin.

— C'est ça, Moutard ! Je n'aurais pas dû l'oublier. Il voulait quitter le bureau parce qu'il avait reçu cinq mille francs en héritage ! Il voulait se mettre dans le commerce et cherchait des idées. Salavin lui disait : « Fais-toi donc fabricant de fausses confitures de cerise. On les prépare, comme en Amérique, avec de vieux os, des poissons avariés, de la mélasse et de l'aniline. Seulement, pour faire le chiqué, on met, dans chaque pot, des noyaux, de vrais noyaux de vraies cerises, des noyaux qu'on a l'air d'avoir oubliés par mégarde. On achète les noyaux en gros, l'été, aux restaurateurs. On en met deux par pot pour la France, quatre par pot pour l'Allemagne, parce que l'Allemagne, c'est un pays où il n'y a pas à craindre de trop insister sur les choses. » Quelle histoire ! Moutard avait commencé à prendre des renseignements.

— A vrai dire, fit Salavin qui riait de bon cœur...

— A vrai dire, coupa César, avoue que c'était

une histoire épatante. Elle ne vaut peut-être pas celle de Germain Durand, où tu as eu, mon ami, une idée presque géniale. Comment ! tu n'as jamais raconté Germain Durand à ta mère et à ta femme ! C'est incroyable ! Mais, Madame, vous ne connaissez pas votre fils.

— Du moins, dit la vieille dame, je ne le connais pas sous le même jour que vous, et c'est bien naturel. Mais, cette histoire ?

— Oh ! fit Salavin en fronçant les sourcils, ce n'est pas ce qu'on appelle une histoire. D'ailleurs...

— Voulez-vous un peu de thé ? demanda Marguerite.

— Non, non ! s'écria Salavin. Pas de thé. Plutôt un petit verre de cognac, n'est-ce pas, Devrigny ?

— Du cognac, certainement, mon ami, du cognac. Et, si je n'ai pas à craindre d'incommoder les dames, je vais allumer une cigarette. Vois-tu, mon ami, j'ai toujours eu bonne mémoire...

— C'est évident, dit Salavin avec un mélange d'élan et d'hésitation.

— Très bonne mémoire, mon ami, sauf pour les noms propres. Quand Germain Durand est entré comme chef de file à la publicité, j'ai tout de suite compris que ça n'allait pas marcher tout seul. Nous avions, tu te le rappelles, affaire à lui vingt ou trente fois par jour. J'ai commencé par l'appeler Dupont, pendant toute une semaine et j'ai bien senti qu'il allait me prendre en grippe. Dommage, mais impossible de sortir de là. Dès que je l'apercevais, je pensais : Dupont ou Durand ? Je m'élançais au ha-

sard et je tombais toujours à côté, toujours sur Dupont. Un jour, je te raconte mon affaire et tu te mets à rire : « Ce n'est pourtant pas très compliqué, dis-tu. » — « Quoi, tu as donc un truc ? » — « Un truc infailible. Quand je vois notre homme, je me dis mentalement : d'où sort-il ? La réponse est claire. On ne peut sortir du pont, mais on sort du rang. Compris ? D'où sort-il ? — Durand. » Ah ! mon ami, c'était tout simple, mais j'étais illuminé. A partir de ce moment, plus d'erreur. Je rencontrais mon type, je pensais « D'où sort-il ? » et je disais immédiatement : « Bonjour, Durand », ou « bonjour, M. Durand. » Le malheur est que je n'ai pas su tenir ma langue et que j'ai raconté le truc aux copains. Ah ! Madame, ils ont pris la chose de telle façon que le malheureux Germain Durand ne pouvait plus aller nulle part sans s'entendre dire : « Tiens, tiens ! D'où sortez-vous ? » Il n'y comprenait rien et il a même failli en tomber malade. Il dépérissait. Jusqu'au jour où les téléphonistes lui ont cassé le morceau. Ça s'est terminé dans le bureau de M. Jacob et je pense que cette histoire n'a pas été pour rien dans mon renvoi, survenu cinq ou six mois plus tard. Ah ! ce renvoi, je ne dirai pas que je le regrette...

César appliqua sur la table une tape amicale, mais énergique et l'on put croire que le vieux meuble en pliait les reins de frayeur. La flamme du cognac avivait les pommettes de Salavin qui, maintenant, riait de bon cœur. Marguerite avait repoussé son travail et posé sur le châle-tapis ses mains aux

doigts entre-croisés. La vieille dame promenait, de son fils au visiteur, un regard calme et vigilant. Toutes les choses usées et tristes qui remplissaient la chambre, chacune si sagement à sa place, semblaient saisies par une vibration nouvelle.

— J'imagine, dit Salavin avec chaleur, j'imagine que vous n'avez pas lieu de regretter la maison Socque et Sureau. Vous avez fait une brillante carrière.

— Ne parlons pas de ça, murmura Devrigny. Mieux vaut remuer nos souvenirs. Il y en a d'épatants. Tu te rappelles ce jour où nous sommes allés au ministère du Commerce porter des dossiers ? C'était la première fois que nous allions là. Je pense encore à notre attente devant cette porte que je prenais pour celle du ministre, parce que tous les employés entraient, l'air soucieux, et sortaient le visage épanoui. Et tu te rappelles qu'en définitive nous avons compris que c'était seulement la porte de l'urinoir.

— Mille pardons, mesdames, il faut appeler les choses par leur nom. — Ah ! Salavin, tu étais du temps de Barberol, toi, le Barberol de la comptabilité.

César allumait une autre cigarette. Il but encore un verre de cognac et se lança dans une histoire interminable. Salavin ne se privait plus de rire et les deux femmes écoutaient, avec un ravissement presque angoissé, le bruit étrange que font des voix joyeuses dans une maison visitée depuis si longtemps par de soucieuses pensées. A son tour, Salavin reprit un petit verre de cognac ; il accepta même une cigarette, non sans un regard vers Marguerite qui baissa doucement les paupières. Et quand, passée la demie

de onze heures, Devrigny manifesta l'intention de se retirer, Salavin le retint quelques minutes. Puis il prit la lampe pigeon et descendit jusqu'à la rue pour escorter et guider le visiteur.

Quand il fut de retour au logis, la vieille dame Salavin, qui s'allait coucher, embrassa son fils en le considérant avec beaucoup d'attention ; mais le visage de Salavin semblait impénétrable, un peu refroidi peut-être, ce que pouvait expliquer la course dans l'escalier. Marguerite disparut, au bras de la malade, et ne revint qu'un quart d'heure plus tard. Salavin avait ouvert la fenêtre et regardait le ciel nocturne.

— Une très bonne visite, somme toute, dit Marguerite au bout d'un long moment.

— Une excellente visite, répondit Salavin.

Il ferma la fenêtre, vint s'asseoir dans le fauteuil et se gratta longuement la tempe.

— Louis, dit Marguerite, tu n'as plus l'air aussi content que tout à l'heure. Et pourtant il y a bien longtemps que nous n'avons pas passé une soirée aussi agréable.

— A quoi juges-tu que je suis moins content que tout à l'heure ?

— Oh ! je ne le juge pas, je le sens.

Marguerite se recueillit un instant et dit encore :

— Je le sens pour toi, presque mieux que toi.

— Possible, souffla Salavin. Possible ! Mais il aurait peut-être mieux valu ne pas me le dire.

Il se leva, se plaça debout, les mains au dos, dans une attitude familière d'écolier puni, et il reprit :

— Devrigny ne me déplaît pas. Mais...

— Mais quoi ?

— Oh ! Rien

Marguerite achevait de ranger les chaises. Elle murmura :

— Tu nous avais dis que M. Devrigny nous parlerait uniquement de sport et d'automobile. Il a parlé de tout, sauf de ça.

— C'est, fit Salavin, que je m'étais trompé.

Nouveau silence. Puis Marguerite :

— Tu ne m'avais jamais raconté cette histoire de Poupaert.

— Quelle histoire ?

— L'histoire des morceaux de jambon.

— Elle n'est pas drôle.

— Crois-tu ? Je trouve la phrase du vieux marchand très jolie.

— C'est bien possible. Je ne l'ai pas entendue, cette phrase.

— Comment ? Puisque tu as parié.

— Je n'ai pas parié, Marguerite. Tu comprends bien que je n'aurais tenu, pour rien au monde, un pari de cette espèce. Poupaert était un garçon insupportable. Je le fréquentais le moins possible. Et le jour, — oh ! je me rappelle très bien, — le jour où il a eu l'idée de ce pari stupide, je me suis tout de suite séparé du groupe et je suis parti de mon côté ! Voilà le fait. Et, pour l'autre histoire, celle des petits bouts de verre, c'est exactement la même chose. Je n'ai jamais pris la moindre part à de telles mystifications.

— Mais Devrigny a dit que tu riais si fort...

— Devrigny s'est trompé, voilà tout.

— Pourquoi ne le lui as-tu pas fait remarquer ?

— C'est comme la réponse à l'agent : « Le propre fils de M. Clemenceau ». Je suis sûr, absolument sûr qu'on a dit « le neveu de M. Combes ». Ce n'est pas moi qui l'ai dit, d'ailleurs, c'est Vitet, le glacial Vitet. Mais j'étais là, pour une fois, et je suis absolument sûr de ma mémoire.

— Alors, M. Devrigny est un menteur ?

Salavin haussa les épaules avec lassitude.

— Non, pas un menteur. Un transfigurateur, peut-être.

— Comme tu dis cela !

— Mais oui, un transfigurateur. Il va chercher cette histoire Dupont-Durand...

— Elle est assez amusante, cette histoire. Il n'y a pas de honte à en avoir.

— Je n'en ai pas honte, Marguerite, et pour cause : j'y suis totalement étranger. Elle était légendaire, cette histoire Dupont-Durand, dans le personnel des établissements Socque et Sureau. Mais elle s'est passée — pas tout à fait comme ça d'ailleurs — deux ou trois ans avant mon arrivée dans la maison. Ce qui est plus drôle, c'est que Devrigny non plus n'était pas encore chez Socque et Sureau, à l'époque de l'affaire Dupont-Durand.

— Pourtant il dit bien que cette affaire fut cause de son renvoi.

— Il se trompe, il se trompe ! Et c'est sans grande importance. Les souvenirs, les souvenirs, ça n'existe pas, ça s'invente chaque jour. Et les gens qui n'ont

pas d'imagination n'ont pas de souvenirs. Devrigny a, lui, de l'imagination. Il parle d'une course que nous aurions faite ensemble au ministère du Commerce. Un ministère où je n'ai jamais mis les pieds. Jamais. Devrigny ! Il n'y a qu'une de ses histoires qui soit à peu près vraie, c'est celle des fausses confitures de cerise ; mais encore, ça ne s'est pas du tout passé comme il le raconte.

— Pourtant, dit Marguerite, tu n'as pas protesté.

— Non, pas assez fort, du moins. A quoi bon ?

— Et même, tu as ri, de si bon cœur que nous en étions vraiment heureuses, mère et moi.

— J'ai donc bien fait de ne pas protester. Et puis, je voulais voir...

— Voir quoi, mon Dieu ?

— Jusqu'où il irait dans... dans l'invention.

— Hélas, dit Marguerite avec un mouvement las des épaules voilà notre bonne soirée toute gâtée.

— Pourquoi cela ? Il n'y a qu'à la prendre sagement pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle fut.

— Maintenant, je ne peux plus, Louis. Moi, je ne peux plus.

Marguerite attendit un instant et reprit :

— Ton ami te tutoie et tu lui dis « vous ». Pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit Salavin. Mais tu aurais pu te dispenser de me le faire remarquer.

Marguerite avait retiré son peigne et nattait mélancoliquement ses beaux cheveux.

— Ah ! dit-elle d'une voix toute frémissante. Il

disait, ton ami, il disait de si bon cœur que tu avais tant d'esprit.

— Eh bien, fit Salavin avec un calme obstiné, il se trompe. Il ne me voit pas tel que je suis en vérité.

Ils venaient de passer tous deux dans la petite chambre. Salavin aperçut, à terre, le paquet enveloppé de vieux journaux. Il s'assit sur une chaise basse et commença de se déchausser en regardant le paquet. Puis il arrêta tout mouvement et contempla le paquet d'un œil fixe et vague. Cette rêverie dura si longtemps que Marguerite se mit au lit.

— Louis, dit-elle, il est tard. Viens te reposer.

Salavin eut le frisson d'un homme qui se réveille. Il allongea la jambe et poussa, d'un coup de pied, le paquet sous la commode.

— Non ! reprit-il, comme s'il poursuivait sa méditation à haute voix. Non, César ne me voyait pas tel que je suis. Mais suis-je vraiment tel que je suis ?

— J'ai froid, dit Marguerite. Viens te coucher.

Salavin se déshabillait avec lenteur. Il souffla la lampe et dit, avant de s'étendre tout à fait :

— Crois-tu que l'on puisse changer ?

— Changer quoi, Louis ?

— Changer d'âme, par exemple.

Il y eut un grand silence et Marguerite murmura, d'une voix presque plaintive :

— Je ne sais pas, Louis. Il est tard, dormons.

De longues minutes passèrent et, tout à coup, la

voix de Salavin s'éleva de nouveau, dans le calme de la nuit.

— Eh bien, moi, je crois, tu entends ? je crois que l'on peut changer d'âme.

Une autre voix, lasse, presque épuisée, trébucha dans les ténèbres :

— Dormons, Louis, dormons, je t'en supplie.

La voix expirait, toute pareille à une plainte. Et soudain, elle reprit, plus forte, tendue, fervente :

— Ah ! Louis, tu seras toujours le même. Si l'amour avait pu faire quelque chose, si l'amour, mon amour avait pu te changer, tu sais bien, Louis, que je t'aurais changé. Oui, j'aurais fait cela, puisque tu le souhaitais. Mon Dieu ! il est sot de parler d'amour quand on n'est plus une jeune femme...

Marguerite se releva, s'assit. Elle avait saisi le drap à deux mains et le serrait de toutes ses forces.

— Changer d'âme ! Que veux-tu dire ? Pense à Raoul Maréchal. Nous l'aimions. C'était un bon parent et même un bon ami. Il a changé, lui, soudainement, affreusement. On pourrait croire qu'il a changé d'âme, comme tu dis. Il aurait mieux fait de mourir, car nous ne pouvons plus l'aimer. Oui, les hommes changent mais toujours pour le mal. Je t'explique ça comme une ignorante que je suis, Louis. Ah ! qu'ils restent donc ce qu'ils sont, même s'ils ne sont pas très bons. Mais, mon Dieu ! qu'ils ne viennent pas détruire le peu de paix que nous possédons.

Ces dernières paroles tombèrent dans un profond silence et Marguerite attendit en vain la réponse. Par la fenêtre, pénétrait la lueur des nuées derrière

lesquelles courait la lune. En se penchant, Marguerite aperçut confusément une figure dont les paupières étaient closes ; elle se pencha plus encore, jusqu'à sentir passer sur sa joue le souffle d'un homme assoupi.

Alors, comprenant qu'elle était trop lasse, que le sommeil allait maintenant la dédaigner, elle remonta son oreiller, s'adossa dans l'encoignure et, pendant des heures, elle veilla patiemment cet homme à demi noyé dans la nuit.

IV

VOUS alliez sortir ? dit Salavin.

Aufrère enleva vivement son chapeau.

— Entrez, entrez, mon cher.

— Excusez-moi, mais je suis sûr que vous vous disposiez à sortir.

— On ne peut rien vous cacher. Eh bien ! oui, je doit sortir, je sortirai donc et, si vous le voulez bien, Salavin, nous sortirons ensemble, plus tard, dans quelques minutes.

— Tout de suite, si cela vous convient. Je venais vous rapporter votre livre, et c'est tout.

Salavin tira de sa poche un volume soigneusement couvert de papier gris.

— Je ne l'ai pas conservé huit jours.

— C'est exact. Et vous en avez pris soin.

— Grand soin. J'ai, des livres, un respect su-

perstitieux, même quand ils sont médiocres, même quand ils sont odieux.

— C'est un fétichisme dont vous vous affranchirez dans deux ou trois générations.

Salavin fit un geste vague, puis rougissant soudain :

— Vous enlevez ma couverture ?

— Oui, pardonnez-moi, j'aime voir la peau des livres. A chacun ses manies.

— Soyez bien sûr que je vous rends ce volume exempt de toute souillure.

— J'en suis sûr, Salavin, aussi n'est-ce pas là ce qui m'intéresse.

— Et quoi donc ?

Aufrère jeta le livre, négligemment, sur une table.

— Rien. C'est sans importance. Du moins, en ce qui vous concerne.

— Croyez-vous ?

— Soit ! Jugez-en vous-même. J'ai l'habitude, fort ancienne et quelque peu ridicule, de faire à mes livres, en les achetant, des marques secrètes. Je viens de constater que la marque est bien à sa place. Vous le voyez, Salavin, c'est sans importance, comme j'avais l'honneur de vous le dire.

Salavin baissa la tête et répondit d'une voix incolore :

— Sans importance, en effet.

Aufrère se mit à fumer et fit quelques pas dans la pièce. Alors, Salavin :

— Et si cet exemplaire n'était pas exactement celui que vous m'avez prêté ?

Max Aufrère se planta devant Salavin et fit un sourire :

— Hypothèse absurde, mon cher. D'ailleurs, c'est bien celui que je vous ai prêté.

— A vrai dire...

— Mon cher, pourquoi, je vous le demande, me rapporteriez-vous un exemplaire autre que le mien ?

Salavin releva la tête :

— Oui, pourquoi ?

Les deux hommes se regardèrent quelques secondes avec beaucoup d'attention, puis Salavin fit le geste de chasser une mouche.

— De nature, dit-il, êtes-vous confiant ?

— Confiant, de nature ? Je ne saurais dire, et c'est d'ailleurs sans intérêt. Mais confiant par nécessité, par nécessité professionnelle, en quelque sorte, oui, je le suis.

— Qu'entendez-vous par nécessité professionnelle ?

— Je crois vous avoir expliqué déjà quelle idée je me fais du spectateur pur. Et je vois bien que vous n'avez pas oublié. Or un spectateur pur qui refuserait toute confiance aux hommes risquerait fort d'être à jamais privé de spectacle. Une confiance strictement expérimentale, vous me comprenez. Salavin ? Si vous désirez, par exemple, contempler le spectacle de l'ingratitude, en éprouver les effets, non pas faiblement, de l'extérieur, mais par l'intérieur, avec force, avec richesse, il n'est pas inutile de faire, à l'occasion, une certaine dépense de confiance mal-placée.

— J'avoue, dit Salavin, qu'à le mieux connaître,

votre personnage m'inspire une certaine sympathie.

— Vous ironisez à merveille.

— Aucune ironie, je vous assure. Je n'ai pas dit votre personne, j'ai dit votre personnage. Je devrais même dire votre emploi, car les expressions de théâtre ne sont pas pour déplaire au spectateur pur. Quant à moi — vous le voyez, je ne cherche pas à prendre avantage et même je vous tends le flanc — quant à moi, je suis, dans mes actes, d'une confiance parfaite. Mais, dans mes pensées, défiance infinie. Vous me comprenez : je laisse toujours ou presque toujours la clef sur la porte, mais je pense toujours qu'on me volera.

— Eh ! Eh ! Auriez-vous quelque penchant au spectateur ?

— Non. Pour avoir confiance en qui ou en quoi que ce soit, il faut d'abord manquer d'imagination. Moi, je souffre d'un excès d'imagination. Je me trompe, je me vole et je me tue avec une effrayante facilité, avec, aussi, beaucoup de détails. Mais je ratifie rarement mes pensées par mes actes. Ratifier ou ne pas ratifier ses pensées par ses actes ! Il m'a fallu des années pour assigner à la vertu cette humble définition. « En vérité, celui qui a regardé la femme du prochain avec désir, il a déjà commis l'adultère dans son cœur... » Mais non ! mais non ! J'ai souffert pendant vingt années à cause de cette maudite phrase ! Tout le monde regarde avec désir la femme du prochain. La vertu est, précisément, d'enfermer tout ça dans son cœur, avec les autres saletés. Mais, laissons cela, je vous prie.

Salavin venait de se lever et boutonnait son paletot d'un doigt distrait.

— Vous êtes, dit Aufrère en souriant, un fort subtil moraliste.

— Vais-je, à mon tour, répondit froidement Salavin, vous reprocher l'ironie ? J'ai quelque droit à juger de ces choses. Je suis, depuis bien des années, le spectateur non pas pur — ce qui ne signifierait vraiment rien, je vous le dis tout net — mais bien impur, oui, le spectateur sept fois impur et profondément désespéré de moi-même. Bah ! pardonnez-moi. Quelle folle conversation, tout au moins en ce qui me concerne... Ah ! je voulais vous parler de votre fameux haltère.

— Lequel ? Celui de trente livres ?

— Oui, le gros. Soyez tranquille : je ne vous l'emprunterai pas.

Aufrère cligna doucement les paupières.

— Et pourquoi pas ? Encore devriez-vous, par le jeu de quelque impénétrable fantaisie, me rendre non celui-ci ; mais un autre exactement semblable. Emportez, emportez, Salavin, je vous en prie.

— Merci. Mon expérience est accomplie. Déjà ! Elle n'a pas, vous le voyez, duré trop longtemps. J'ai donc eu la faiblesse d'acheter un haltère de ce modèle, peut-être un peu moins pesant. Et, d'occasion, au prix de la ferraille : quelques sous. N'importe ! Il m'a rendu le même service qu'un haltère neuf et verni comme le vôtre.

— Mes compliments...

— J'ai, non sans peine, rapporté cet haltère chez

moi. Expérience salubre et suffisante. L'haltère est sous la commode et il y est pour longtemps.

— Vous l'avez choisi trop lourd, tout au moins pour un début.

— Le poids ne fait rien à l'affaire.

Salavin s'approcha de la fenêtre et, d'un doigt, souleva les rideaux.

— Quelle belle vue ! dit-il. Que de maisons ! S'il m'était loisible de pénétrer dans chacune de ces maisons, d'aller, de venir, de fureter librement dans chacun de ces logis, de ces appartements, de ces palais, pensez-vous que j'y découvrirais le placard aux défaites ?

— Qu'appellez-vous le placard aux défaites ?

— C'est un placard dans le fond duquel on trouve, par exemple, une paire d'haltères, un exerciseur élastique tout perclus, un violon sans cordes, une boîte de couleurs moisis, le manuscrit inachevé d'un poème ou d'un roman...

Salavin poursuivit, comme s'il rêvait :

— Le placard aux défaites est noir de poussière. On tâche d'oublier son existence, on le condamne en poussant devant lui quelque meuble luisant et plein d'objets en ordre... J'appelle ça, chez moi, le placard aux défaites. Dites, si vous préférez, l'armoire aux avortements. Le mot ne fait rien à la chose.

— Mais, mon cher, il me semble que, chez tout homme de quarante ans dont la femme n'aime pas les rangements, les chambards, les nettoyages, on trouverait ce que vous dites.

— Chez tout homme ! Est-ce possible ? Vous affirmez ça tranquillement.

— Bien sûr. Cela prouve que votre homme de quarante ans a fait son choix et mis à l'écart ce dont il n'espérait pas grand'chose.

Salavin secoua la tête.

— Non, s'écria-t-il. Moi, je sais. Cela prouve que cet homme de quarante ans renonce à se transformer, après divers essais dérisoires en ce sens. Cela prouve que l'homme s'accepte, se tolère, avec un tendre écoeurement. Impossible ! Impossible !

Aufrère soupira, l'air détaché :

— Ainsi donc, en achetant cet haltère d'occasion, vous aviez l'arrière-pensée de changer quelque chose à votre vie, à votre individu ?

— A mon âme, peut-être. Pour dire vrai, cette illusion n'a pas duré plus de trois heures. Ce n'est pas avec de telles fariboles que je pourrai me changer.

— Voulez-vous dire : vous améliorer ?

— Je n'ai pas dit ça, répondit Salavin d'un air effrayé.

— Savez-vous bien, continua Max, que les neuf dixièmes des hommes accepteraient un changement au pair, je veux dire sans la moindre amélioration ni de leur sort ni de leur nature ? Simplement... par ennui. Et c'est pourquoi des choses monstrueuses, la guerre, par exemple, apparaissent, dès l'abord, à des milliers d'hommes, comme un divertissement inespéré. Mais vous, Salavin, quel intérêt, quel plaisir pourriez-vous prendre à un changement de vous-même ?

— Je vous expliquerai cela quelque jour, sans doute...

— Je vous prie, Salavin, de ne voir, dans ce que je vais vous dire, pas même l'ombre d'une raillerie ; mais votre société n'est pas sans une certaine séduction.

Salavin attacha sur Aufrère un regard droit, presque sévère. Puis, après un long silence :

— Je donnerais, dit-il, tout au monde pour me séduire moi-même une heure durant. Quelle amitié me pourrait être aussi précieuse que la mienne ? Tout compte fait, c'est avec moi-même que je suis contraint de passer la majeure partie de mon temps... Mais, ne deviez-vous pas sortir ? Voilà que je m'oublie et risque de vous importuner, d'excéder jusqu'à votre goût du spectacle.

— Vous m'importunez si peu, Salavin, que je vous demande en grâce de bien vouloir prolonger notre entretien en m'accompagnant dans la course que je compte faire. Si, toutefois, vous êtes de loisir.

— Rien ne me presse. Je peux vous accompagner.

Aufrère se ganta, se coiffa, fit l'examen de son vêtement, qui se trouvait discret mais irréprochable, prit un paquet en évidence sur une console et suivit Salavin dans l'escalier.

— Savez-vous, dit Salavin, que j'ai revu Devri-gny ?

— Eh ! voilà bien cette fameuse séduction dont je vous parlais tantôt.

— Je l'ai revu. Il semble désireux de me revoir

encore : je l'écoute assez bien et, je l'avoue, sans ennui.

— Allons, ne faites pas le modeste. Devrigny ne manque pas d'oreilles obligeantes. S'il vous recherche, c'est, à n'en pas douter, que vous lui plaisez, ce qui ne m'étonne point.

— Y aurait-il, en Devrigny, le germe d'un spectateur pur ?

— Non, grand Dieu ! Devrigny est bien tout à l'opposé du spectateur pur ! C'est un acteur, je veux dire un actif. Un homme pour qui les halâtes ne sont pas un moyen, mais une fin. N'importe ! Vous aurez là, si vous persévérez, un ami coloré, chaleureux, croustillant...

— Vous me feriez peur, si j'étais encore à l'âge où l'amitié peut saccager son homme.

— Défiez-vous. En amitié comme en amour, il y a des habitudes plus dangeuses que le coup de foudre.

— Je n'ai plus le temps, heureusement, de contracter de telles habitudes.

— En disant des phrases de ce genre, il est piquant, Salavin, de tirer sa montre. Comptez-vous mourir prochainement ?

— Pas cette année.

— Mon cher, je m'interdis même le prosélytisme ; pourtant, vous ne me semblez pas impropre au spectatorat, si j'ose ainsi parler. Ce détachement hautain, ce refus de participer, cette noble curiosité sans espoir et sans illusion. Allons, venez-y.

— Merci. Merci. Pour l'instant, j'ai d'autres idées...

— Auriez-vous trouvé quelque agréable manière de combler le vide normal de l'être ?

Salavin ouvrit de grands yeux :

— Le vide normal ? fit-il avec étonnement.

— Oui, reprit Aufrère en riant. Je dis bien « le vide normal », en sorte que vous ne pouvez être offensé. Normal, Salavin ! Il y a mille façons de le combler, ce vide. Certains le remplissent avec l'amour, avec l'ambition, le jeu, d'autres avec le travail, d'autres, que sais-je ? avec du bruit. Moi, avec le... spectatorat. J'ai découvert cette vérité vulgaire, étant encore presque un enfant. Je fréquentais dans une petite institution libre. J'y avais, pour professeurs, deux hurluberlus d'un bel orient. L'un, Coltard, l'inventeur imaginaire, l'homme qui se figurait avoir fait, sur l'évier de sa cuisine, une des grandes découvertes de la science... Non, je préfère ne pas parler de Coltard, c'est une des figures les plus cocasses de ma vie. L'autre, Richter, le père Richter ! Savez-vous avec quoi cet innocent poivrot remplissait le vide normal ? Avec des haines historiques. Je vais vous expliquer. Il haïssait Mme de Sévigné, qu'il appelait la Rabutin ! Quelle passion ! Quelle fureur ! Une frénésie d'amoureux éconduit et qui devient grossier. Un jour — il s'était légèrement noirci le nez — il me retint, moi, gamin, dans un coin de la cour, après la sortie, pour me lire toute une lettre. Vous savez, celle à Mme de Grignan... « quand vous toussez, j'ai mal à votre poitrine ». Et,

tout à coup, roulant des yeux saignants, à croire qu'il allait tomber raide et mouiller ses chausses : « Le pis est qu'elle savait écrire, la garce ! la salope ! » Mille excuses, ce sont ses propres termes. Il y pensait tout le jour et, sans doute, une partie de la nuit. Son autre haine, chose étrange, était pour Mazarin. Oui, le cardinal. C'était une haine de belle humeur. Avec Mazarin, le père Richter était prêt à fermer les yeux, à se montrer coulant, à laisser arranger les choses. Mais, avec la Rabutin, rien à espérer.

Salavin n'écoutait plus ; il rêvait, la tête sur l'épaule. Aufrère se prit à rire.

— Alors, dit-il, rien à tenter pour le spectatortat ? Dommage. Vous auriez fait un très honorable, un très purifiable spectateur. Vous ne me demandez pas où je vous conduis ?

— Je ne suis pas fort inquiet. Il y a toujours des gens qui parlent d'aller d'un point à un autre. Ce n'est pas ça, Paris. Les Parisiens de mon espèce vont d'un point quelconque à rien de particulier. Marchons donc.

— En tous cas, je ne vous éloigne pas de votre quartier. Nous allons rue des Lyonnais, chez un ami que j'ai là, qui est cordonnier et s'appelle Legrain. Fréquentez-vous chez les révolutionnaires ?

— Non, ma foi, non !

— Eh bien ! vous avez tort. Pour un s. p., rien de plus intéressant.

— Que voulez-vous dire ? Ah ! oui, spectateur pur, toujours.

Aufrère éclata de rire.

— Toujours ! L'esprit de suite, n'est-ce pas ? Mais j'abrège, pour railler un peu le goût du temps. Je vous croyais l'esprit plus prompt. Revenons à notre sujet : accompagnez-moi chez Legrain, vous ne le regretterez pas.

— Puis-je, sans indiscrétion...

— Vous me faites rire. Pas de maison plus loyalement ouverte que celle de Legrain. Pas de plus honnête homme que ce farouche sectaire. Allons, venez ! Encore un bougre à qui vous n'avez rien à demander, mais à qui vous prendrez peut-être quelque chose.

— C'est bien, dit Salavin, je vous accompagne.

— Permettez-moi donc d'entrer quelques instants dans cette confiserie. On y vend d'assez bonnes pralines.

Aufrère rejoignit bientôt Salavin sur le trottoir.

— Excusez-moi, dit-il, de vous avoir fait attendre. La fille de notre ami Legrain, une enfant de quinze ans, est, présentement, en train de mourir, à l'hôpital Cochin, tout près d'ici. Les amis de la maison, Devrigny, Beauvoisin, moi, quelques autres, nous avons coutume de lui faire parvenir de menues friandises.

— Et cet autre paquet que je vois sous votre bras ?

— Non, ce ne sont pas des pralines, mais des chaussures que je dois confier à Legrain.

— Je vais, dit Salavin après avoir réfléchi quelques secondes, je vais vous dire une chose probablement très désagréable.

— Dites quand même.

— Eh bien, cette histoire de pralines m'ouvre les yeux. Vous vous croyez un s.p. C'est bien ainsi, n'est-ce pas ? Un spectateur. Mais vous n'êtes peut-être qu'un brave homme. Vous n'êtes peut-être qu'un homme bien élevé.

— Vous vous trompez, répondit froidement Aufrère. Pour mieux dire, vous n'avez rien compris, absolument rien, aux obligations du spectateur pur. Je pensais vous avoir prié de ne jamais confondre le spectateur pur avec le simple mufle.

— Ne fronchez par le sourcil : je vous avais promis quelque chose de désagréable.

— Vous avez tenu parole. Mais ça ne fait pas honneur à votre perspicacité.

V

BADIGEONNÉE de noir, poudreuse, méprisée du soleil, la boutique de Legrain s'ouvrait au pied d'une pesante bâtisse. Pour mieux capter le jour, l'artisan travaillait contre la vitre, et les passants distraits n'apercevaient, dans l'ombre de ce réduit, qu'une grosse tête socratique, surgie d'un amas de chaussures gâtées.

Aufrère fit jouer le bec de cane et poussa courtoisement Salavin devant lui.

Legrain était assis sur une escabelle basse. Il laissait, pendant le travail, ses lunettes glisser jusqu'à l'extrémité de son nez rond et gros, en sorte que, pour regarder les visiteurs debout, il lui fallait renverser la tête. Cette position d'humilité donnait beaucoup d'élan, beaucoup de tendresse au plus ingé-

nu des regards. Grisonnante par touffes, sa barbe vagabondait sur un visage aux rides plus cruelles que des cicatrices. Malgré cette flore farouche, malgré les reflets bleuâtres et plombés de la peau, malgré la denture en déroute, le sourire du bonhomme faisait, des cœurs les plus arides, sourdre confiance et chaleur.

— Bonjour, Legrain, dit Aufrère. Je vous présente un de mes amis : Louis Salavin.

Legrain remonta ses lunettes d'un coup d'ongle, regarda le nouveau venu, longuement, et tendit sa grosse main :

— Salavin, dites-vous ? Eh bien ! bonjour, Salavin.

Une seconde, le savetier relâcha l'étreinte de ses genoux sur la bigorne et se mit à sourire.

— Sans reproche, Aufrère, voilà bien quatre jours qu'on ne vous a vu dans la boutique.

— C'est vrai, mon bon ami, répondit Max. Et la visite que je vous fais n'est pas désintéressée. Je vous apportais de la besogne.

Legrain défit le paquet et se mit à palper les chaussures avec des gestes de clinicien.

— Un bon ressemelage, Aufrère. Je vous ferai ça, dimanche matin.

— Pas avant ?

— Non, s'il vous plaît. C'est un travail sérieux, un beau travail. Dimanche matin, j'aurai le temps et peut-être le goût d'un beau travail. En ce moment, je suis trop triste, savez-vous ? Je tue les heures, j'expédie mille bricoles sans intérêt : des talons, des piè-

ces collées, des coutures... Et puis, je suis quand même fatigué. Attendez quelques jours, Aufrère. Il ne faut pas gâcher cette honnête marchandise.

Avec intérêt, le bonhomme approcha les chaussures de son œil.

— Oui, murmura-t-il, c'est de la belle chaussure, de la bonne chaussure française.

— Ah ! dit Aufrère en éclatant de rire, nationaliste que vous êtes.

— Pour la chaussure, pour la chaussure seulement, s'écria le savetier avec une confusion comique.

Comme Aufrère partait à rire de plus belle, Legrain se mit l'index sur la bouche :

— Chut ! souffla-t-il.

— Eh quoi, mon vieux, on ne peut donc plus rire, chez vous ? Première nouvelle.

— Si, fit Legrain en baissant encore la voix ; mais il ne faut pas le réveiller.

Désignant, du pouce, la porte vitrée de l'arrière-boutique, il ajouta :

— Il y en a un qui dort, là-dedans.

— Un qui dort ?

— Oui, un copain, un camarade, quoi !

— Ah ! fit Aufrère en baissant la voix à son tour. Et, qui est-ce ?

— Vous ne le connaissez pas.

— C'est bien possible. Mais comment s'appelle-t-il ?

La large figure de Legrain traduisit un embarras candide :

— Je ne sais pas son nom. Il est arrivé hier soir,

avec une lettre. Il venait le diable sait d'où. Peut-être bien de Hongrie. Il avait l'air fatigué à mort.

— Il dort depuis hier soir ?

— Ma foi, oui. J'ose à peine taper sur les godilots.

— Bien, dit Aufrère après un instant de réflexion. Et vous ? Où donc avez-vous couché ?

— Par là, murmura Legrain avec un geste vague vers le fond de la boutique. Ça n'a pas d'importance.

Legrain releva la tête, sourit, arrêta pendant quelques instants son regard sur les visiteurs et dit :

— Faites asseoir votre ami, Aufrère. Ce ne sont pas les sièges qui manquent.

Salavin hésitait. Aufrère lui tendit une chaise et, revenant à Legrain :

— Pour Hélène, fit-il en posant sur l'établi le sac de pralines. Il ajouta plus bas : « Quoi de neuf ? »

Le visage de Legrain venait de se transformer. Une douleur passionnée en tordit soudain tous les traits. Il gémit, le souffle court :

— Mal. Elle va mal. N'essayez pas, comme Villard, de me dire le contraire. Je ne suis pas aveugle. Je ne veux pas être aveugle. Tenez, c'est l'heure, maintenant : j'ai droit à deux visites par jour. Je vais courir lui porter votre paquet. Je ne peux pas la gâter comme je voudrais : les cotisations me tuent.

— Cotisez moins, dit Aufrère en levant les épaules.

— Vous n'y pensez pas, répondit le bonhomme. Il n'y a pas que moi qui ai des besoins. Et moi, du

moins, je peux travailler. Alors, je fais un saut jusqu'à l'hôpital ? Mais...

Legrain venait de dénouer son tablier. Il s'arrêta net et, se tournant vers Aufrère avec une légère angoisse :

— Vous n'êtes pas si pressé. Rendez-moi le service de garder la boutique. Vingt minutes, Aufrère, vingt-cinq minutes peut-être. C'est pour Hélène.

Aufrère fit un signe de tête. Legrain saisit le paquet de bonbons, sa canne, son grand chapeau de feutre et gagna la porte. Il était assez bref de jambes et marchait à demi plié, non sans efforts visibles. Au moment de sortir, il dit encore, en jetant un regard dans la boutique :

— Aufrère, que votre ami me pardonne : c'est pour Hélène. En attendant, expliquez-lui les choses, le violon et tout...

Il était déjà loin qu'on l'entendait encore souffler et haleter. Aufrère s'assit fort simplement sur le tabouret du savetier et, pendant quelques minutes, un silence limoneux, plein de remous, se répandit dans la pièce.

— Que veut-il dire ? demanda finalement Salavin. Le violon et tout...

— Mon Dieu ! n'attendez rien d'extraordinaire. Des choses de sa vie, des choses humbles et malheureuses. Il n'avait qu'une fille. Il a, pour en faire une artiste, une musicienne, un être digne de hautes destinées, il a, pendant des années, battu le cuir de six heures du matin à minuit. Il a choisi, pour sa fille, et payé des profeseurs d'élite. Il lui a, finale-

ment, acheté ce violon que vous voyez là-haut, sur l'armoire. Un violon de deux mille deux cents francs, sans compter la remise que nous lui avons obtenue. Elle a joué là-dessus six semaines et elle est tombée malade. Seize ans... L'armoire est une folie d'autre sorte. Elle est pleine de livres. C'est la bibliothèque du groupe, du quartier, si j'ose dire. Au commencement, ils devaient se mettre à vingt pour acheter chaque livre et le faire circuler de main en main. Depuis longtemps, c'est Legrain qui paye tout seul. Les livres circulent quand même et, souvent, circulent si bien qu'ils disparaissent pour toujours.

Il y eut un nouveau silence. Aufrère prit une cigarette et se pencha, pour l'allumer, vers la molle et bleue flamme de gaz sur laquelle le savetier faisait chauffer ses cires.

— Je ne vous comprends pas très bien, dit Salavin, considérant Aufrère.

— Ça ne fait rien. Je ne vous demande pas de me comprendre.

— Vous aimez ce brave homme ?

— Fi, l'indiscret !

— Enfin, vous avez de la sympathie pour lui. Vous ne répondez pas ? C'est assurément votre droit.

Le silence, de nouveau. Puis Salavin :

— Je vous admire. Vous êtes d'une aisance parfaite. Vous trônez au milieu de cette échoppe avec un naturel que moi, homme très pauvre, je vous envie.

Aufrère secoua la tête.

— C'est la moindre des vertus, pour un garçon de mon état.

— A ce propos, dit Salavin, qu'advierait-il si vous faisiez école et si tous vos semblables décidaient de n'être plus que des spectateurs purs ?

— Vous poussez l'indiscrétion plus loin qu'il n'est permis à un homme intelligent, fit Aufrère avec humeur. Mais...

Il haussa les épaules et porta l'index à ses lèvres. L'œil de Salavin, suivant celui d'Aufrère, alla s'arrêter sur la porte de l'arrière-boutique. Le bouton de cuivre remuait, insensiblement. Il y eut une longue minute d'attente. Enfin la porte s'ouvrit avec une brusquerie précise.

L'homme qui parut n'avait sans doute pas plus de trente-cinq ans, mais l'extrême fatigue des traits ne laissait pas, dès l'abord, d'égarer l'observateur. Une figure maigre, des yeux petits, rapprochés, très noirs et mobiles. Une chevelure abondante, en désordre. Un menton triangulaire, au relief outré par une barbe de quatre jours. Une touffe de moustache non pas noire comme les cheveux, mais fauve. Un buste long, des bras plus longs encore. Un vêtement râpé. Du linge de couleur.

L'inconnu fit un pas et, sans sortir les mains de ses poches, dit laconique : « Bonjour ».

Max Aufrère répéta : « Bonjour ». Salavin fit un signe de tête.

Le réduit du savetier ne manquait pas de sièges. L'inconnu prit l'un d'eux, s'assit, croisa les jambes et commença de se curer les ongles. Puis il tira de son

gousset quelques filaments de tabac et entreprit de rouler une cigarette. Silencieusement, Aufrère lui tendit son propre étui. L'homme prit une cigarette sans même relever les yeux, salua du nez et se mit à fumer. Un peu plus tard, il sortit de sa poche un carnet aux coins rongés et couvrit une page de gri-bouillis. Il était encore absorbé dans ce travail, quand s'ouvrit la porte de la boutique.

Legrain parut, respirant avec effort. La fatigue et la douleur se lisaient sur son visage couvert de sueur.

— Ah ! dit-il en apercevant l'homme au carnet. Ah ! vous voilà réveillé. Etes-vous bien reposé, du moins ?

L'inconnu fit claquer l'élastique de son carnet.

— Très bien reposé. Je n'ai pas trouvé le service de toilette. Ça ne fait rien : je me raserai demain. Je vais être obligé de sortir. Vous a-t-on prévenu, Legrain, que je reviendrai ce soir et plusieurs jours encore ?

— Non, dit Legrain, mais c'est entendu.

L'inconnu parut soudain remarquer la présence d'Aufrère et de Salavin.

— Legrain, dit-il, vous avez oublié de me présenter.

Il parlait un français plein d'aisance, rapide, correct, touché d'un accent à peine perceptible et qu'il semblait plutôt affecter que subir.

— C'est vrai, dit Legrain avec bonhomie. Le camarade Aufrère !

L'inconnu leva les sourcils, à deux ou trois reprises.

— Vous dites ? Le camarade...

— Non, fit Aufrère avec calme. Non ! Max Aufrère, tout court.

— Eh bien, Legrain ? reprit l'homme au carnet en faisant deux ou trois fois claquer sèchement la pointe de sa langue contre ses dents.

— Bah ! dit le bonhomme en souriant. Mettez Aufrère tout court. Mon ami Aufrère et son ami Salavin.

— Messieurs, dit l'inconnu qui tendit la main avec un léger sifflement.

Il ajouta tout aussitôt :

— Le camarade Legrain semble avoir oublié mon nom. Fontaine... Paul Fontaine.

— C'est vrai, dit le savetier en renouant son tablier de cuir. C'est vrai, camarade, j'avais oublié votre nom.

— Vos amis, dit Fontaine avec un étroit sourire, vos amis que voici, Legrain, sont, je pense, des intellectuels qui viennent au peuple. Style 1900.

— A peu près, répondit Aufrère imperturbable.

— C'est fort bien, fort bien, murmura l'inconnu d'un air distrait. On respire chez vous, camarade Legrain, un léger parfum d'université populaire qui ne nous rajeunit pas. Je vous disais donc qu'il me fallait sortir. Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai. Avez-vous une clef ?

— Voulez-vous celle de la cour ?

— Non, gardez-la pour vous. Donnez-moi, celle

de la rue. Merci. A ce soir donc. A propos, Legrain, je vous rends votre lit, bien entendu. Pouvez-vous m'arranger quelque chose dans un coin ?

— Très facile, dit Legrain avec simplicité : vous aurez le lit pliant d'Hélène. On a couché jusqu'à six dans cette cambuse.

— Merci. Au revoir, messieurs !

L'inconnu toucha du doigt le bord d'un feutre grisâtre qu'il venait de camper sur sa tête, et se glissa dans la rue.

— Eh bien ? dit Aufrère quand la porte fut refermée.

— Eh bien, fit Legrain dont tout le visage parut soudain ressaisi de crispation, eh bien, ça ne vas pas. Elle vous remercie pour les pralines, mais ça ne va pas. Oh ! je le comprends bien ! J'ai vu l'interne et même le grand chef. Ils n'essayaient plus de me tromper. Et puis, vous savez...

Sa voix s'altéra jusqu'à devenir presque inintelligible.

— Elle n'a pas connu sa mère, pour autant dire. Alors, pourquoi, tout à l'heure, en m'embrassant, comme je la quittais, pourquoi m'a-t-elle dit, tout bas, dans l'oreille « au revoir, maman » ?

Le bonhomme fit deux ou trois inspirations sanglotantes et se laissa tomber sur l'escabelle, au milieu du monceau de chaussures. Aufrère lui prit et lui serra la main.

— Venez demain soir, disait le savetier d'une voix brisée. Il y aura Villard, Devrigny et la Polonaise, et Rainal et Politzer et toute la bande. Et merci pour

les pralines. Et vous, Salavin... c'est bien comme ça, n'est-ce pas ? Venez donc aussi.

Salavin était extrêmement rouge, ses yeux luisaient. Il répondit :

— Je viendrai, merci.

Les deux hommes cheminèrent sans un mot jusqu'à la rue d'Ulm. Alors, Aufrère, d'un ton placide :

— Si vous parlez encore du spectateur pur aussi naïvement, en présence d'étrangers, je suis obligé de vous prévenir que, pour ma part, je ne vous en parlerai plus jamais.

Aucune réponse. Salavin marchait, tête basse.

— Vous me disiez donc tantôt, reprit Aufrère, vous me disiez : « Qu'advierait-il si tous les hommes s'avisait de vous imiter et prétendaient être, tous, des spectateurs purs ? » Mon cher, c'est une hypothèse futile. Vous pourriez dire de même : qu'advierait-il si tous les hommes se faisaient astronomes ? Ou : qu'advierait-il, grand Dieu ! si tous les citoyens étaient soudain, tous, présidents de la république ? Je n'ai pas à craindre une telle concurrence. Mais il me semble, Salavin, que vous m'écoutez à peine.

Salavin secoua pensivement la tête.

— Et voilà, mon cher, poursuivit Max Aufrère, vous vivez dans votre fosse individuelle, en tête à tête avec le désespoir familial. Ne réagissez pas : je n'entends pas humilier ce fameux désespoir. Je crois le comprendre et même l'avoir connu. Il est parfois terrible ; mais il sent le renfermé. Voyez Legrain : son désespoir personnel n'est pas métaphysique ou

moral, comme le vôtre, mais affreusement humain et, pour être plus précis, paternel. Avec quoi s'en console-t-il, je vous le demande ? Avec son désespoir social, je veux dire son espoir social : son parti, ses cotisations, ses combats, ses discussions nocturnes et les camarades inconnus qui viennent de temps en temps lui prendre son lit. Aujourd'hui, vous avez jeté, Salavin, un léger coup d'œil sur une autre fosse, sur un autre monde, et il me semble que votre sang circule déjà plus vite et que votre cœur bat plus énergiquement. Il y en a, mon cher, qui lisent des romans. Ah ! ah ! moi, je lis des hommes, des hommes de chair et d'âme. C'est plus fatigant que les livres, mais c'est de plus haut goût. Je ne suis pas neuf dans la carrière. Je suis parvenu, après quelques essais manqués, au désintéressement total. Je sais maintenant partir quand il faut, ne pas m'emballer, m'arrêter à point, bref m'abstenir.

— Alors, dit Salavin d'une voix basse, brûlante, presque rauque, vous n'avez jamais envie de participer ?

Aufrère secoua la tête :

— Pas de bêtises, Salavin. Ne me faites pas regretter de vous avoir introduit dans cette maison.

— Vraiment, vous n'éprouvez jamais le besoin de vous jeter dans le feu ?

— Je traverserais peut-être le feu pour y voir des choses qu'on ne voit que là ; mais je ne m'y jetterais sûrement pas dans le ridicule dessein ou d'y finir, ou de m'y installer et d'y faire une carrière. Mon cher, je ne sais ce que l'avenir réserve à ma carcasse ; mais,

dans l'ordre moral, je suis fermement résolu à me contenter de la douleur des autres. Ah ! je pense que vous allez me quitter ici. Venez demain soir. Il faut prendre plusieurs doses pour que l'expérience donne des résultats.

VI

ALLONS, bon, grogna Legrain. Voilà maintenant le docteur qui m'aide. Non ! Villard, ça me fait honte de vous voir toucher aux godasses.

Le docteur releva la tête et souffla du nez trois ou quatre fois de suite, ce qui semblait sa façon de rire. Un homme jeune encore, blond, mince et même fluët, aux belles mains patriciennes. Il haussa les épaules, jeta vers le savetier un regard amical et, de nouveau, les gestes appliqués, le regard studieux, se pencha sur le tas de chaussures.

— J'ai l'air de vous aider, Legrain ; mais ce n'est pas de la cordonnerie que je fais, c'est de la médecine,

— Très juste, dit Aufrère. De la médecine et, plus précisément, du diagnostic.

Sans quitter son travail, le docteur approuva, de la tête. A petits gestes, délicatement, il triait les

souliers, les appareillait, les tournait, retournait, examinait avec la plus grande attention et les disposait, enfin, dans un ordre secret, sur les tablettes fixées à la muraille. Des relents déliés, complexes, inquiétants comme tout ce qui est de l'homme, supplantaient l'odeur grossière des cuirs, des cirages et de la poix.

— Je comprends le docteur à merveille, reprit Aufrère, et tout en espérant n'avoir jamais recours à son art, je donne crédit à la méthode. Une illustre méthode : imaginer la vie de la bête en étudiant le fossile. Pour l'homme : chaussure ou défroque. Un jour de l'an passé, j'avais donné ma veste à stopper aux trois sœurs de la rue des Feuillantines, vous savez : les trois poupées magiciennes qui opèrent dans une vitrine, directement sous l'œil du profane. Je suis allé plusieurs fois dans l'antre de ces Parques à rebours, de ces renoueweuses de fils cassés. Eh bien ! c'est épatant. Oh ! pas le stoppage : les nippes. Je ne pouvais plus me détacher de là. Je regardais les pantalons, avec leurs plis, leurs taches, leurs mangeures, leurs luisants, leurs bosses dégonflées. C'est affreux ce que peut avouer un pantalon. Le gilet n'est guère plus discret, et il sait des choses : les fatigues, les sueurs, les siestes, les gourmandises. Quant à la veste, rien de plus perfide ; elle dit tout, sans qu'on le lui demande : le métier, l'âge, les habitudes, les vices, alcool et tabac. Et je ne parle pas des débris que l'on ferait tomber des poches. L'allure de ces poches, leur place, leur forme, leurs dilata-tions, cela suffit. Et les insignes qui restent aux boutonnières. Certains même parlants. Je me rappelle un

veston d'étoffe anglaise avec, aux revers, une petite plaque émaillée portant ce conseil : « Have a heart ». Tout simplement ! Le pardessus est moins loquace, assez détaché du corps ; mais il en raconte encore plus qu'on ne lui en demande. Faites l'expérience. Je ne plaisante pas. Allez chez une ravaudeuse et passez-y deux heures à regarder la friperie. Quand toutes ces frusques sont sur la bête, on les observe mal ; on est distrait par des apparences grossières : le mensonge du visage, les gestes, et surtout, les paroles. Mais le vêtement seul, vidé, dégonflé. Quelle éloquence !

— Ah ! oui. Ah ! oui, dit une voix molle, assez musicale, mais traînante. Ah ! oui, celui qui voudrait étudier le prolétariat pourrait, rien qu'au point de vue de la chaussure, évidemment... Une statistique...

L'homme qui venait de parler, un grand diable vêtu comme un employé à goûts d'artiste, tira distraitement sur sa barbe déjà grisonnante et répéta, dodelinant du chef :

— Rien qu'à la chaussure du prolétariat, évidemment...

Legrain haussa les épaules, sourit, donna trois ou quatre coups de marteau sur le pied de fer et murmura :

— Pour ce qui est d'ici, Rainal, dis plutôt : la société.

Il était environ dix heures de la nuit. Retranchée de la rue par ses volets de bois, la boutique n'avait plus l'air d'un terrier, mais d'un club. La lampe, coiffée d'un cornet de carton, laissait tomber sa lueur

sur l'établi du bonhomme. Le reste de la pièce goûtait une reposante pénombre. Assis dans une encoignure, Salavin pouvait, d'un coup d'œil, envelopper toute la scène : le savetier, seul éclairé de plein jet, telle une figure de Rembrandt. Tout près de lui, le jeune docteur Villard, puis Aufrère qui se berçait sur sa chaise avec nonchalance, Rainal, l'homme à la voix languissante, qui venait d'entrer dans l'entretien ; fermant le cercle, un autre gaillard, au teint coloré, au crin jaune, celui-là, bas sur pattes, court, replet, vêtu non sans une certaine recherche et que l'on appelait Politzer. Un peu plus en retrait, dans un angle d'ombre, on apercevait Devrigny, à califourchon sur une chaise. Il avait enlevé sa veste, car la soirée était chaude. Enfin, silhouette surprenante en ce taudis, une très belle jeune femme qui se tenait bien droite, adossée à la muraille, la tête un peu renversée, les yeux mi-clos, une cigarette aux lèvres. La porte de l'arrière-boutique n'était pas complètement close. Son vitrage laissait filtrer de la lumière et des bruits de conversation.

— Legrain a raison, dit Aufrère. Une image de la société.

— Il me semble pourtant, murmura l'homme à la voix languissante, il me semble que, seuls, les éléments de la classe ouvrière...

— Attendez, fit le docteur qui venait d'achever sa mystérieuse classification. Attendez et suivez-moi deux minutes : je compte, sur la planche supérieure, sept paires appartenant à des personnes de la bourgeoisie aisée. A part, dans le coin gauche, trois paires

de grand luxe, marques américaines, dont l'une portée par un type qui voyage beaucoup, qui met des guêtres, qui est vieux et bute en marchant. Ici, les chaussures de femmes, bourgeoises et prostituées : impossible de distinguer ; le monde s'uniformise. Une mention spéciale pour ces souliers appartenant à une jeune fille élégante, mais sans fortune, et qui a éprouvé un deuil dans le courant de l'année, car elle a fait teindre en noir des souliers neufs. Ici, les chaussures d'enfants : nombreux détails sur la vie de famille, les promenades, les jeux, les défauts de la mère ou ses vertus domestiques. Ici, douze paires et sept ribouis dépareillés représentant proprement le prolétariat, comme vous dites : un terrassier, un chauffeur d'auto — usure du talon, empreintes des pédales — deux peintres en bâtiment, etc... etc... Voilà pour la classification générale. Passons aux remarques particulières. Je prends pour exemple cette bottine à boutons et je dis : homme d'au moins cinquante ans, fonctionnaire, célibataire — je répète célibataire — économe, soigneux, méticuleux, imparfaitement propre — bains peu fréquents — traîne les jambes, se sert de chaufferettes en hiver, ne va jamais à la campagne...

La porte de l'arrière-boutique venait de s'entr'ouvrir et une voix forte, impérieuse, goguenarde, poursuivait :

— ... Lit assidûment l'*Echo du Tarn*, déteste la tête de veau, va dans les maisons de passe le premier samedi de chaque mois.

— Eh ! mais, fit le docteur un instant interloqué,

c'est, à peu près, ce que je voulais dire pour terminer mon analyse.

Il y eut un éclat de rire général et la porte s'ouvrit tout à fait pour donner passage à une sorte de géant.

— Bart, dit Max Aufrère, vous avez tort de blaguer le docteur, vous n'avez rien entendu.

— J'ai tout entendu. C'est du roman policier, de l'expertise médico-légale, de la psychologie d'amant jaloux et persécuté, du reportage pour grand quotidien bourgeois d'information. Sans chance d'erreur, je pourrais inventer de pareilles blagues pendant trois heures d'horloge : voici les escarpins d'un capitaliste de Tourcoing qui s'est enrichi dans les sucres. Voici les godillots d'un prêteur à la petite semaine qui vient de marier sa fille à un employé des pompes funèbres. Et là, dans la vitrine, j'aperçois les souliers d'une jeune aristocrate...

Le marteau du savetier sonna nerveusement sur le pied de fer. Et, soudain, d'une voix étranglée :

— Ça suffit, Bart ! cria-t-il. Ce sont les souliers de ma fille.

Dans le silence qui suivit, on entendit le bonhomme renifler avec effort. Puis la grosse voix de Bart retentit, soudain froide et mate :

— Rainal, viens par ici quelques instants : le camarade Fontaine a des choses à te dire.

— Voilà ! J'y vais... Mais, certainement... bégayait l'homme à la voix pâteuse. Et, se levant avec une confuse précipitation, il disparut dans l'arrière-boutique.

— Le camarade Fontaine exagère, murmura le replet et blondasse Politzer. Nous ne venons pas ici pour faire du travail de comité.

— Eh bien ! si tu trouves qu'il exagère, dit une voix naïve et zézayante, va donc le lui déclarer en face.

Celui qui venait de parler ainsi tira derrière soi la porte de l'arrière-boutique et fit, en boitant fortement, quelques pas à la recherche d'un siège. Il disait :

— Vous êtes épatants, vous autres, à rouspéter toujours comme des écoliers au lieu d'obéir comme des hommes. Mais, il me semble qu'on ne boit rien, ici, et je me dessèche, parole !

La jeune femme, depuis quelques instants, conversait à voix basse avec Devrigny. Elle dit soudain, si haut que tout le monde l'entendit : « Ah ! que vous êtes entêté ! » Puis elle se leva, s'étira, non sans grâce, en se saisissant à deux mains la gorge qu'elle avait belle, et, finalement, avec un rire :

— Vous avez soif, Beauvoisin ? Je peux vous faire du thé.

— Ce n'est pas grand'chose, votre thé, Stéphanie, répondit Beauvoisin. Mais, faute de mieux... Allez-y donc et merci d'avance. Qu'est-ce que vous disiez, tout à l'heure, pour que Bart ait jugé nécessaire une de ses interventions sensationnelles ?

— Le docteur, s'écria Devrigny, nous a fait un cours épatant sur la psychologie des chaussures.

— Qu'en savez-vous ? souffla Stéphanie. Menteur, vous n'écoutez pas.

— Asseyez-vous, Beauvoisin, dit Aufrère en poussant un tabouret sous les jarrets du boiteux.

Devrigny prenait feu :

— Je n'écoutais pas ? J'écoutais religieusement, même que... Tenez, Villard, je donne en plein dans votre truc, moi. Parfois, je regarde la bouche d'une femme, dans la foule, et je dis : elle est enceinte. D'autres fois, rien qu'à la façon de placer les pieds, je pense : « Tiens, une juive » !

— Oh ! pour ce qui est des femmes, glissa Stéphanie, tout le monde sait que vous avez du génie.

— Non, non, pas de génie, c'est superflu. Du bon sens, du goût, de la flamme.

— Allons, dit Aufrère d'une voix sèche. Pas de publicité. Pour votre discours sur les chaussures, Villard, je l'approuve sans réserve et peux même apporter à votre thèse une petite contribution, un renseignement non sans valeur : je ne laisse jamais cirer mes chaussures par qui que ce soit.

— Crainte de vous trahir ? gronda Bart qui venait de reparaître sur le seuil de l'arrière-boutique et négligea, cette fois, d'en refermer la porte.

— Eh bien, oui ! Crainte de me trahir. J'imagine la femme de ménage, glissant sa main dans l'intérieure de mon soulier, en palpant les bosses, en subissant peut-être la légère humidité, en inspectant les plis, les trous, les coupures...

— Pff... dit Politzer à voix couverte, vous ne portez pas de chaussures si trouées que ça, mon vieux. Il ne faut pas nous en conter.

— Bref, reprit Aufrère avec un léger mouvement

d'impatience, bref, à l'idée de laisser voir mes chaussures de trop près, par quelqu'un qui me connaît et entretient avec moi des relations fréquentes, j'éprouve une étrange impression de pudeur que je n'aurais peut-être pas à me montrer tout nu. Je fais exception pour Legrain, notre confident amical.

Il y eut quelques rires, puis un silence et le docteur ouvrait la bouche pour parler quand Salavin, qui suivait la conversation avec vigilance, le front plissé, l'œil en éveil, dit tout à coup, de sa voix sourde :

— Vous est-il arrivé jamais de mettre les souliers d'un autre ?

— C'est une idée très répugnante, siffla Max Aufrère, comme d'ailleurs de connaître intimement qui que ce soit.

— J'en pourrais citer, grogna Politzer, à qui sont arrivés de plus grands malheurs.

— C'est une chose toute simple, fit Salavin, et c'est une chose terrible. Oui, si vous voulez connaître un homme, mettez donc ses souliers, en admettant que ce soit matériellement possible. J'avais, autrefois, un ami qui me semblait intelligent, vivant, audacieux, et que j'admirais beaucoup. Un jour, il m'a prêté ses chaussures parce que les miennes étaient percées et qu'il me fallait aller à un enterrement. J'ai marché trois heures, pas davantage, avec les chaussures de mon ami. Elles ne me blessaient pas ; elles étaient même un peu larges. Mais, quand je suis revenu chez moi, j'étais dégoûté, sûr que mon ami était tout le contraire de ce que j'avais imaginé : un

homme plat, timide, assez sot. A compter de ce jour-là, j'ai cessé de l'aimer et même...

Salavin sentit soudain que ses paroles produisaient un grand silence dans l'auditoire et il s'arrêta, le visage en feu.

— Et même ? reprit Aufrère avec intérêt.

— Oh ! murmura Salavin, c'est une histoire sans importance.

Bart se pencha jusqu'à l'oreille de Beauvoisin :

— Qui est-ce ?

— Un ami d'Aufrère et, je pense, de César Devrigny. Il vient ici pour la première fois...

— Le thé est prêt, s'écria soudain la jeune femme en sortant d'un placard une douzaine de verres.

— Je ne suis pas sûr qu'il y ait du sucre à la maison, dit le savetier entre deux coups de marteau.

La jeune femme fit entendre un rire enjoué.

— J'ai pris la précaution d'en apporter. Vous savez bien, Legrain, que le thé, c'est mon affaire. Alons, les plus assoiffés !

Elle avait une voix limpide, mélodieuse et si chaudement sensuelle qu'à l'entendre Devrigny fit un bond. Il saisit un verre de thé, se brûla les doigts, se brûla les lèvres, jura plaisamment. Puis Beauvoisin but et tous les assistants à la ronde. Le bonhomme Legrain continuait cependant de frapper sur le cuir et de tirer le fil poissé. Bart avait allumé un cigare et fumait en battant, des doigts, une charge sur la table. Par la porte demeurée ouverte, on apercevait maintenant l'arrière-boutique fort encombrée et qu'éclairait un bec Auer à la lueur spas-

modique. Rainal écrivait, sur un guéridon branlant, et Fontaine, l'homme au carnet, l'hôte actuel de Legrain, une grosse serviette, bourrée de paperasses, ouverte sur ses genoux, dictait tout bas.

— Eh bien ! dit le docteur de sa voix tendrement nasale, eh bien ! nos voisins, du moins, ne perdent pas leur temps.

— Faut dire, lança Legrain avec admiration, que des gars comme celui-là, ça sait travailler.

— Et vous, Legrain, fit Aufrère, vous ne savez peut-être pas ?

— Bah ! Mais, ce n'est jamais que du rafistolage de godillots. Je parle du vrai travail révolutionnaire, comme voilà le camarade. Moi, je milite mes heures, je bricole, je fais ce que je peux.

— Vous, dit Aufrère, vous êtes, au fond, Legrain, un révolutionnaire intéressé.

— Ah bah ! gronda Bart le géant. Par exemple !

— Oui, dit Aufrère, bassement intéressé. Vous demandez à boire et à manger pour tous les hommes, Legrain, vous voulez le bonheur du monde. Et s'il arrive jamais que ce bonheur soit obtenu, ce que je souhaite de grand cœur, vous vous déclarerez satisfait, vous cesserez donc tout naturellement d'être révolutionnaire. Bart, que voici, est, au contraire, un révolutionnaire désintéressé et, si je peux dire, parfaitement pur. La révolution, pour lui, n'est pas un moyen, mais une fin. Quand le monde sera heureux, Bart et les gens de son espèce, parce que c'est leur fonction, parce que c'est leur carrière, s'occuperont tout de suite d'une autre révolution.

— Seriez-vous, dit le colosse en haussant les épaules, de ceux qui s'imaginent qu'après une guerre on peut, avec le surplus de dynamite, fabriquer des tablettes de chocolat ?

— Vous savez bien, fit Aufrère paisiblement, que je ne vous critique pas : j'essaye de vous comprendre.

— Ce n'est pas trop difficile, grogna Politzer : Bart s'explique lui-même, deux ou trois fois par semaine, en public... Hein ? Qu'est-ce que c'est ?

— A ton tour ! dit Rainal apparu sur le pas de la porte vitrée.

— C'est bon, j'y vais, souffla Politzer avec un zèle mal dissimulé.

A cette occasion, il se fit un petit mouvement dans l'assistance et le docteur prit son chapeau.

— Il est bien tard, soupira-t-il. Au revoir à tous.

Aufrère se leva de même et, derrière Aufrère, Salavin. Dans un angle de la pièce, César et Stéphanie devisaient à voix basse. On entendit la jeune femme qui disait : « Peut-être. Je ne sais pas... » A cette seconde, Bart intervint sans trop de ménagements.

— Phanie, dit-il, Fontaine demande si vous avez apporté votre machine.

— Oui, répondit la jeune femme, ma petite Corona.

— Alors, vous restez ?

Stéphanie se tourna vers César et lui tendit la main.

— Je peux vous attendre, murmura César.

— Non, merci. Ce sera pour une autre fois. Je vous répète : non !

Le père Legrain avait retiré ses lunettes et distribuait des poignées de main. La porte, ouverte un instant sur la fraîcheur de la rue, se referma bientôt et le bonhomme ressaisit son tranchet. Dans la boutique pleine d'un nuage de tabac, restaient encore Beauvoisin, Rainal, Bart, Politzer et la jeune femme.

— Votre maison, Legrain, dit Fontaine en apparaissant sur le seuil, votre maison est l'un des derniers salons où l'on cause. Compliments.

— Vous ne voudriez quand même pas, camarade, fit le géant avec humeur, vous ne voudriez pas empêcher Legrain de recevoir chez lui ses amis, ce qu'il fait depuis bien des années, des gens qui l'ont soigné, comme le docteur Villard, ou aidé dans certaines circonstances, comme plusieurs des autres.

— Il ne s'agit pas de ça. D'ailleurs, pure question de discipline ou de technique. Je suis, vous ne l'ignorez pas, obligé de travailler ici, jusqu'à nouvel ordre. Quels sont ces gens-là ?

— Pas un, s'écria Beauvoisin, dont on puisse dire qu'il ait des sentiments contre-révolutionnaires. Des intellectuels...

— Voilà, trancha Fontaine, un mot qui n'est pas une recommandation.

— Possible, dit Bart. Mettons des sympathisants. Lénine n'aimait pas les intellectuels; mais il recommandait de les employer à l'occasion. Nous aurons peut-être lieu d'utiliser ceux-ci.

Fontaine fit une grimace.

— Ne citez donc pas toujours Lénine. Si Lénine pouvait revenir à la vie, il nous dirait lui-même qu'il

a fait son temps, du moins quant à la doctrine, et qu'il demande à être dépassé.

— Eh bien ! dépassez-le, camarade, fit Bart en levant les épaules. A vous entendre, depuis que nous avons l'honneur de votre société, on pourrait croire que vous portez jalousie à l'ombre de Lénine.

— Vous n'aurez pas ma présence éternellement, dit Fontaine. Ma mission ne doit pas durer plus de trois ou quatre mois. M'avez-vous trouvé le logement que je vous ai demandé pour dimanche et lundi ?

— Oui, à Montmartre.

— Bien, merci. Je garde mon lit chez Legrain, comme convenu. Au travail. La dactylographe ?

— C'est moi, dit Stéphanie.

— Dépêchons-nous, sifflota Fontaine en posant, devant soi, son énorme serviette de paperasses. Quant à vous, Legrain, vous pouvez continuer à faire votre bruit. J'aime autant ça.

VII

PLANTÉS au bord du trottoir, sous un haut lampadaire, César et Salavin regardaient la silhouette d'Aufrère s'éloigner vers la gare Montparnasse. Et, soudain, César se prit à rire :

— Il nous a, dit-il, quittés sur des phrases pour le moins historiques, comme toujours. Et, maintenant, il s'en va, bien sûr que nous allons parler de lui pendant deux heures. Il part toujours le premier, pour laisser les autres libres de parler indéfiniment de sa très curieuse personne. Rien qu'à cause de ça, nous allons, Salavin, parler de tout ce que tu voudras, sauf de lui. Ce sera bien fait ! Je le connais depuis vingt ans ! Et, depuis vingt ans, il est absolument certain de me posséder sans conditions, de faire, dix fois l'heure, comme il aime à dire, le tour de mon individu.

— Mais, dit Salavin, ne m'avez-vous pas dit que nous parlerions de n'importe qui, sauf de lui ?

— C'est vrai. Parlons d'autre chose. Je me demande, malgré ses chichis sur l'art d'observer les hommes, je me demande ce qu'il vient faire chez Legrain. C'est moi, mon ami, qui l'ai, comme ça, par hasard, amené chez le cordonnier. Il y vient de plus en plus souvent...

— Oh ! je vois qu'il ne se trompe guère, s'il s'en va le premier pour nous forcer à parler de lui.

— Fichtre, tu as raison. Parlons d'autre chose. Quelle femme, mon ami ! Quelle femme magnifique !

— Vous rêvez, Devrigny. De qui parlez-vous ?

— De la Polonaise, de Stéphanie Mesrovska. Tu n'as donc rien vu ? Tu ne fais donc attention à rien ? Je dois te dire que je connais le père Legrain depuis longtemps. Ce n'est pas seulement pour Stéphanie que je vais là, malgré ce que tente d'insinuer Aufrère. Legrain me plaît. C'est mieux qu'un brave homme. Il espère que je deviendrai communiste, un jour. La bonne blague ! Moi, j'aime la vie telle qu'elle est. Je me fous de la politique. Une chose que je hais, c'est l'injustice. Tu comprends bien : il y a de ces injustices dont l'idée seule me fait dresser les poils sur les reins. Je ne vote pas, en principe. Et, surtout, je n'y pense même pas. Mais j'ai voté deux fois avec les révolutionnaires, à cause d'une injustice. Alors, le père Legrain fait des rêves à mon sujet. Aufrère, au contraire...

— Chut !

— C'est vrai, c'est vrai ! Qu'Aufrère aille au

diable ! Et tu peux croire qu'il finira bien par y aller. Non, mais quelle femme épatante, mon ami !

— Vous aimez donc bien les femmes, Devrigny ?

Les deux hommes descendaient l'avenue de l'Observatoire le long des grilles du jardin. A cette question, César s'arrêta net et frappa du pied, plusieurs fois, énergiquement, sur le trottoir.

— Quelle question ! Mais je n'aime que ça, que ça ! Il n'y a que ça ! Non ! Comprends bien, mon ami. J'aime tout. Tu m'entends ? Tout ! Mais, faire l'amour ! Ça ne ressemble absolument à rien d'autre. Réfléchis une seconde. Ou plutôt, non, ne réfléchis pas, du moins pas tout de suite. Montons chez moi. C'est tout près. Un logis de garçon, évidemment. Deux pièces là-haut et une place dans un garage du quartier, pour ma voiture. Pas besoin de plus. Je ne t'ai même pas dit ce que je faisais. Tu n'es pas curieux. Si, si, tu es curieux, mais tu es discret. Eh bien ! c'est tout simple : je fais des assurances, comme tout le monde, mais ce qu'il y a de particulier, c'est que, moi, je les fais comme personne. Il faut comprendre l'époque. Un garçon bien balancé, vigoureux, qui a un smoking, une voiture et une bouche pour parler, un garçon comme ça peut toujours faire ses soixante-quinze, quatre-vingt mille francs par an. Ça me suffit. Et je suis mon maître. Tiens, passe devant, nous allons prendre l'ascenseur. Ça, l'ascenseur, c'est une chose qui a toujours beaucoup de succès auprès des femmes. Elles arrivent là-haut, toutes fraîches, toutes roses et blanches. Elles disent : « Ben vrai ! Vous en avez une jolie vue ! »

Entre par ici, Salavin. Je n'allume pas tout de suite l'électricité pour que tu contemples le clair de lune sur Paris. Ah ! ce clair de lune ! Il y a des femmes que ça décide tout à coup. C'est que, vois-tu ? mon ami, on ne sait jamais, avec les femmes. Que de surprises ! Tiens, Florence, par exemple. A voir son nez, sa mâchoire, ses chevilles, son derrière, on pensait : « Quelle gaillarde ! » Eh bien ! elle a pleurniché presque toute la nuit. Il fallait la dorloter, lui dire des mots. Tandis que Monique — tu la rencontreras un jour — Monique, si fragile d'apparence, si menue, si faible, elle me serrait dans ses bras comme pour me protéger, oui ! me protéger, moi ! Tout à fait comme une mère... Maintenant, tourne le commutateur. Je vais te faire boire quelque chose d'extra.

La lumière jaillit, éclairant non pas, comme l'attendait un peu Salavin, une garçonnière bohème, avec des bibelots japonais, des affiches au mur, des divans, des étoffes, mais une chambre bourgeoise, très propre, garnie d'un meuble d'acajou massif, avec une confortable moquette grise et des rideaux de velours.

— Tiens, dit César en tirant de l'armoire deux flûtes de cristal et un flacon. Tiens, goûte ça. N'aie pas peur : c'est de l'or, de la lumière. Laisse-moi remplir le verre, Salavin. Goûte et avoue que c'est bon. Il paraît que les Arabes, quand on leur montre quelque chose de fameux, poussent un gloussement d'admiration et s'empressent d'ajouter : « Mais Dieu est plus grand » ! Un bobard dans le genre de

« Machin habille mieux ». Moi, quand bien même je dégusterai le nectar et l'ambroisie, quand bien même je verrai les merveilles célestes, je ne pourrais pas m'empêcher de penser : « Mais l'amour est plus grand » ! Quelle chose surprenante, mon ami ! Songe donc. Elle est là, dans tes bras. C'est une femme, une créature comme les autres, quoi ! Elle a son petit air sérieux ou gai, ses soucis, ses préjugés, ses idées qui sont peut-être même des opinions. Une heure avant, elle te parlait de je ne sais quoi, de son costume tailleur, ou du prix des appartements, ou de la musique nègre, ou même de la troisième internationale. Mais, tu l'as prise dans tes bras et voilà que ça change. Et voilà que ça vient, voilà que le mystère se produit. Et c'est à l'intérieur de toi et c'est à l'intérieur d'elle. Le curieux est qu'on ne pourrait pas dire où ça éclate. On dirait que ça se passe dans les astres du ciel. Alors, tu vois son visage qui change. Elle se met à gémir avec une voix que tu n'avais jamais entendue, jamais soupçonnée. Elle dit des choses qui semblent sortir d'un autre monde. Et, soudainement, tu la sens qui tombe, même si tu la tiens très fort dans tes bras. Elle t'échappe. Elle t'oublie, elle s'en va...

Devrigny but, coup sur coup, deux verres de la liqueur dorée.

— Reprends, dit-il, reprends encore une fois, Salavin. Si j'aime les femmes ! Tu me demandes si j'aime les femmes ! Attends que je te dise, attends que je t'explique bien. Ce que j'aime, c'est leur joie, voilà. J'en ai possédé des quantités, et toujours

par curiosité extrême de la figure qu'elles font quand la grande bourrasque les emporte. Rien qu'à cause de ça, je veux de la lumière, je veux une lampe : je ne suis pas comme ceux qui se cachent dans les ténèbres. Voilà ! Oui, voilà comme je suis. Souvent, je me tiens auprès d'une femme qu'on vient de me présenter et je lui parle respectueusement ; mais je songe, dans le fond de mon cœur : « Comment est-elle, dans le plaisir ? Est-ce qu'elle ouvre la bouche ? Est-ce qu'elle avale sa salive ? Est-ce qu'elle fait ha ! ha ! » Et, quelquefois, je pense qu'elle ne sait pas ce que c'est, et je voudrais la consoler. Tiens, les vieilles filles. Ah ! ne ris pas, mon ami. Non, non, je sais que tu n'es pas homme à te moquer de tout. Les vieilles filles ! Eh bien, oui, je les aime. Je voudrais les aimer toutes ; je voudrais, si le monde n'était pas aussi bête, pouvoir leur offrir à toutes de l'amour, de l'amour, de l'amour, au moins une fois. Qu'elles sachent ce que c'est, bon Dieu ! Il y en a même, je t'assure, qui ont l'air fini, hors de question. Dis-leur seulement quelque chose de doux et de chaud et tu les vois reprendre de la couleur et de l'élan, tu vois leur œil qui se met à reluire et leur poitrine qui se soulève comme s'il y avait du téton là-dessous.

Devrigny s'accouda largement sur la table et les doigts enfoncés dans sa tignasse rouquine, se mit à rêver.

— Paraît, mon ami, qu'il y en a qui s'amuse entre hommes. Est-ce seulement sérieux, je te le demande ? Quelle misère ! Mais moi, moi, quand je

fais l'amour, c'est la moitié de la terre qui couche avec l'autre moitié. Tu ne dis rien ? Peut-être que je t'étonne. Peut-être même que je te dégoûte. Que veux-tu ? Voilà comme je suis fait, mon ami. Toutes les femmes ! Et j'en ai eu qui étaient presque des fillettes, et d'autres presque des vieilles femmes et qui étaient encore belles à prendre, je t'assure. Et toutes celles que je n'ai pas eues, je les ai possédées dans mon cœur. Je les ai imaginées dans l'amour. même celles des autres temps... Même...

César baissa la voix, ferma un œil, sourit étrangement et dit tout bas.

— Tiens, même la tzarine, oui, la tzarine de quand on était gosse... Sur une image du *Petit Parisien*. Oh ! je ne leur faisais pas de mal. Je ne pense qu'à leur plaisir. Il n'y a peut-être que ça qui m'intéresse. C'est leur plaisir qui est mon plaisir. Je les mignotais, je les caressais, je leur disais des folies et, tout à coup, pan ! pan ! l'amour !

César s'était levé d'une brusque détente. Il se frottait les yeux comme s'il venait de s'éveiller.

— Tu me regardes, fit-il. Bien sûr, je ne te parle pas de ces choses-là, à toi, comme j'en parlerais, si jamais ça m'arrivait, à ce parpaillot d'Aufrère. Tu sais qu'il est protestant ?

Salavin fit, de la tête, un signe affirmatif, et :

— N'était-il pas convenu que nous parlerions de tout, sauf de lui ?

César s'appliqua sur les cuisses deux ou trois claques vigoureuses.

— Tu as raison, mon ami. Nous l'avions même

bien oublié. Sortons, veux-tu ? Il est près de deux heures du matin. Je vais aller te mettre à ta porte.

Quand ils furent dans la rue, Devrigny prit amicalement le bras de Salavin et marcha longtemps sans rien dire. Puis, d'un air préoccupé :

— Oui, c'est la plus belle chose du monde, et la plus étrange. Et le pis est qu'on n'y comprend rien. Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Au fond, tu ne sais pas très bien ce que tu sens, mais tu ne sais pas du tout ce qu'elles sentent, elles, de leur côté. Ah ! Je leur ai bien souvent demandé de m'expliquer, de me crier quelque chose, au moment que ça passe. Bast ! Il y en a que ça fait rire. Il y en a que ça met en colère. Il y en a même que ça intimide et qui n'osent plus se laisser aller. Tant pis ! On ne saura jamais rien.

Il fit encore quelque pas et, détendant ses sourcils, se prit à rire :

— Ça m'est égal, de ne rien savoir. Le sûr, c'est que si je ne devais plus faire l'amour, j'aimerais mieux tout...

— Quoi, tout ? dit Salavin en haussant les épaules. Quand vous ne pourrez plus aimer, vous serez, mettons, officier de la Légion d'honneur, conseiller général, président de la Ligue des droits de l'homme, que sais-je ? et vous vous consolerez avec autre chose.

— Je ne me consolerais pas, cria César en frappant du pied. J'aimerais mieux n'importe quoi !

— Même mourir ?

Devrigny secoua furieusement la tête.

— Même mourir.

Les deux hommes atteignaient à ce moment la rue du Pot-de-fer, sonore comme un caveau.

— Vous avez raison, Devrigny, dit Salavin en serrant la main du rouquin. Vous avez raison, cette Polonaise est une femme étonnante.

VIII

L'ÉTÉ, venu des campagnes radieuses, investit Paris, puis l'emporta d'assaut. L'ardeur du ciel descendit jusqu'au fond des courettes prismatiques, où la poussière et les moisissures elles-mêmes semblent en prison. Le poignant appel du sol étouffé se fit jour par les interstices des pierres. Les senteurs végétales, entraînées dans le caprice des bourrasques, se risquèrent jusqu'au cœur des rues hurlantes et succombèrent sous l'haleine du benzol et de l'huile brûlée. Toutes les créatures animées connurent, au moins une minute de chaque jour, la nostalgie d'une vie plus ouverte et plus ingénue.

Salavin demeurait insensible à ces émotions élémentaires. Non qu'il s'abandonnât à de doucereuses léthargies : sa rêverie semblait orientée, assurée d'une issue ; mais elle gravitait maintenant dans un orbe où les saisons n'ont plus d'empire.

Il s'éveillait de grand matin, exilé du sommeil par un flot de pensées opiniâtres. Il croisait les mains

derrière sa tête et regardait, pareil à quelque projet tour à tour étreint puis ravi, l'ombre des nuées matinales croître et défaillir au plafond de la chambre.

Parfois, Marguerite était brusquement alarmée par la présence, à son flanc, de cette méditation tendue. Elle ouvrait des yeux tout de suite clairs et chargés d'anxiété. Elle regardait un instant le visage de Salavin et, avec un long soupir, refermait les paupières.

Salavin s'habillait, humait une tasse de café, faisait effort pour prononcer, devant sa femme et sa mère, une parole amène ou du moins intelligible et, tout de suite, sans chercher un prétexte, sans alléguer à sa fuite un but, même chimérique, même illusoire, il se jetait dans l'escalier et gagnait la rue.

Naguère encore, Salavin cherchait, dans la rue de Paris, une solitude paradoxale, mais souveraine. Marcher le long des maisons, comme au pied de falaises bruisantes, traverser d'épais tourbillons en leur refusant tout de soi-même, remonter, aux heures de crue, d'impétueux courants populaires dont la rumeur vous berce et cependant vous isole, telle avait été, pendant de longues années, pour Salavin, l'amère jouissance favorite. Et maintenant, comme s'il eût renoncé soudain à cette langueur empoisonnée, c'était avec un visage dur que Salavin fonçait dans la jungle parisienne. Il suivait les trottoirs d'un pas non plus ensommeillé, mais nerveux et, pour ainsi dire, mordant. Le regard qu'il promenait sur les passants semblait chargé d'une enquête pressante et solennelle. Le temps n'était plus où, pour éviter la rencontre de quelque personne connue, il eût imaginé de laborieux

détours. Salavin ne fuyait pas : comme il l'avait dit un jour, il cherchait.

Il allait souvent chez Aufrère, souvent aussi chez Devrigny. Il arrivait toujours à l'improviste et s'excusait d'un seul mot, en homme qui se juge affranchi des subtilités de la courtoisie. Il n'avait pas trop de peine à lancer son interlocuteur sur quelque sujet brûlant. Il écoutait avec avidité, les sourcils joints, les mâchoires serrées. Il répondait, par accès, avec emportement parfois. Il tirait de sa poche, en certains cas, un petit bout de papier qu'il couvrait de notes hâtives. Il allait volontiers chez Legrain, soit seul, soit avec l'un ou l'autre de ses amis. Il passait là des heures pathétiques, dans la fumée du tabac et le bruit des querelles.

De retour au logis, le soir, il attendait que fût libérée la table de la salle à manger. Il y étalait aussitôt maintes paperasses, disposait l'encrier, les buvards, les plumes et se mettait à la besogne. C'était le gagne-pain : ces travaux de rédaction ou de copie qu'on lui permettait d'emporter et qu'il bâclait la nuit pour se donner, pendant le jour, le sentiment de l'indépendance.

Il arrivait que Marguerite vînt s'asseoir dans le rayonnement de la lampe, espérant non pas un entretien véritable, que le travail même de Salavin rendait improbable, mais un de ces colloques muets où les cœurs s'échauffent et se délient à battre ainsi dans un silence miséricordieux.

Parfois, la plume du scribe cessait de chanter sur les feuilles blanches. Il rêvait, l'œil mi-clos, la mâ-

choire agitée d'un insensible mouvement de rumination. Et Marguerite attendait, le souffle soudain coupé, avec l'espoir absurde que, de cette bouche tourmentée, tomberait peut-être une parole de charité conciliante.

Il entr'ouvrait les lèvres et disait :

— Si je mourais demain, je n'aurais fait, de mon âme, qu'un usage pitoyable.

Marguerite, libérant enfin l'haleine trop longtemps réprimée, poussait un soupir. Elle levait les yeux, jetait un regard d'interrogation à cet homme accablé d'une si mystérieuse disgrâce. Elle hasardait une bribe de réponse : « Mais tu sais bien, Louis, que... » et, sentant combien sa compassion était désarmée, elle bégayait, s'arrêtait, secouait la tête, ravalait une saline imaginaire.

Que Marguerite se risquât timidement à signaler l'heure tardive, et un dialogue s'ébauchait :

— Je dois avoir terminé ce travail pour demain.

— Tu vas donc y passer presque toute la nuit ?

— Oui.

— Il fallait rester à la maison hier et faire toutes ces écritures de jour.

Salavin redressait la tête et regardait quelque chose à l'infini. Se décidait-il à répondre, on retombait en plein mystère :

— J'ai plus de quarante ans ! Je ne connais que moi et ce qui est de moi. Il est temps de voir le monde.

— Quel monde ?

Salavin considérait Marguerite avec une insistance

distracte. Puis, de l'index, il dessinait quelque chose dans l'air.

Ainsi vivaient côte à côte, dans l'impuissance à toute communion, ces deux misères tâtonnantes. Mais, avec la confiance acharnée des femmes qui, même dans la ferveur et dans l'élan, apportent les suprêmes vertus de l'inertie, Marguerite, sans se l'avouer franchement, espérait encore qu'à force de sacrifice et de vigilance elle finirait bien par comprendre, elle finirait bien par sauver.

Sous le regard maternel, Salavin redoublait de circonspection. La vieille dame passait de longues heures, contre la fenêtre, à de menus travaux d'aiguille. De temps en temps, elle devenait très blanche, laissait choir linge et fil sur ses genoux et portait à son cœur une main émaciée. Rendue au calme, elle regardait avec une pitié poignante ces deux êtres qui lui formaient un univers à la fois si petit et si vaste, si familier et si ténébreux. C'est alors que Salavin semblait, par son mutisme, par son affectation d'indifférence rêveuse, plus particulièrement soucieux de ne pas se trahir.

Un jour pourtant que, seul avec sa mère, Salavin, la plume tombée, la lèvre supérieure frémissante, la respiration courte, s'absorbait dans l'examen de quelque image véhémence, la vieille dame prononça d'une voix basse et suppliante ces mots incompréhensibles :

— Attends, Louis ! Attends encore un peu !

Chose plus surprenante encore, Salavin, s'il ne répondit rien, n'eut même pas l'air étonné.

IX

AUFRÈRE et Salavin suivaient, côte à côte, une rue de la colline Sainte-Geneviève.

— Ainsi donc, nous voici dans votre quartier ?

— Oui, je suis né près d'ici. J'ai passé toute ma vie dans ces rues. J'en connais les pavés presque un à un.

— De curieuses rues. On leur a même conservé leurs anciens noms. Nous venons de voir la rue du Cheval-Vert et la rue des Postes. Voici la place de l'Estrapade. Eh ! mais, Salavin, savez-vous qu'elle est célèbre, cette petite place, dans les annales de la religion réformée ? Avez-vous quelque idée de ce qu'était l'estrapade ?

— C'était, il me semble, un supplice.

— Vous en parlez avec un calme admirable.

— Je ne sais pas au juste ce que c'était et je peux même vous avouer n'y avoir jamais pensé, bien que j'aie traversé cette place plusieurs milliers de fois.

— Regardez cette petite place paisible, Salavin. Je vais vous dire ce qu'était l'estrapade.

— Est-ce nécessaire ? demanda Salavin avec une ombre d'inquiétude.

— Il est toujours nécessaire d'apprendre quelque chose. Pour donner l'estrapade, voyez-vous, mon cher ? on dressait, sans doute à l'endroit même où nous sommes, une sorte de potence assez élevée. Le patient convenablement ligoté, on le hissait, au moyen d'un câble et d'un treuil, jusqu'en haut de cette potence, non sans lui avoir alourdi les pieds d'une charge de pierre ou d'un billot. Puis on laissait retomber le bonhomme, d'un coup ; mais pas jusqu'au sol, vous comprenez bien, Salavin ? juste assez pour lui disjoindre les charnières, lui faire claquer, par exemple, les tendons des poignets et des chevilles. On le montait alors, de nouveau, pour, de nouveau, le précipiter. Il y avait des hommes pour ordonner ce travail, d'autres pour l'accomplir, d'autres pour le regarder, ou le surveiller peut-être en bâillant, peut-être en somnolant. Attendez, attendez, ce n'est, jusqu'ici, que malicieuse plaisanterie. Quand il s'agissait d'un condamné de choix, d'un hérétique, je suppose, d'un de mes coreligionnaires, en combinait habilement ce supplice avec celui du feu. C'est dans les flammes et les braises d'un bûcher que le coupable était précipité. On l'y maintenait quelques minutes. Quand il cessait de hurler et menaçait de tourner de l'œil pour de bon... Mais, Salavin, pourquoi vous arrêtez-vous ? Qu'avez-vous donc ?

— Rien.

— ...Quand donc on pouvait croire que le misérable allait succomber, on le hissait aussi vite que possible hors de l'atteinte des flammes, afin de pouvoir, quelques instants plus tard, l'y replonger avec succès. Il s'agissait, vous comprenez, de faire durer le plaisir.

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! s'écria Salavin d'une voix enrouée.

— Comme vous voilà pâle, mon cher ! Ah cœur sensible !

— Taisez-vous ! répéta Salavin.

Il se mit à claquer des dents et, saisissant à deux mains le bras d'Aufrère :

— Quand je suis forcé de penser à des choses semblables, je voudrais...

— Quoi ? grand Dieu !

— Je voudrais tenir l'humanité tout entière sous mon talon, comme une bête malfaisante, et l'écraser, l'anéantir d'un seul coup.

— Même les innocents ?

— Il n'y a pas d'innocents.

— Décidément, vous manquez de sang-froid et vous rendez la conversation difficile. Vous me faites songer à Robinson Crusoé qui détruisait les sauvages à coups de mousquet pour les empêcher de se manger entre eux. Puis-je, sans vous offenser, Salavin, vous prier de me serrer le bras un peu moins fort ?

— Oh ! reprit Salavin en relâchant son étreinte, oh ! comment un homme peut-il penser à de pareilles choses sans étouffer de honte ?

— Sachez, répondit Aufrère, sachez que je me sens très faiblement solidaire de ce qu'on appelle l'humanité. Je n'entends d'ailleurs ni la corriger, ni la refaire, ni la défendre contre elle-même. Je me contente de la regarder. Elle en vaut la peine, à certaines heures.

— Et il n'y a pas, au fond de votre cœur, une voix qui crie justice, réparation et châtiment ?

— Si jamais une telle voix avait l'indiscrétion de se manifester, je lui imposerais silence. Les philosophes poudrés et larmoyants du XVIIIe siècle ont, à plaisir, compliqué de ridicule les plus niaises vellétés. Je suis homme d'un temps qui pourrait trouver sa grandeur à remplacer la burlesque prétention moralisatrice par la stricte et sage notion de connaissance, je devrais dire de connaissance pure, si je ne craignais pas de paraître, à vos yeux tout au moins, abuser de ce qualificatif.

— Quel plaisir trouvez-vous donc dans la société de gens dont l'ambition me semble passablement réformatrice, puisqu'ils entendent refaire le monde à leur gré ?

— Attendez, Salavin, vous soulevez, pêle-mêle, une foule de questions. L'une, tout d'abord, qui me touche fort et qui est relative à ce que j'appellerai le principe d'une aristocratie. Il y a, je vous l'ai déjà dit, peu de chances de voir le monde entier se vouer au spectatorat. Si pareille éventualité se présentait, l'observateur devrait se contenter d'observer d'autres observateurs, ce qui, après tout, ne serait pas un jeu sans attrait. En attendant, les spectateurs

purs sont assez rares, aussi je préfère chasser sur des terrains réservés. C'est même la raison pour laquelle je me suis éloigné de cet excellent M. Mayer, que vous voudrez bien saluer de ma part quand l'occasion s'en présentera. De vous, je n'ai pas à craindre une concurrence sérieuse et vous avez d'ailleurs décliné mes avances. Je suis à peu près seul de mon espèce sur le domaine où j'évolue, et voilà constituée, au moins temporairement, la société que je vous donne pour modèle : d'une part des hommes qui s'agitent, travaillent, entrent en conflit, se groupent ou se battent, bref s'accomplissent, jour à jour, dans la douleur et la joie, d'autre part une intelligence impassible qui regarde, écoute, prend mesure, juge et raisonne.

— Etes-vous sûr qu'on ne peut vous prendre mesure ? Croyez-vous, vraiment, que vous ne serez jamais jugé ?

— Cela nous amène à la seconde question. Celle du matériel. Vous comprendrez sans peine, Salavin, qu'un spectateur éprouvé ne va pas se donner en pâture aux sujets qu'il entend étudier. Vous n'imaginez pas la grenouille interrogeant le physiologiste ? Il faut choisir son matériel. Pour moi, je m'attache de préférence à des gens que l'exercice même de leurs passions prive de toute curiosité. Notre ami Devrigny, — je le nomme au hasard et parce que vous le connaissez — est, par excellence, le sujet qui s'applique à soi-même tout l'intérêt dont il est capable.

— Vraiment ? Et... moi ? pour changer d'exemple.

— Oh ! dit Aufrère avec un sourire céleste, je ne

me permettrai pas, Salavin, de vous considérer comme un spectacle. Les gens de chez Legrain, c'est différent. Excellent matériel humain. J'ajoute « humain » une fois pour toutes. Vous devinez, mon cher, que les divagations romantiques sur la nature m'inspirent une certaine horreur. Il n'y a qu'un spectacle : l'homme. Cela dit, revenons à nos amis de la rue des Lyonnais. Vous avez prononcé, tout à l'heure, un mot qui vous ferait regarder non pas même avec fureur, mais avec pitié par tout l'élément politique de ce club mixte. N'avez-vous pas parlé de réforme ? Ah ! Ah ! Méfiez-vous des mots, Salavin, et ne confondez pas réforme et révolution. Il n'y a, dans toute cette bande, qu'un seul homme pour vibrer encore à des mots tels que fraternité, justice, humanité, etc... Toutes ces vieilles sornettes émeuvent encore le père Legrain, seul survivant d'une époque révolue et déjà paléontologique. Les autres sont des cervelles froides, bourrées de statistiques. Tout heureux, d'ailleurs, ces gars-là, de se trouver, grâce à quelques esprits vigoureux, délivrés de l'idéologie sentimentale dans laquelle, depuis près d'un siècle, la révolution se vautrait à plaisir. Il y a une certaine franchise, chez ces gens. Bart, vous savez, le colosse, a publié, la semaine dernière, un article mal écrit, mais plein de nerf dans lequel il déclare qu'il faut en finir avec l'idée de liberté, idée bourgeoise, paralysante et contre-révolutionnaire. Ne vous récriez pas. Ecoutez ! Regardez ! Ni bourde ni boutade en cet article qui a obtenu grand succès. Si ces gens-là s'amuse à vouloir être libres, adieu la révolution.

— Ce Bart, demanda Salavin, vous semble-t-il intelligent ?

— Il n'y a pas une intelligence, il y en a mille. Bart, comme tout le monde, a sa forme d'intelligence qui s'adapte assez bien à la fonction qu'il s'est choisie. C'est un homme exceptionnellement vigoureux; ce qui n'est jamais négligeable. Il a quelque talent d'orateur, une voix très forte, de la crânerie. On en fera, ou, plutôt, on en ferait un homme de gouvernement.

— A cause de sa forte voix ? Mais alors...

— Mon cher, quel que soit le système politique, les hommes de pouvoir sont toujours des parleurs. Ceux qui ne savent pas parler demeurent dans les emplois de fonctionnaires. Pour en revenir au club Legrain, voyez Politzer et Rainal : ce sont des fonctionnaires de la révolution. Des gens ternes, sans relief, sans venin, qui sont tombés dans la révolution, mais qui auraient pu se trouver tout aussi bien dans les postes et télégraphes ou dans l'assistance publique. Ils restent là, parce qu'ils ont un traitement fixe et souvent une famille à nourrir. Ils changent la nuance de leur opinion quand l'ordre leur en arrive d'en haut. S'ils ne changent pas avec assez de promptitude, ils se font mettre à la porte, ils perdent leur place.

— Vous avez sans doute raison pour Politzer et Rainal. Pour Beauvoisin, non, sûrement non. Je lui ai parlé plusieurs fois. Je suis sûr que ce garçon est bon, sensible, intelligent, oui, très intelligent.

— Mais, Salavin, qui vous dit le contraire ? Beau-

voisin est sans doute le plus intelligent de toute la bande. C'en est, sûrement, le plus intellectuel. Aussi n'a-t-il, dans le parti, qu'une situation falote et sans cesse compromise. Depuis deux ou trois ans, on l'a cantonné dans les travaux de bibliothèque : recherches, traductions, exégèse. Vous ne savez pas, mon cher, à quel point l'organisation de ce grand parti révolutionnaire ressemble à l'organisation des jésuites. Des jésuites, parfaitement ! Selon leurs capacités, les Pères sont classés en prédicateurs, confesseurs, professeurs et chercheurs ou savants de bibliothèques. A des nuances près, le parti fait, de ses hommes, un emploi presque aussi sage. Comme il a ses communistes de robe courte, il a ses prédicateurs, ses confesseurs, ses professeurs. Il a nécessairement, aussi, ses rats de bibliothèque et voilà pourquoi Beauvoisin travaille quinze heures par jour sur de fastidieuses paperasses. Il est honnête, alors il s'y exténue. Cela ne l'empêche pas, soyez sûr, de juger ses camarades avec beaucoup de finesse et de pénétration.

— Il est instruit, sérieux, travailleur. Pourquoi ne s'en va-t-il pas ? Pourquoi ne reprend-il pas sa liberté ?

— Mais, mon bon ami, Beauvoisin est convaincu, sincère. Les défauts des hommes ne suffisent pas à lui gâter la cause. Beauvoisin est victime de son intelligence, prisonnier de sa conviction. Il y a une logique communiste, comme il y a une logique monarchiste. Et la logique communiste est si rigoureuse qu'il est préférable de n'y pas mettre le bout du nez, pour peu qu'on aime à raisonner. Pensez encore aux

religieux : l'acceptation totale et résignée d'une discipline...

— A propos de discipline, que pensez-vous de ce Fontaine ?

— Ah ! Fontaine...

— Eh bien ? demanda Salavin après un long silence.

— Eh bien ! je me réserve. Je ne sais rien de cet homme. Ce n'est pas un fonctionnaire, mais un professionnel, un technicien de la révolution, je le devine à quelques traits. C'est tout. Il peut, selon les circonstances, devenir un forban ou un homme de génie. Il m'intéresse...

— Il vous inquiète ?

— En quoi ? Pourquoi ? Il me semble vous avoir déjà dit que je ne m'inquiète pas volontiers.

— C'est curieux, murmura Salavin, quand vous parlez des hommes, vous me rappelez M. Paul Denoyez... Vous ne connaissez pas ? Le professeur de zoologie. Autrefois, je suivais son cours sur les crustacés...

Aufrère se mit à rire.

— Vous faites votre petit spectateur, maintenant, et vous vous exercez sur ma peau. Compliments !

Salavin eut un geste d'impatience.

— Non, dit-il, c'est un hasard. Je ne tenais même pas à détourner l'entretien. J'allais vous parler de la femme.

— Quelle femme ?

— Cette Polonaise, que l'on appelle Stéphanie.

— Polonaise, ou Tchèque, ou Lettone, ou quoi ?
Mettons Polonaise. Et alors ?

— J'allais vous demander votre sentiment.

— Aucun sentiment, mon cher, répondit Aufrère avec un froid sourire. Je pense que César, au contraire...

Salavin regarda furtivement Aufrère.

— Ce n'est pas l'avis de César que je voulais. C'est le vôtre.

— Je n'en ai pas, Salavin.

— Vous n'observez pas les femmes ? Vous les trouvez indignes de votre étude ?

Aufrère, deux ou trois fois, remua les sourcils avec humeur.

— J'observe les femmes quand il y a lieu.

— Mais avec circonspection.

On put croire qu'une faible rougeur venait de passer, comme une ombre, sur le front d'Aufrère.

— Mon cher, reprit-il, ne dites donc pas de bêtises. Le spectateur pur doit adopter, une fois pour toutes, à l'égard des femmes, une attitude ferme et bien définie.

— Ne les approchez-vous jamais ?

Très maître de soi, maintenant, Aufrère haussa les épaules.

— Vous me poussez, dit-il, à des confidences délicates. Règle absolue : je ne demeure jamais en tête à tête avec la même femme plus d'une heure à la fois et plus d'une fois en tout. Vous m'avez compris ? Grâce à cette méthode rigoureuse, je suis délivré de toutes les misères, de toutes les sottises de

l'amour, sans me trouver privé de ses menus avantages. Vous souriez ?

Salavin secoua la tête :

— Non, fit-il, je vous admire.

X

DEBOUT devant la fenêtre, Devrigny se fait la barbe. D'une main forte et légère, il guide sur ses joues non pas un petit rasoir mécanique, mais une forte lame emmanchée de corne, à l'ancienne mode. On entend crier le poil quand l'homme s'interrompt de parler pour quelque passage délicat de son opération.

— Il y en a qui ne comprennent rien. Il y en a d'épatantes, qui comprennent tout. Je te disais donc que j'étais à Bruxelles depuis quinze jours, et très bousculé par les affaires. Je dînais presque tous les soirs chez Van Broek, mon associé de ce temps-là. Sa femme était malade, et c'était leur cousine qui tenait la maison, une grande fille calme, un peu raide, mais belle, avec une encolure royale et de la branche. Il y avait juste deux semaines que

je n'avais pas serré de femme dans mes bras. Quand je trouvais le temps d'y penser, je me sentais comme enragé. Il me fallait quelque chose de vivant et de chaud, là, sur le cœur. Et j'allais partir pour l'Angleterre ! Une heure avant de prendre mon train, je me trouve seul avec cette belle fille, dans la salle à manger. Et, tout à coup, le sang me monte aux oreilles, je commence à voir trouble. Je sens que je vais dire quelque chose d'énorme. Eh quoi ! C'est plus fort que la volonté. « Mademoiselle, je lui dis, rendez-moi, je vous en supplie, un grand service... » Elle me regarde bien droit et attend, sans répondre. « Depuis si longtemps, je lui dis, depuis deux ans peut-être — tu sais, je ne mentais pas, quinze jours, pour moi, c'est comme deux ans pour un autre — depuis deux ans, je lui dis, je suis privé du bonheur de serrer contre moi, tendrement, un être sain, beau, charmant. Je vous en supplie, Mademoiselle, ne vous mettez pas en colère ; mais, seulement une minute, seulement trente secondes, seulement le temps de respirer, serrez-moi, mais serrez-moi à m'étouffer, avec ces beaux bras que vous avez. Rien de plus, mademoiselle, rien de plus... »

— Et alors ? demanda Salavin, voyant que César restait immobile, son rasoir en l'air.

— Eh bien ! mon ami, j'ai senti qu'après avoir rougi, je commençais à pâlir et même à transpirer. Une sueur d'agonie, mon ami. Et j'ai senti que j'étais prêt à saisir un couteau sur la table et à me tuer devant cette belle femme pour lui prouver... Quoi donc, mon ami ? Pour lui prouver tout ce que tu

voudras. Elle m'a regardé une seconde. Elle a posé sur la table un livre qu'elle avait dans ses mains et j'ai compris qu'elle allait me tourner le dos et s'en aller. Eh bien ! non, mon ami. Elle a froncé les sourcils, respiré profondément, et, sans une parole, elle m'a saisi et m'a serré, vois-tu ? serré si fort et si doux... Bon Dieu ! je viens de me couper.

— Et ensuite ? demanda Salavin.

Devrigny considéra son hôte dun œil étonné.

— Ensuite ? Mais, mon ami, c'est tout. Et c'est admirable, je t'assure. Ensuite ? Eh bien ! elle est partie de son côté et moi du mien. Mais, je peux bien te le dire, jamais, jamais je n'ai ressenti une chose comparable. C'est drôle, un corps ! Est-il possible que tout ça n'ait pas de sens ?

— Quoi donc, tout ça ?

Absorbé dans la contemplation de son miroir, Devrigny ne répondit rien.

— Il y a longtemps, reprit Salavin, que je ne cherche aucun sens à ces histoires de mon corps. De temps en temps, quelque chose me vient, dans une jambe, ou dans la main, ou dans le cou. Quelque chose qui me fait souffrir affreusement. Je regarde, je cherche et je ne vois rien, mais rien du tout. Au bout de deux jours, ça disparaît, et je n'en entends plus jamais parler. Qu'est-ce que mon corps a voulu me dire, par cette souffrance ? Qui donc me signifie quelque chose, par cette souffrance ?

Devrigny posa son rasoir et tourna vers le visiteur un visage empreint de naïveté.

— Est-ce que tu as peur, toi ?

— Peur de quoi ?

— De quelque chose, de quelqu'un, je ne sais pas, de tout. Je dis bien : Les gens qui ont peur ont peur de tant de choses. Tu sais que j'ai une sœur, une sœur plus âgée que moi et qui ne me ressemble guère : la peur, mon ami, la peur incarnée. Elle s'imaginait — il faut te dire que nous avons été élevés sans religion — elle s'imaginait que, si elle se mettait à croire en Dieu, elle aurait moins peur. Alors, elle s'est mise à croire. Et voilà : elle a toujours aussi peur, même plus. Et pour cette vie, et pour l'autre, et pour ça et pour le reste. C'est fou !

— Oh ! dit Salavin, la peur, c'est une vocation. Les gens peureux envient ceux qui n'ont pas peur. Pour ceux qui n'ont pas peur, ne croyez pas qu'ils soient plus heureux. Non. Ils trouvent toujours une autre façon de souffrir...

César barbotait dans sa cuvette. Il en sortit un museau ruisselant, rougeoyant, hilare.

— Je te dis ça, hurla-t-il soudain, parce que, moi, je n'ai pas peur. Non ! de rien ni de personne. Voilà !

Il baissa la voix et ferma les yeux plus qu'à demi :

— Si, peut-être, une chose... Et il faudrait y penser vraiment. Mais je n'y pense jamais.

— Quelle chose, Devrigny ?

— Peuh ! Je te dis que je n'y pense jamais.

Comme s'il se fût trouvé quelque liaison secrète entre ces lambeaux de discours, il poursuivit :

— Jeudi de la semaine dernière, en vous quittant tous, je rencontre une femme très bien. Attends ! Pas

d'erreur : c'est Suzy que je veux dire. Brune, et des yeux dorés, comme une rainette. Des yeux qu'on n'oublie pas. Du moins, c'est ce que je m'imaginai sur l'instant. Je l'accompagne un bout. Bref, elle n'était pas libre ce soir-là. En passant rue Vavin, je vois sa chemisette qui bâillait un peu et, à tout hasard, je lui prends un sein. Un sein, mon ami ! Un miracle de tiédeur et d'élasticité. Bon ! Je te l'ai dit, elle n'était pas libre. Elle me donne rendez-vous pour le lundi suivant. C'est lundi dernier : tu me suis bien ? Et, lundi, j'y vais. Dix heures du soir, à la statue de ce type... enfin devant l'Odéon. J'arrive à dix heures moins cinq. Toujours ponctuel. Bien. A dix heures cinq, je me mets à tourner autour de la statue du type, tu sais bien qui je veux dire... Et qu'est-ce que j'aperçois, du côté pile ? Suzy ! Elle me regarde et elle se met à rire, et je reste un peu couillon parce que je pense : « Elle me semblait plus grande ». J'approche et je la regarde sous le nez. Elle se met à rire. Elle relève la tête : les yeux de rainette ! Pas d'erreur. Je lui saute au cou. Elle me saute au cou. Je lui dis : « C'était bien à dix heures » ? Elle me répond : « Naturellement ». Un quart de seconde d'hésitation sur le ton de la voix, car, pour ça, j'ai de l'oreille. Et puis je lui caresse le menton avec deux doigts. Signe de propriété, n'est-ce pas ? Là-dessus, je me retourne. Et qu'est-ce que je vois ? Suzy. La vraie, tu comprends. Elle arrivait sur le refuge comme un nageur au ponton, hors d'haleine. Et je la reconnais, mais là, sans erreur possible, car j'ai de la mémoire. C'était elle la vraie Suzy, la Suzy du jeudi soir. Et, ce qui

me renverse, c'est qu'elle avait les yeux plutôt lilas, plutôt aurore. Je m'étais trompé la première fois, voilà tout. Le malheur est qu'elle faisait un nez ! Et je faisais un nez ! Et la première, enfin je veux dire la seconde, celle qui avait vraiment les yeux de rainette, elle ne savait plus très bien si elle devait rire ou faire aussi le nez. Bref, le gâchis complet, le grabuge, le mastic, la marmelade... Voilà des cas où un peu de présence d'esprit n'est pas inutile.

César hocha la tête et prit un air grave.

— Pour trancher l'affaire, je les ai emmenées toutes les deux ensemble. Il fallait bien trouver une solution. Mais c'est un expédient. C'est surtout une grande erreur, mon ami. Ne fais jamais rien de pareil.

Salavin souleva faiblement la main, comme pour rassurer le narrateur.

— C'est une erreur, mon ami ! L'amour est une chose sublime, et ce n'est pas une rigolade. L'amour, c'est Adam et Eve ; mais ce n'est pas Adam, Eve et Zénobie. L'amour, c'est une solennité, un mystère, un festival...

Devrigny venait de passer sa veste. Il en tira les revers d'un geste sec et juvénile. Il vint se planter devant Salavin et lui toucha l'épaule.

— Mon ami, n'imites pas les salauds... Je ne désigne personne en particulier. Si, mais, enfin, ça ne fait rien... Mon ami, ne va jamais au claque...

Salavin secoua la tête et fit un sourire incolore.

— Soyez sûr, Devrigny, que je ne pense aucunement...

— Je m'en doute, je m'en doute, murmura César dont le front venait de se rembrunir.

— Me permettez-vous, Devrigny, dit Salavin après un long silence, me permettez-vous de vous poser une question indiscrète ?

— Mais bien sûr, bien sûr, répondit le rouquin de qui la pensée paraissait absente.

— Laissez-moi donc vous dire que vous m'étonnez beaucoup. J'ai cru comprendre que vous aviez plus que du goût, peut-être un sentiment pour...

— Pour qui ?

— Vous savez bien qui je veux dire.

— Qui t'a parlé de ça ?

— Mais, vous, Devrigny.

— Non ! pas moi seulement, pas moi surtout. Ecoute Salavin, ne me parle pas de Stéphanie. Ou plutôt, si, parle-m'en !

Le rouquin, enfouissant les mains dans ses poches, se mit à parcourir la chambre comme un taurillon le toril, front bas, jarret frémissant.

— Aufrère, disait-il, sans regarder Salavin, Aufrère est un pisse-froid, un radoteur, un coupeur de poil en douze. Ne dis pas le contraire : je le connais mieux que toi. Ne proteste pas, mon ami, ou j'ajoute : un merdaillon ! Il ne sait rien des femmes. Et il ne me croit pas capable de lire dans son jeu. Il s' imagine connaître les hommes parce qu'il les méprise. Mais moi, je...

Il s'arrêta, gratta le sol du pied. Puis ses traits se détendirent petit à petit et il sourit ingénument.

— Je ne pense pas, dit Salavin, que vous ayez

beaucoup à redouter Aufrère comme rival. Il m'a déclaré de façon formelle qu'il ne donnait jamais plus d'une heure à quelque femme que ce fût.

Devrigny remua doucement la tête et prit un air rêveur.

— Il ment, mon ami. Je croyais t'avoir expliqué à quel point il était menteur.

Puis fermant avec force un œil, ce qui donnait à son sourire l'aspect d'une grimace, il dit encore :

— Les femmes sont à qui sait les prendre. Et, pour celle dont il s'agit, Aufrère n'est pas de taille, mon ami. Un tout petit, tout petit garçon. C'est comme j'ai l'avantage de te le dire.

XI

EN Champagne pouilleuse. Une route nationale dont la bande noire et cirée se propage comme une onde à l'horizon. A droite, à gauche, tel un fond d'épure, un paysage abstrait sur lequel des bosquets de sapin ont l'air de ratures à l'encre. Un ciel blanc et brûlant. Au milieu de la route, une petite voiture, couleur langouste, frénétique, basse sur pattes, ronfle comme un chat fouetté. C'est Devrigny qui pilote cette nacelle vertigineuse. Auprès de lui, un Salavin ébaubi, éventé, aux traits légèrement anxieux. Aufrère occupe l'unique siège arrière. Il reste longtemps silencieux. Enfin, d'une voix qu'il est obligé de pousser pour vaincre le vent de la course :

— César !

— Quoi ?

Tout de suite saisi, déformé, déchiré par la tornade, le monosyllabe de César ressemble à un aboiement. Il répète, plus fort :

— Quoi ?

— Moins vite, je te prie.

Devrigny ne répond rien. Tous les traits de son visage semblent se refermer, se compénétrer, comme si quelque écrou caché les serrait à bloc. Le bruit de la mécanique monte soudain jusqu'au hurlement. Les couches les plus proches du paysage perdent bientôt le dessin, puis la couleur, enfin quasiment l'existence. Les lois de la gravitation, de l'optique, de l'acoustique, cessent de gouverner le monde. Vienne un pli du sol plus net, et la voiture, sautant la crête, va continuer tout droit, dans le ciel trouble. Alors Aufrère, se penchant en avant, crie à l'oreille de César :

— Tu es fou !

— Quoi ?

— Je ne mon-te-rai plus ja-mais dans ta voi-tu-re.

Le rouquin lâche quelque chose qui serait un rire dans le monde normal et qui tient, à cette minute, du hoquet et du hennissement. Il desserre les mâchoires ; c'est comme s'il calmait la mécanique. Les objets reprennent l'existence, leur forme et leur place. Le vent s'apaise, jusqu'à n'être plus qu'une brise flatteuse. Deux ou trois minutes passent et Salavin, ravalant sa salive, déclare : « Vingt-cinq, vingt kilomètres à l'heure ». Devrigny module un rire de pitié. Aufrère hausse les épaules.

— J'aime encore mieux ça.

Salavin sent venir l'orage et cherche une diversion.

— C'est prodigieux !

— Que trouvez-vous prodigieux, mon cher ?

— Cette vitesse.

— Non, ce n'est pas prodigieux, c'est idiot.

Devrigny ne s'est pas retourné ; mais il rougit jusqu'à la nuque, ce qu'Aufrère peut voir.

— Je n'ai pas, dit le rouquin à la cantonade, je n'ai pas dépassé le cent-quinze et, seul, je fais du cent-soixante.

— Tu n'es pas seul.

— C'est bon. Nous allons nous en retourner à vingt-cinq, pas plus.

— C'est absurde, mais j'aime encore mieux ça.

Sur la route lustrée, funéraire, la voiture, maintenant, rampe comme un limaçon. Salavin se sent l'âme de l'invité. Il voudrait dissiper ce brouillard de chamaille, dire quelque chose de neutre et de conciliant.

— Quelle merveilleuse invention... Evidemment, le rythme des affaires... On comprend le développement invraisemblable...

Il s'arrête, confus. Aufrère sourit d'un air méprisant que seuls pourraient observer les oiseaux du ciel.

— Mais non, mon cher, mais non ! Des boniments. La vérité est que des millions d'êtres qui n'avaient autrefois ni pouvoir, ni autorité d'aucune sorte, pas le moindre empire matériel ou spirituel, pas l'ombre même de caractère, ont été mis en possession d'un instrument extraordinaire, obéissant, presque servile, qui leur procure, à bon marché, l'illusion de la puissance et du triomphe.

Devrigny vient d'arrêter la machine en plein milieu de la route. Il est rouge, mais calme. Il murmure sans tourner la tête :

— C'est pour moi que tu dis ça ?

Aufrère d'un ton rêveur :

— Non.

La voiture se reprend à muser le long de la route. Aufrère allume une cigarette et poursuit, l'air ailleurs :

— A quelque homme que ce soit, donnez une parcelle de puissance, il en abusera.

Devrigny, les dents serrées :

— Il n'y a d'intéressant que l'abus, il n'y a de bon que l'excès.

Au frémissement du moteur, au brusque saut de la voiture, on devine que César vient, malgré lui, de contracter ses orteils sur l'accélérateur.

Aufrère, de son air le plus détaché :

— Pas de confession publique, César. Je vous disais, Salavin, qu'il suffit d'appuyer un peu, oh ! si peu, sur une petite pédale, pour s'imaginer qu'on est un être remarquable. L'auto, c'est le symbole même de la vanité.

César pousse un soupir de bûcheron.

— Max ! Max !

— Quoi ?

— Tu m'exaspères.

— Tant pis !

Salavin voudrait essayer une diversion. Il se tourne vers Aufrère :

— Vous conduisez aussi, je crois ?

— Oui, je conduis, pour me connaître.

— Ce qui signifie ?

— Chaque fois qu'un homme dispose d'une puissance nouvelle, il laisse paraître des vertus et des défauts, surtout des défauts...

César, à voix sourde et les dents serrées :

— Hypocrite ! Cafard !

— ...des défauts ignorés de tous et de lui-même. L'automobile est un excellent instrument de détection morale. Il y a des gens que l'on jugeait énergiques ; mettez-leur un volant dans les mains, vous découvrez qu'ils sont simplement brutaux. Il y en a dont, au visage, on affirmerait qu'ils sont francs ; observez-les sur leur machine, et vous les trouvez sournois. Il y en a...

César éclate :

— As-tu fini ?

— Non.

— Eh bien, si !

L'auto s'enlève avec un long hennissement. Le paysage recommence à donner des signes de malaise et de vertige. Une ou deux voitures, entrevues, croisées, s'évanouissent comme des feuilles mortes dans un tourbillon. D'un œil larmoyant et dilaté, Salavin, sur le cadran, suit les progrès de certaine aiguille nerveuse.

Aufrère crie, contre les remous, si fort que Devrigny l'entend :

— César, tu deviens fou !

Devrigny fronce violement les sourcils, avale sa lèvre inférieure et, d'un poing ferme, exécute deux

ou trois embardées qui font gémir toute la mécanique et arrachent à Salavin un soupir angoissé.

Aufrère, martelant chaque syllabe :

— César, tu deviens fou et tu deviens méchant.

D'un coup de frein rageur, César jette, le long de la banquette, la machine haletante, brûlante, qui tremble de toute sa carcasse. Le rouquin sort de la voiture sans un mot, se racle la gorge, tape du pied et court se soulager dans le fossé de la route. Quand il revient à la voiture, c'est pour constater avec stupeur qu'Aufrère a pris sa gabardine, son chapeau, sa canne et qu'il s'éloigne, tout seul, sur la route, à grands pas calmes.

— Eh bien ! quoi ? bégaye César. Qu'est-ce qu'il y a ? Max ! Où vas-tu ?

— Je vais à Sézanne, prendre le train.

En trois bonds, César rejoint le fuyard et le saisit par le bras.

— C'est impossible.

Le visage de César est couvert de plis imprévus, un peu d'écume brune s'amasse aux commissures de ses lèvres frémissantes.

— Monte dans la voiture !

— Non.

— Monte dans la voiture tout de suite, ou je t'y fais monter à coups de poings.

Les deux hommes sont face à face. Aufrère calme, un peu blême, Devrigny pourpre : le sang, pourrait-on croire, va lui perler à la pointe des oreilles.

— Monte ! répète César, le souffle rauque.

Il serre ses gros poings velus. Alors, Aufrère :

— Tu n'as pas honte, César ! Si tu me touches du bout du doigt, je te fais arrêter, comme un simple voyou. Nous avons un témoin.

Les deux amis s'observent pendant de longues minutes. Salavin ne dit mot, le cœur battant, tel un homme qui regarde au fond d'un puits où s'agitent des bêtes sans nom.

Et, tout à coup, les traits du rouquin se disloquent. Ses yeux s'emplissent de larmes. Il bafouille, d'une voix étranglée :

— Monte, Max. Tu vois bien comme tout ça me fait mal.

Aufrère hausse les épaules.

— Je vais monter dans ta voiture, César. Je vais monter dans la voiture d'un garçon raisonnable et bien élevé qui nous a courtoisement invités, Salavin et moi, à déjeuner en province et qui, jusqu'au bout de la journée, se comportera comme un galant homme.

César, tout bas :

— Pas de morale, je t'en prie ! Puisque je te promets...

Les trois hommes s'installent de nouveau. La voiture repart. La fin du voyage s'accomplit dans un silence tourmenté. Enfin, Paris. Aufrère prie qu'on le laisse au pont d'Austerlitz. Salavin accompagne César jusqu'au garage. La nuit tombe. Les deux compagnons, las, un peu ivres de vent, font quelques pas sur le trottoir. César a l'air chagrin et, soudain, prenant le bras de Salavin.

— Vingt ans ! Vingt ans que je le connais. Vingt

ans qu'il cherche à m'humilier, à me réduire. Et voilà, j'en ai assez ! J'en ai assez !

Si Salavin n'était pas lourdement accablé de soi-même, il chercherait peut-être un baume pour cette blessure qu'il comprend mal.

Le rouquin marche, le regard au sol. Il poursuit, comme s'il rêvait :

— Je sais qu'il lui a écrit, deux fois. Mais il ne sait pas que je le sais. Et il fait le malin.

XII

COMME la soirée était très chaude, Politzer avait retiré sa veste et relevé jusqu'au coude les manches de sa chemise. Du plafond, tombait la clarté chlorotique du bec Auer. Elle s'étalait sur la toile cirée à fleurs et sur les paperasses de Fontaine ; elle coulait, de là, jusqu'au parquet raboteux dont l'humidité soulevait deux ou trois lames. Suivant encore plus loin cette lumière languide, l'œil de Politzer la voyait s'évader par la porte ouverte et ramper sur le sol de la boutique. Elle y devenait soudain presque belle, presque tendre, parce qu'elle rencontrait les derniers reflets du jour et, sans se fondre avec eux, semblait les convier à quelque jeu mélancolique.

— Legrain, dit Fontaine, voulez-vous mettre les volets ? C'est bien inutile de nous offrir en spectacle, même dans cet arrière-fond.

— Compris ! fit le bonhomme en quittant l'établi.

Politzer, comme un écolier pris en faute, s'arrêta de rêvasser, se pencha sur la table et, sans désespérer, écrivit sept ou huit lignes. Puis, d'une voix faussement assourdie, avec un geste du pouce :

— Il est content. Sa fille va mieux, paraît-il.

Fontaine achevait une addition et fit, du doigt, un léger signe d'impatience.

— Oui, j'ai entendu parler de ça. Vous m'obligeriez infiniment, Politzer, en expédiant ce soir même les trois lettres que je vous ai prié d'écrire.

— Mais, je ne dis pas le contraire, fit Politzer en gonflant ses lèvres et ses joues d'un air boudeur.

Fontaine releva les yeux et jeta sur Politzer un regard si froid, si ferme que le gros garçon bredouilla, puis se tut. Quelques minutes plus tard, il releva la tête, mâchonna le bout de son porte-plume, regarda vers la boutique dont l'imposte, encore touchée par les dernières lueurs du soir, virait à l'outremer, et il dit, l'air compétent :

— Avec une pareille chaleur, il va faire de l'orage.

Cette prophétie ne parut pas émouvoir Fontaine qui demeura plongé dans les calculs. Son visage maigre, aux traits tendus sur une âpre armature osseuse, exprimait une énergie sans grâce comme sans défaillance. Il ne semblait pas sensible à la chaleur : il avait gardé sa veste, son col, sa cravate. Il était vêtu non pas pauvrement, mais avec une sorte de négligence austère. Sa personne, son attitude, ses rares propos, ce qui, enfin, était de lui, trahissait, en

même temps, une ténacité sans mesure et un terrible mépris de toute joie. On voyait remuer ses lèvres, pareilles à des cordes tendues. A un certain moment, il reprit ses calculs, paupières plissées, front opiniâtre, et se mit à compter tout bas dans une langue que Politzer ne connaissait pas. Puis, de nouveau, le silence. Et Politzer, incapable de rassembler ses esprits, la bouche entr'ouverte, les doigts mous, contemplait cet extraordinaire compagnon avec un malaise qui, petit à petit, se muait en terreur servile.

A ce moment, et comme si le hasard eût pris pitié du gros garçon, la porte de la rue s'ouvrit et l'on entendit de vifs éclats de voix.

— Ils sont là, bien sûr, disait le savetier.

Tout aussitôt, Bart parut dans la pleine clarté du bec Auer. Le géant avançait, le visage enflammé, les lèvres luisantes, le gilet ouvert, une large tache au pantalon, l'air de quelque anthropoïde matois, jovial et repu. Derrière lui, Rainal et Beauvoisin. Fontaine releva la tête et jeta sur Bart un regard corrosif.

— Vous arrivez bien, fit-il.

Bart s'assit devant la table et posa sur ses cuisses deux mains épatées, musculeuses, comparables à des instruments fouisseurs.

— Vous arrivez à point, répéta Fontaine. J'achevais mes comptes.

— Tout est donc pour le mieux, dit Bart, d'une voix gouailleuse, entre deux légers renvois.

— Vous voudrez bien, interrompit Fontaine sans

insister, me faire mille dollars, comme la dernière fois. Politzer vous remettra la contrevaleur en marks et en francs suisses.

— Entendu. Et après ?

— Vous êtes-vous occupé du passeport ?

— Vous l'aurez dans huit jours. Et après ?

— Il y a deux chèques à toucher. Tous deux barrés.

— Quelle signature ?

— Ce n'est pas Goldberg, soyez tranquille. C'est Schopfer.

— D'où cela sort-il ?

— Bah ! Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Eh bien ! fit Bart en se retournant vers Rainal, on peut demander encore à Douard.

Rainal parut sortir de la somnolence.

— A Douard ? Mais, parfaitement...

Fontaine réfléchissait.

— Toujours votre Douard. Vous êtes étonnant, avec cette routine de bureaucrates. Il faudra trouver autre chose.

Bart fut saisi d'un rire qui fit vibrer toute la cloison vitrée.

— Alors, passez-les donc à Veglinsky.

— Je vous ai déjà dit que ma mission doit demeurer totalement indépendante des milieux officiels. Il ajouta, non sans amertume :

— Vous n'allez pas vous figurer que c'est pour mon plaisir...

Bart haussa les épaules. Il y eut un bref silence. Beauvoisin avait tiré sa pipe et fumait. Politzer

et Rainal, sentant venir la querelle entre les deux protagonistes, prenaient un air rêveur et faisaient de temps en temps « hum ! hum ! »

Bart se pencha fortement en avant, le coude sur la cuisse, la main ouverte à demi, un large sourire astucieux sur toute sa face :

— Ne faites donc pas toujours le gendarme. Vous connaissez mal nos affaires d'ici. Je vous répète qu'il n'y a rien, mais absolument rien à reprendre à ma position. Et quant à ce qui vous touche, vous savez aussi bien que nous qu'on a toujours fait le nécessaire... Hein ? Qu'est-ce que c'est ?

Fontaine coula vers la boutique un regard irrité.

— Quelques-uns de vos bavards, probablement. Avouez que l'endroit n'est pas particulièrement agréable.

— Aimeriez-vous mieux, dit Bart avec une courtoisie vénéneuse, travailler dans mon garni, où les mouchards ont l'œil à toutes les serrures ? Préférez-vous la cellule de postiers à laquelle est rattaché Rainal et où il ne met jamais les pieds ?

— Du moins, coupa Fontaine en secouant la tête, du moins, tirez quelque chose, un jour ou l'autre, de ces gêneurs et de ces parasites.

Bart éclata de rire.

— C'est à voir ! C'est à voir !

Et, se tournant vers Rainal, il ajouta :

— Qui est-ce donc ?

— Aufrère et son ami.

— Bien. Pousse la porte, pour l'instant.

Derrière Aufrère et Salavin, entra le docteur.

Puis, quelques instants plus tard, Stéphanie et César. Le rouquin avait l'air agité, mais non mécontent, d'un amoureux qui vient de remporter de menus avantages. Le bonhomme Legrain accueillait tout le monde avec des bredouillements d'émotion :

— On ne peut pas dire que ce soit sûr ; mais il y a de l'espoir. Le médecin-chef lui-même déclarait, ce matin : « C'est un résultat renversant ! » Il disait ça, je vous assure.

Le savetier donna, sur le cuir, trois ou quatre coups de marteau qui exprimaient l'attendrissement et l'enthousiasme.

— Qu'elle guérisse, Aufrère, qu'elle guérisse seulement ! Et je vous promets qu'on sera heureux. Et on la fera, la révolution, pour que les enfants ne soient plus jamais élevés dans ces capharnaüms sans lumière où ils respirent seulement l'odeur de la friture et la poussière des tapis. Vous verrez, Aufrère, on la fera.

— Vous savez bien, dit Aufrère avec un geste élégant, vous savez bien que je n'y vois aucun inconvénient.

César jeta sur Aufrère un coup d'œil goguenard, puis il haussa les épaules en se tournant vers Stéphanie. Deux ou trois fois, il fit un signe de tête engageant, comme pour solliciter l'assentiment de la jeune femme, assentiment qui ne lui fut pas accordé. Stéphanie tourna la tête et se mit à fumer.

— Quand je pense, disait Legrain, qu'Hélène aura bientôt seize ans et que, pendant seize ans, elle n'a jamais respiré un autre air que celui de l'ar-

rière-boutique et de la rue des Lyonnais. Voyons, docteur, est-ce juste ?

— Oh ! dit affectueusement Villard, vous savez bien, Legrain, que, sur ce point-là, je pense tout à fait comme vous.

— Alors, si ce n'est pas juste, il faut que ça change. Et je ne parle pas seulement pour Hélène, mais pour toutes les Hélènes de tous les cordonniers du monde. Vous savez que, des fois, quand elle faisait ses six heures de gammes et d'exercices, dans cette arrière-boutique, on aurait dit un oiseau qui chantait dans une cave. Des choses comme ça, voyons, ça serre le cœur. On dit « les damnés de la terre », mais ce n'est pas exagéré. Je ne parle pas tant pour moi : le travail, j'aime ça. J'ai l'habitude. Ça désennuie, Ça conserve. Mais il faut que tout le monde puisse respirer et voir le soleil, au moins de temps en temps... Qu'est-ce que tu demandes, Bart ?

— Mais, rien, dit Bart qui venait de s'accoter au chambranle de la porte vitrée. Rien, je t'écoute et je te trouve éloquent. Tu vas bientôt me faire concurrence.

Le bonhomme secoua la tête.

— Ne dis donc pas de blague. Je parle parce qu'il s'agit d'Hélène. Autrement, je laisse toujours la parole à ceux qui savent. Mais, Hélène... Qu'elle guérisse, je disais, et qu'on la fasse, la révolution, et que tout le monde ait ce qu'il lui faut, que tout le monde soit heureux...

— Bien sûr, fit Bart, sérieux soudain. J'ai même

l'intention, si tu n'y vois pas d'inconvénient, d'écrire mon prochain article sur le cas de ta fille.

— Pourquoi ? s'écria Legrain, en relevant un visage étonné.

— Je vois quelque chose sur l'enfance captive... Le genou du capital écrasant la petite poitrine du gosse... Le taudis parisien... La jeune artiste qui grandit, épuisée, dans l'ombre humide...

— Ecoute, dit Legrain, je comprends. Tout ce que tu dis est vrai. Mais j'aime mieux que tu ne parles pas de ma fille. Non !

— Sans la nommer, vieille bête.

— Non, répéta Legrain avec fermeté. Même sans la nommer. J'aime mieux que tu n'en parles pas.

Bart éclata de rire.

— Eh bien ! comme tu voudras. Ah ! vieux serin ! Ancêtre ! Homme de 48 ! Il faudra te mettre au musée pour te montrer, le dimanche, à la jeunesse, tel que te voilà, avec la peau, le poil et les lunettes.

Bart appliqua dux ou trois claques sur les épaules du bonhomme, et celui-ci, tout bégayant, cherchait quelque réponse, quand Salavin donna de la voix. Il était, selon sa coutume, assis sur un tabouret, dans l'angle le plus sombre de la pièce. Il se pencha doucement en avant et murmura :

— Que tout le monde soit heureux ? Trouvez-vous cela ridicule ?

— Quoi ? fit Bart en se tournant tout d'une pièce vers son nouvel interlocuteur. Ridicule ? Non ! Ce n'est pas ridicule, c'est gentil, c'est coco, c'est ro-

mance. A chacun selon ses mérites, à chacun selon ses œuvres, à chacun selon ses capacités ! Boum !

— Et en avant la Marseillaise ! cria Politzer qui venait de pénétrer à son tour dans la boutique, suivi de Beauvoisin.

— Ne riez pas si fort, fit le boiteux. Salavin, qui n'est pas spécialiste, n'est pas obligé de savoir que l'esprit de 48 est définitivement mort en 1917.

— Eh ! dit Aufrère, n'enterrez pas notre Legrain avec cet esprit de 48.

— N'ayez crainte, répondit Beauvoisin. Nous n'enterrerons pas Legrain : nous l'aimons trop.

— Mais, poursuivit Bart, il y a des idées sur lesquelles on ne s'entend pas toujours. Demandez au père Legrain ce qu'il pense de la violence.

Le savetier haussa les épaules.

— Je vous ai déjà dit que je ne me mêle pas de ces questions.

— Legrain est très bon, psalmodait Rainal. Il veut la révolution, mais sans faire de mal à personne. On s'embrasse, évidemment, et on chante *l'Internationale*.

— Eh bien ! moi, s'écria Salavin, plutôt que de recourir à ce que vous appelez la violence, je préfère mourir.

Bart, frappant ses paumes à plat, prononça durement :

— Autrement dit, vous préférez que les autres meurent. On ne meurt jamais seul dans ces histoires-là.

Il y eut un bref silence. Toute l'assistance était maintenant rassemblée dans la boutique, à part Fon-

taine qu'on apercevait dans la chambre voisine, penché sur son tas de paperasses et qui, de temps à autre, donnait sur la table de secs petits coups de crayon.

— Je vous demande pardon, fit Salavin devenu très rouge. Je sais bien que ce sont là des questions sur lesquelles je n'ai pas une compétence véritable...

— Et même, il faut dire que ça se voit, bredouilla Rainal avec un léger rire.

— Tais-toi donc, Rainal, gronda Bart. Laisse-le quand même s'expliquer.

— Oui, reprenait Salavin, je ne suis pas instruit de ces choses, mais je suis un homme pauvre et né du peuple...

Cette fois, ce fut Politzer qui jaillit, comme le diable de la boîte.

— Attention, cela ne signifie pas grand'chose. Vous pouvez être pauvre et né du peuple et ne rien comprendre à l'avenir et aux besoins du peuple. D'ailleurs, le mot peuple ne veut plus rien dire. Nous ne sommes pas le peuple, mais une partie du peuple, c'est-à-dire un parti... N'est-ce pas, Bart ?

— Ferme ça ! répondit Bart laconiquement.

Salavin, l'air échauffé, les narines battantes, les lèvres entr'ouvertes, hésitait.

— Allons, dit Aufrère, parlez, mon cher. Nous sommes entre amis ; personne, ici, ne vous mangera.

— Oh ! répondit Salavin, ça m'est absolument égal d'être mangé ; mais ce n'est pas ça que je voulais dire.

— Ne vous laissez pas désarçonner, rassemblez

vos idées, répétait doucement Aufrère, comme s'il eût éprouvé du plaisir à pousser Salavin dans la mêlée.

— Eh bien ! reprit Salavin, je suis très ignorant de ces questions ; mais je comprends qu'il s'agit d'un grand changement du monde et je me sens intéressé dans une telle affaire.

— Parbleu ! fit encore Rainal. Qui ne l'est pas ?

— Oui... Je vous écoute, depuis que je viens ici, je vous écoute avec passion. Et il me vient, petit à petit, un doute terrible, je veux dire un doute qui me tourmente beaucoup.

— Parlez, parlez, mon cher ami, soupira Bart avec une apparente bonhomie.

— Vous me semblez surtout, poursuivit Salavin, cherchant ses mots, vous me semblez préoccupés de changer, par exemple, le système de gouvernement et l'organisation... comment dire ?

— Mais, vous y êtes, vous y êtes, la révolution politique d'abord. Prendre le pouvoir... Vous comprenez fort bien.

— Je ne me permettrais pas de vous critiquer, dit Salavin avec effort, et je pense bien que, si vous entreprenez une chose pareille, vous avez vos raisons ; mais vous pouvez changer ce qu'on appelle le régime, vous pouvez remplacer la classe au pouvoir, vous pouvez tout changer ; si vous ne me changez pas, moi, par exemple, moi, Salavin, eh bien ! vous n'aurez rien changé du tout.

Cette déclaration tomba dans un silence général. Fontaine lui-même semblait avoir abandonné son tra-

vail. Il écoutait, le regard au plafond, heurtant distraitement ses incisives avec le bout de son crayon.

— Crédié ! mon ami, s'écria brusquement César, tu en as de bonnes !

— Mais, fit Bart, très calme et très sérieux, c'est une vieille histoire...

— Salavin, dit le boiteux en tirant sa pipe d'entre ses dents noircies, Salavin est un métaphysicien, voilà qui est clair.

— Non, murmura Max Aufrère, un moraliste !

— Je comprends, reprit Salavin qui s'échauffait degré par degré, je comprends que l'on s'occupe du sort de l'homme au point de vue social ; mais que faire pour... pour sa condition ? Je veux dire... oh ! c'est absurde et je suis tout à fait incapable d'expliquer.

— Mon cher ami, dit Bart, vous vous êtes trompé de porte. Mais nous sommes bons princes et nous allons vous remettre sur le chemin. Notre rôle, à nous, est, essentiellement, de renverser la société actuelle. Eh bien ! je vous promets que, si nous réussissons, cela ne peut manquer de changer quelque chose à ce que vous appelez, de manière assez vague, la « condition » de tous les Salavins présents et futurs.

— Je ne le crois pas, dit Salavin très bas.

— Ça n'a d'ailleurs, murmura Politzer entre ses dents, ça n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance.

Salavin venait de se mettre debout, il avait le front ruisselant de sueur.

— Je comprends, oh ! je comprends que l'on soit

mécontent du monde, mécontent des autres. Mais n'êtes-vous jamais mécontent de vous-mêmes ?

— Pourquoi donc ? souffla Politzer en haussant les épaules.

— Cela devient grotesque, complètement grotesque, bégayait Rainal.

Bart intervint, avec une surprenante patience :

— Je vous ai déjà dit qu'il faut bien commencer par quelque chose. En changeant la structure de la société, nous changerons petit à petit la conscience de l'homme.

Salavin leva la main :

— Non, non ! Je vous jure que non.

Il y eut un brouhaha d'exclamations contradictoires et Salavin, épouvanté, allait se rencogner dans l'ombre, quand Fontaine parut. Il dit, dans un calme soudain, sans élever la voix, avec son accent bizarre :

— Pourquoi tenez-vous tant à vous changer ?

L'apparition de ce nouvel adversaire troubla sans doute beaucoup Salavin, car, de rouge qu'il était, il devint blême.

— Oui, pourquoi ? reprit doucement Fontaine.

Salavin baissa la tête et dit, très bas, mais de manière si distincte que tout le monde l'entendit :

— Parce que... Mais, parce que je suis un lâche.

L'assistance tout entière se tut, comme si venait d'être dite une chose extrêmement inconvenante. Dans le silence, on entendit le bruit d'une grosse averse et le tonnerre au lointain. Fontaine, sans

un mot, haussa les épaules et retourna dans l'arrière-boutique.

— Voici l'orage, soupira le docteur Villard avec flegme.

Salavin, comme un homme jugé, venait de retomber sur son siège. Petit à petit, les conversations se renouaient, de-ci, de-là, mais sans flamme, à mi-voix. Aufrère observait Salavin avec une insistance presque injurieuse. Salavin, à vrai dire, ne semblait pas en état de prêter attention à quoi que ce fût. Le menton dans les paumes, il mâchonnait sa barbe. Soudain, il sentit une main se poser sur son épaule ; il releva la tête et vit Beauvoisin qui le regardait en souriant. Le boiteux portait non des lunettes, mais d'épaisses lentilles bi-concaves à travers lesquelles ses yeux, du plus limpide bleu-véronique, paraissaient minuscules. D'un geste posé, presque tendre, il saisit la main de Salavin et la lui serra.

Un rire éclatant, mélodieux, retentit dans cette caverne : Stéphanie, qui venait de préparer le thé, conviait l'assistance à boire.

Ils burent. Ils tinrent encore, non sans application, quelques propos n'ayant aucunement trait aux personnes présentes. Puis le docteur déclara que la pluie venait de cesser et fit retraite au bras d'Aufrère.

César, qui venait fort probablement d'essuyer un refus, se sépara de Stéphanie en bougonnant et vint droit à Salavin.

— Je t'accompagne, dit-il.

— Et moi, je vous suis, ajouta Beauvoisin. Ils sortirent tous trois ensemble.

— Eh bien ! dit Fontaine à Bart, quand fut refermée la porte de la rue, eh bien ! vous êtes content d'avoir fait parlé cet imbécile ?

Bart frappa du poing sur la table :

— Je m'amuse comme il me plaît. Quant à vous, il est bien possible que vous gouverniez un jour des hommes ; et vous les gouvernerez sans les connaître, sans les regarder, sans les entendre.

— Je n'ai pas besoin de les entendre pour savoir ce qu'ils pensent.

Bart sortit de l'arrière-boutique en tirant brutalement la porte. Il se heurta, sur le seuil, à Stéphanie et se mit à sourire aussitôt.

— Alors, fit-il, tu t'amuses, avec tes damoiseaux ?

Elle éclata de rire.

— Oui, répondit-elle. Oui ! Ça ne va pas trop mal.

— C'est bien, ma fille ! roucoula Bart, découvrant des dents admirables. Puis il prit Stéphanie à bras le corps et lui donna, sur la bouche, un baiser long et aventureux qu'elle reçut dans l'extase.

XIII

UN souffle profond traversa le ciel rassasié de nuages. Des trottoirs, lavés par l'averse, montait une buée délicate. César prit le bras de Salavin et l'entraîna sans hâte. Salavin demeurait absorbé dans ses pensées, les muscles crispés, le visage parcouru de plis soucieux. Aux instants de rémission, il entendait, à sa gauche, le halètement de Beauvoisin qui, pour chaque pas, semblait prendre son élan, se soulever, franchir un obstacle et retomber avec effort. Ils allèrent ainsi pendant plusieurs minutes, puis le boiteux se mit à parler.

— Vous n'avez pas travaillé ces questions, cela se voit ; mais il ne faut pas désespérer de comprendre. J'ai fait, jadis, des études de mathématiques et mes parents m'ont amené à prendre un diplôme d'ingénieur. Je devrais, aujourd'hui, si j'avais suivi la voie qu'on me traçait, être quelque'un de notable dans une grande usine d'automobiles. Mais

non ! Ce qu'il y a de décourageant, dans les problèmes de mécanique, c'est qu'ils finissent toujours par être résolus. Je m'en suis aperçu tout de suite et, comme j'étais une mauvaise tête, j'ai tout quitté. Je me suis porté, sans hésitation, au point extrême. Pendant trois ans, j'ai vécu de métaphysique pure et j'ai finalement acquis la conviction que, là, tous les problèmes sont insolubles, ce qui est d'abord excitant pour l'esprit, mais, à la longue, assez toxique. Alors, quoi ? Sur ces entrefaites, j'ai rencontré Gladkov, celui qui est mort en 18. Je suis devenu marxiste, avec le sentiment que j'avais trouvé le terrain intermédiaire, celui sur lequel on peut obtenir un résultat, à force de recherches, et sans qu'il vous saute au nez. Le principal, je vous l'affirme, Salavin, est que l'esprit soit satisfait, qu'il y trouve son compte, et le reste finit toujours par s'arranger. Ce que vous avez dit tout à l'heure, je le comprends. Vous ne pouvez même pas imaginer comme je le comprends bien. N'importe ! Il faut se jeter à l'eau. Evidemment, vous tomberiez dans une période ingrate. Les gens de mon espèce ! Ils sont devenus rares, dans le parti. Je les ai vus, les uns après les autres, ouvrir la porte et prendre la fuite. Bah ! Ils ont manqué de patience. Ce n'est pas leur jour, voilà tout. Il faut attendre...

La voix zézayante et tendra cessa de bourdonner aux oreilles de Salavin qui s'arrêta et regarda le boiteux, comme pour l'inviter à poursuivre.

— Comprenez bien, reprit alors Beauvoisin avec un sourire angélique, nous sommes des destructeurs.

En ce moment, nous n'avons qu'une pensée, qu'une fonction, qu'un but : mettre à néant un régime que nous avons condamné, qui, dans ses actes, se condamne chaque jour lui-même. Mais, quand l'opération sera faite, il faudra bien que l'intelligence reprenne sa place au premier rang...

— Ne parlez pas ainsi pour moi, s'écria Salavin. Je ne suis pas « l'intelligence », loin de là. Je suis un homme, tout simplement, avec sa misère infinie et, quand même, son espoir.

— Oh ! fit Beauvoisin, vous, je ne vous connais guère encore, mais vous ressemblez à une foule d'autres que j'ai connus très bien. Vous souffrez de ne vous être jamais dévoué à rien. Si vous vous étiez donné, une fois pour toutes, vous n'auriez plus besoin de vous occuper de vous-même et vous seriez prodigieusement soulagé. Si vous vous donnez vraiment, Salavin, on finira bien par vous prendre, c'est-à-dire par faire quelque chose de vous, même dans un parti malade et divisé, comme le nôtre à l'heure actuelle. Il faut savoir obéir, surtout quand on est intelligent. Il existe un grand poète chrétien dont vous n'avez peut-être pas lu les ouvrages — soit dit sans vous offenser ; on ne peut tout lire — et qui, dans une de ses pièces, peint une femme noble, très intelligente et très orgueilleuse, qui cède aux ordres d'un curé de campagne, « un gros homme chargé de matière et de péché », parce que, malgré tout, il parle au nom de Dieu. Je sais ce que c'est que se soumettre à des commandements que l'on juge absurdes ou grossiers, mais dont la seule discussion

affaiblirait un principe admis pour sacré. Je peux même vous avouer que, dans cette soumission, il y a une volupté d'autant plus vive qu'elle vous déchire plus profond.

— Voilà ! Voilà ! s'écria soudain César avec enthousiasme. Vous, Beauvoisin, je vous vois ! Je vous vois clairement !

— C'est-à-dire ?

— Et bien ! je vous comprends, quoi ! Et, dès que vous parlez, vous me touchez le cœur. Quant à tous ces bougres, je veux dire les copains de là-bas, ils commencent à me donner sur le système.

Le boiteux se mit à rire et secoua la tête.

— Moi ! Moi ! Vous me faites beaucoup d'honneur, Devrigny. Mais s'il s'accomplit jamais quelque chose de grand, chez nous, j'entends dans le domaine de la révolution, c'est sans doute ces gars-là qui le feront, et pas moi...

— Ces gars-là ? Qui ? Rainal, Politzer ?

— Non ! Fontaine, peut-être, ou même ce grand jouisseur de Bart, et d'autres que vous ne connaissez pas, qui sont intelligents comme une mitrailleuse, sensibles comme un marteau-pilon, c'est entendu, mais qui feront assez bien, à l'occasion, leur métier ; des gens qui sont de bons artisans de révolution. Moi, je suis communiste par raison, par devoir, et je le reste par constance ; au fond du cœur, je suis, malgré tout, individualiste, comme tous les intellectuels, qu'ils s'appellent Maurras ou Lounatcharsky. D'ailleurs, pourquoi parler de moi, chétif, qui ne verrai pas la révolution ?

— Et pourquoi donc ? dit Salavin. Est-ce parce que vous la jugez improbable ?

— Non pas. Cela dépend moins de nous que des maîtres actuels du monde. Je ne la verrai pas, Salavin, parce que je serai tué le premier jour.

— Par les bourgeois ? demanda César d'une voix caverneuse.

Beauvoisin s'arrêta, tâtonna de la canne pour trouver son équilibre, puis leva l'index avec un sourire sérieux et naïf.

— Non ! par mes camarades, en défendant le musée du Louvre.

— Bon Dieu ! dit César, tu es un type épatant ! Allons prendre un bock, les gars. Rien d'altérant comme ces histoires de bataille.

— Non, fit le boiteux, non, Devrigny. Je vais même vous quitter ici. Il faut que je rentre, et sans traîner. J'ai du travail pour jusqu'à trois ou quatre heures du matin. A bientôt, n'est-ce pas ? vous deux !

Quand le bruit de la canne et des semelles inégales se fut évanoui dans la nuit sonore, César reprit le bras de Salavin. Les deux amis marchèrent quelque temps en silence.

— Et toi, dit enfin le rouquin, viens-tu boire une chope ? Non ! Tu es pressé de me quitter. Je vois ça. Pressé de t'en aller réfléchir à toutes tes histoires, peut-être même à tous ces cocos qui veulent chambouler le monde et qui parlent de ça, froidement, comme d'un déjeuner sur l'herbe. Le plus énorme à regarder, sais-tu que c'est encore Aufrère,

quand il est là, en train de se bercer sur sa chaise ! On pourrait se demander ce qu'il fait là-dedans, ce bourgeois. C'est-à-dire que je me le demanderais si je ne connaissais pas le dessous des cartes. Tu ne dis rien ! Tu ne m'écoutes peut-être même pas ? Et pourtant, faut que je te dise une chose. Tu sais, ce que tu leur as balancé, tout à l'heure...

— Quoi donc ?

— Tu sais : ce qui leur a cloué le bec à tous. Je voulais te dire... Tu m'as épaté, mon ami. Comme tu as dit ça ! Comme tu leur as dit ça bien, et nature ! Et l'effet bœuf que ça leur fait, à tous. Ces gars-là parlent de tout avec un toupet étonnant ; mais il ne s'attendaient pas à des choses de ce genre. Je t'assure, ça ne m'a pas déplu, à moi, ce que tu leur as dit. Non ! J'en étais presque à regretter...

— Regretter quoi ?

— Bien, de ne pas être aussi un lâche pour pouvoir leur envoyer des trucs comme ça dans le nez.

XIV

CHACQUE fois que le soleil venait toucher la cage, l'oiseau lançait son appel, une seule note sifflante et plaintive comme le chant de la lime sur une plaque de fer. Cette grêle musicale ne suffisait pas à désenchanter le silence. Marguerite seule paraissait l'entendre et levait parfois vers le petit captif un regard coloré de sympathie.

— Louis, dit enfin la malade, Louis, tu n'as rien mangé.

— Crois-tu, maman ? murmura Salavin.

— Non, tu n'as rien mangé, Louis. Et ton café refroidit.

Salavin prit sa tasse et la vida, d'un trait, avec soumission.

— Autrefois, disait la vieille dame d'un air rêveur, autrefois tu aimais le café.

Salavin perçut le reproche. Sous la prudence des mots, il entendait gémir l'inquiétude maternelle :

« Autrefois tu aimais encore bien des choses. Et tu nous aimais, nous aussi. Maintenant, n'aimes-tu donc plus rien ni personne, ô cœur infortuné ? »

Salavin se mit debout et jeta sur la scène familiale un regard ardent et sec. Sa vie ! Toute sa vie s'était écoulée entre ces murailles misérables ! Il arrive que de prodigieux hasards chassent certains hommes de ville en ville et de climat en climat. Etaient-ils donc moins surprenants les hasards obstinés qui, depuis sa naissance, avaient enchaîné Salavin à cette même mesure, dans le remugle de cette même ruelle parisienne ? Un jour, on démolirait pierre à pierre ces bâtisses flétries, tout l'ilôt vermoulu, pourrissant sur les pentes de la montagne Sainte-Genève. La chambre de Salavin serait fendue comme un arbre mort. On apercevrait, au grand jour, l'intérieur noir de la cheminée et la place des tableaux sur le papier à fleurs. Un jour tout cela serait accompli. Et de même, accompli tout Salavin, un Salavin, qui n'aurait rien fait, rien mérité que de souffrir. Ainsi de tant de pensées poignantes, de méditations, de désespoirs, il ne resterait donc rien ? Tout cela s'évaporerait, à jamais dans l'abîme ténébreux où se poursuivent les mondes. Et Salavin, serrant les dents, remâchait son éternel souci : « Que périsse jusqu'au souvenir de la joie ; mais que tant de souffrance ne sombre pas, en vain, dans le néant ! »

Salavin fit deux pas dans la pièce. Deux pas ! Tout l'espace entre la table et la porte. Et déjà la vieille dame, comme pour donner carrière à ce rêve reclus, murmurait, l'air engageant :

— Eh bien ! va, mon enfant : nous allons travailler.

Salavin prit son feutre et sortit. A peine dans la rue, il se mit à marcher d'un pas rapide, en homme clairement déterminé. Par le jardin du Luxembourg, il gagna la rue de Rennes. L'horloge de la gare du Montparnasse marquait une heure et demie. « Trop tôt, pensa-t-il. Je risque de ne pas le trouver... » Il fit, sept ou huit fois, le tour d'un pâté de maisons et, comme deux heures sonnaient, s'engagea dans la rue Littré.

Quand Salavin fut introduit, Aufrère écrivait. Il ne put, à la vue du visiteur, dissimuler une légère moue de contrariété que Salavin feignit de ne pas remarquer.

— Entrez, mon cher.

— Oui, mais achevez votre lettre.

— Ce n'est pas une lettre.

— Qu'importe ! Achevez. Je ne peux vous parler si vous n'avez l'esprit tout à fait libre.

Aufrère souleva les épaules comme pour dire « soit ! » et se pencha sur son papier.

Salavin tourna le dos, par discrétion, affectant de considérer les rayons chargés de livres. Il fit ainsi quelques pas et, soudain, dans un miroir mural, découvrit l'image de son hôte.

Max Aufrère était robuste, de taille élégante. Son regard gris luisait sourdement dans un teint très pâle. Bordé de cheveux bruns, déjà rares aux tempes, le visage, complètement rasé, laissait voir des traits qu'une volonté sans cesse en éveil réduisait à

l'immobilité. Tous les muscles du corps docile et soigné travaillaient, de concert avec le visage, à fortifier cette impression de maîtrise et de froideur dédaigneuse.

Tel Salavin connaissait Aufrère, tel il le retrouvait dans ce miroir ; et, déjà le visiteur laissait fuir un regard distrait, quand son attention fut soudain rappelée par certain détail du tableau. Encore qu'il parût parfaitement impassible et détendu, Aufrère, comme un homme livré aux rêveries, tenait sa main gauche devant sa bouche ; et Salavin vit avec étonnement qu'il se mordait la peau des doigts tout autour des ongles. Sans que bougeât un muscle de son visage, il apportait à cette opération une rage minutieuse et si vive qu'à deux ou trois reprises le sang perla.

Salavin se sentit découragé. Il eut le sentiment qu'il avait mal choisi son jour et peut-être son homme. Il fit, pour gagner la porte et se retirer, deux ou trois pas indécis. Mais, déjà, Max Aufrère, poussant dans un tiroir les feuilles couvertes de son écriture égale et grêle, relevait un visage souriant.

— Vous disiez donc, mon cher ? soupira-t-il avec aménité.

— Je ne disais rien.

— A votre aise. Nous allons fumer une cigarette et ne rien dire.

— Je ne disais rien ; cela ne signifie pas que je n'avais rien à dire.

Aufrère esquissa le geste d'offrir un siège.

— Non, merci. Je ne suis pas sûr de pouvoir

rester placidement assis. Je compte vous entretenir de plusieurs choses assez graves.

— Vous me faites beaucoup d'honneur.

— J'ai pris en aversion tout ce qui sent l'épanchement sentimental et, pour me confier, je préfère choisir un cœur sec.

— Très flatté, fit Aufrère avec un sourire de biais.

— Oh ! s'écria Salavin, je n'ai d'autre souci qu'une totale sincérité.

Aufrère fit un geste qui pouvait signifier : « de mieux en mieux », mais Salavin, les mains aux poches, s'était mis à marcher et ne semblait plus en mesure de sentir la pointe.

— Croyez-vous, dit-il, s'arrêtant devant Aufrère, croyez-vous que les hommes puissent changer ?

Aufrère sursauta :

— Mais, mon cher, c'est une idée fixe. Il fallait le dire tout de suite. Vous n'êtes donc pas content d'avoir fait scandale, chez Legrain, l'autre soir ?

— Idée fixe ou non, je vous supplie d'examiner sérieusement la question que je vous pose.

— Ma foi, dit Aufrère, il est à souhaiter que les hommes ne changent pas car l'observateur y perdrait son latin.

La voix de Salavin retentit, vibrante d'émotion.

— Sérieusement ! Je vous en supplie.

Max frappa ses poignets l'un contre l'autre avec impatience.

— Sérieusement ? Je veux bien. Mais, Salavin, considérez une seconde comme votre question est

absurde et mal posée. Changer ? De quoi ? En quoi ? Et même quoi ?

— C'est vrai, fit Salavin. Cette question m'est si familière, je l'ai déjà si souvent retournée que, sûr de l'entendre pour mon compte, je vous la présente mal... Croyez-vous qu'un homme puisse changer d'âme ?

Aufrère haussa les épaules.

— C'est bien ça ! L'accès de l'autre jour vous reprend. Savez-vous, Salavin, que cette passion de vous mépriser, de vous déprécier pourrait, à la longue, devenir aussi peu tolérable que, chez d'autres, le pire orgueil ? Depuis des mois, je découvre cette question dans le fond de votre être et, de temps en temps, sur vos lèvres, et je suis tenté de vous dire, avec cet Iroquois de chez Legrain : « Enfin, pourquoi voulez-vous changer ? »

Salavin se piétait, rétif.

— Je ne me paye plus de mots, je vous assure, et je vais droit au cœur du problème. Je veux changer quelque chose au monde : moi. Je ne veux pas changer le gouvernement, ni les conditions sociales ou économiques : je veux changer mon âme, parce que je la hais. Vous m'entendez : je hais ma vie.

— Oui, parfaitement, dit Max d'une voix rêveuse. Oui c'est une formule exceptionnelle de l'égoïsme.

— Vous me connaissez très peu. Vous ne pouvez savoir quelle ambition j'avais, naguère encore, de me rendre admirable à moi-même.

Aufrère se mit à rire.

— Admirable ! Comme vous y allez, Salavin !

Il n'y a que les hommes favorisés d'une cruelle stupidité pour s'admirer eux-mêmes.

— Ai-je parlé d'admiration ? La langue m'a trahi. Je voulais dire supportable à moi-même. Je souhaitais de mériter tout au moins ma propre estime. Pendant un an, j'ai fait, pour m'améliorer des efforts d'autant plus affreux que je les sentais ridicules.

Comprenant qu'Aufrère le regardait avec une extrême curiosité, Salavin rougit et pendant quelques secondes, hésita. Puis, tel un coureur qui fonce, tête basse :

— Qu'importe le ridicule ! Vous admettez qu'en ces sortes de choses, il faut se choisir des modèles et se fixer un but. Moi, je me suis proposé de devenir un saint. Oh ! ne riez pas.

— Je n'en ai pas la moindre envie.

— Ne riez pas : j'ai trop souffert.

Salavin se tordit fiévreusement les doigts et reprit :

— On ne devient pas un saint. On ne devient pas. On est, ou l'on n'est pas.. Moi, je n'étais pas, voilà tout. J'ai fini par m'en apercevoir. J'ai failli mourir.

— Ah ! Ah ! C'était donc ça ?

— Ça même. J'ai failli mourir, et je ne suis pas mort. Je ne suis pas consolé non plus. Je hais ma vie.

Le silence tomba. Max Aufrère secouait rêveusement la tête.

— Vous n'êtes pas le seul, dit-il enfin. Eh bien ! faites comme les autres, attendez avec patience.

Il serra soudain les lèvres et poursuivit d'une voix plus sèche :

— Je ne parle pas pour moi, bien entendu. Croyez même que je me place tout à fait hors de la question. Mais, sachez-le, Salavin, la majeure partie des gens intelligents que je fréquente sont arrivés assez vite à une totale désaffection d'eux-mêmes, précisément parce qu'ils sont intelligents et parce qu'ils se connaissent. Ils s'en tirent au petit bonheur, si j'ose dire. Les uns se prennent en pitié, se soignent exagérément, par dérision. Ils se traitent comme le chien, le toutou du foyer. D'autres ont peur. Voyez Villaret, que vous connaissez peut-être de nom. Il ne peut plus rester seul avec soi-même. Il cherche un compagnon pour faire une course en taxi, pour prendre un repas, pour aller du théâtre à son appartement : cinq minutes de promenade. Je me demande s'il ne prend pas quelqu'un avec lui pour aller aux latrines. D'autres, comme Gaudrelon, que vous ne connaissez heureusement pas, recherchent au contraire la solitude pour mieux s'enivrer de désespoir...

— Oh ! Taisez-vous, murmura Salavin d'une voix tourmentée. Et ces gens sont instruits, intelligents ?

— Très intelligents. Gaudrelon a peut-être du génie. Oui, tous très intelligents.

Salavin fit quelques pas en chancelant. Il répétait :

— Est-ce possible ? Est-ce possible ?

— C'est mieux que possible, reprit Aufrère. C'est vrai. Vous connaissez très peu les hommes, Salavin. Ceux dont je vous parle sont considérés comme des élus, des favorisés, des maîtres. Ils ont cru longtemps être tels. Seulement, un jour, ils se sont aperçus

avec stupeur que leur âme chérie était sèche, légère comme une coquille de limaçon mort. Ils se sont aperçus que leur âme si riche ne leur réservait plus la moindre surprise...

— Attendez, dit Salavin avec une soudaine fierté. Je ne suis pas un maître, ni un élu, ni un roi de l'intelligence. Je ne vous ai pas dit que mon âme ne me réservait plus de surprise.

— Vraiment ?

— Elle espère encore devenir une autre âme.

— Vous êtes incorrigible.

— Mon procès est jugé. Pourtant, je veux faire appel, une dernière fois. Et, comme je ne peux améliorer cet être, je vais en changer.

Aufrère se mit debout et vint se placer devant Salavin jusqu'à le frôler presque.

— Vous êtes fertile en contradictions.

— Oui, je suis encore vivant.

— Ainsi, vous voulez tout recommencer ! Savez-vous que je vous trouve optimiste ? Vous n'avez plus dix-huit ans.

— Non. Heureusement non.

— Au fait, mon cher, vous n'êtes pas fou ?

— Pas le moins du monde.

— Croiriez-vous à la magie, par exemple ? Seriez-vous théosophe, ou métapsychiste, ou quoi ? Changez d'âme ! Cela fait penser à des fables du moyen âge, à des inventions romantiques, à des légendes orientales...

— Aucune sornette, soyez tranquille. Je suis en possession de tout mon bon sens. Vous comprenez

bien qu'il ne s'agit pas de changer d'âme avec Pierre ou avec Paul. Il s'agit d'une expérience raisonnable. Mon âme, c'est quarante années d'habitudes, quarante années de menus événements, de pensées, de gestes, quarante années de paroles, toujours les mêmes. Ce que j'appelle mon âme, c'est une carcasse, usée déjà plus qu'à demi, avec des poils, des plis, des cicatrices et des durillons. C'est un canapé que vous ne connaissez pas, mais qui n'est pas dépourvu d'expérience. C'est un lit qui représente presque quinze ans de moi. C'est une vieille commode en merisier, un buffet Henri II et quelques chromos sur une muraille. C'est une vieille maison, une rue sans soleil. Et quoi encore ? Une ville que je porte sur ma peau, comme une tunique suffocante, depuis ma naissance, et qui pense, pour moi, la moitié de mes pensées. Et quoi encore ? ma mère, ma femme, des souvenirs...

— Bref, dit Aufrère, tout ce que vous aimez. Salavin parut interdit.

— Tout ce que j'aime ? Oui, sans doute. Je veux m'évader de ce que j'aime. Je suis lié, comprenez-vous ? lié depuis ma naissance. Comme je suis insuffisamment instruit, je ne parle qu'une langue. Mon âme est prisonnière aussi de cette façon-là. Mon âme, ce que j'appelle mon âme, ce monde familier qui m'écrase, qui m'étouffe et que je veux soulever, culbuter, abattre.

— Et ce n'est que ça ?

— Oui, je saisis bien : au milieu de tout ça, peut-être y a-t-il autre chose. C'est sans importance.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr. Que de fois il m'est arrivé de ne plus me reconnaître, de me contempler avec surprise, simplement parce que je venais de changer d'interlocuteur. Selon l'homme, je me sentais devenir ou spirituel ou sot. Selon l'homme, je m'épanouissais ou me rétractais. L'âme tient quelquefois à moins encore. Dans notre maison, demeurait une jeune fille sage et travailleuse. Un jour, elle a fait couper ses cheveux, et voilà qu'elle est devenue folle. Elle traîne maintenant sur les trottoirs de la rue Monge. J'avais, jadis, chez Socque et Sureau, un collègue qui possédait une belle barbe sur un doux visage dévoué. Un jour, il s'est fait raser, pour se distraire. Et il nous a découvert un vilain sourire brutal que l'âme a bientôt imité. Je vous le répète, si je parviens à tout quitter de moi, je sens bien que je me quitterai moi-même.

Aufrère leva l'index.

— Sauf le noyau central, la cheville du milieu.

— Eh bien ! soit ! fit Salavin. Que cela me reste ! Que cela me soit témoin ! Il faut que persiste une parcelle du vieil homme pour comprendre qu'un nouvel homme est né. Il faut bien que j'emporte une étincelle de mon ancienne conscience pour savoir que j'ai triomphé. Etes-vous dormeur ? Connaissiez-vous la volupté qu'on savoure à être assez éveillé déjà pour comprendre que l'on sommeille encore. Si la mort était telle, je veux dire si l'on pouvait, tout au moins, sentir que l'on ne souffre plus... Excusez-moi. Je ne veux plus me perdre en rêveries. Mon expérience est modeste : je suis un

homme pauvre et de faible importance sociale; je suis donc plus facile à déraciner qu'un autre...

— En somme, dit Aufrère, on n'invente jamais que de très vieilles choses. Votre grande découverte se ramène à ceci : changer de pays, de vêtements, peut-être de nom.

— Sûrement de nom. Sûrement de tout.

— C'est assez simple.

— Je n'ai pas trouvé mieux. J'ai fait mon enquête. J'ai cherché.

— Oui, je me rappelle : cherché, au sens absolu du verbe.

— Vous savez maintenant ce que j'ai trouvé : faire ma révolution personnelle.

Max respira longuement.

— Eh bien ! n'hésitez plus, mon cher. N'oubliez pourtant pas ce que vous disait l'autre jour un des types de chez Legrain. Il n'y a pas de révolution sans victimes. Même quand il s'agit de révolution personnelle.

Le visage de Salavin se contracta douloureusement.

— Je sais.

— Alors ?

— Vous voyez bien que j'attends.

— Quoi ?

— J'attends, au sens absolu du verbe.

Max réfléchit quelques instants.

— Il ne faut pas, dit-il, penser trop assidûment à la mort des gens que l'on aime...

Il y eut un long silence, puis Aufrère dit encore :

— A supposer que, pour une raison quelconque, cet intéressant projet devienne irréalisable.

— En ce cas, je me tuerai.

Max remua la tête de haut en bas.

— C'est une solution excellente.

XV

Vous êtes épatant, Legrain, disait César. Je vous regarde et je vois bien : pas un geste inutile, pas un mouvement de trop. Tout est compté, mesuré, pesé.

— Et le plus drôle, ajouta l'artisan avec simplicité, c'est que je n'y pense même pas. C'est comme ça depuis mon enfance. Je m'arrange pour en faire le plus, en me fatiguant le moins, de manière à pouvoir en faire encore un peu plus. Et, tant que j'en fais, ce n'est quand même pas encore assez. Enfin, puisqu'elle va mieux, il n'y a pas à se plaindre.

— Bien sûr, dit César.

Le bonhomme enfonçait des pointes. Le marteau donnait d'abord un petit coup préparatoire, puis un coup franc et fort, puis un coup léger, pareil au point final. Et la constance même de ce rythme prêtait à l'humble travail une sorte d'allégresse musicale.

César, assis sur une chaise basse, un genou dans ses doigts entrelacés, se balançait mollement.

— Vous disiez, Legrain, fit-il, l'air endormi, vous disiez que Stéphanie s'était bien amusée de la dernière lettre de Max.

— Je disais ça, moi ? murmura le savetier avec un regard candide.

— Il m'a bien semblé.

— Oui ! On en peut dire, des bêtises, quand on pense à autre chose. Mais ça m'étonne d'avoir dit ça. Parce que la Polonaise n'a pas parlé de lettres, ces temps-ci. Elle est sortie avec Aufrère, assurément. Et je ne vois même pas pourquoi Aufrère lui écrirait.

Le bonhomme releva d'un effort laborieux ses sourcils touffus et grisonnants.

— Je n'ai jamais connu grand'chose aux femmes. Pour tout dire, je n'ai pas eu le temps de leur courir après. Vous, Devrigny, c'est un autre cas.

— Oh ! moi, fit César avec une moue capable, moi, Legrain, je n'en suis pas à une femme près.

— Bien, reprit le bonhomme. Voilà ce que j'appelle un heureux caractère. Vous en avez eu des centaines, de femmes ; alors, vous lui laissez celle-là. C'est d'un vrai copain. Vous roulez une cigarette et vous dites : va, mon garçon, joue ta carte, cours ta chance. D'autant qu'il a l'air d'y tenir. D'autant aussi qu'il n'est pas le seul à lui chanter le couplet. Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'êtes pas bien ?

César exhalait un soupir de ruminant.

— Rien ! fit-il. Mon déjeuner qui ne passe pas.

— Vous mangez trop vite et vous finirez par vous en ressentir. C'est ce que je dis toujours, en le voyant avaler, à ce garçon, Fontaine.

— Il mange donc ici, maintenant ?

— Des fois, sur le bout de la table, entre deux paquets de papiers. Et, depuis hier, avec le nouveau.

— Ah bah ! dit César. Quel nouveau ? On vous a colloqué un autre pensionnaire ?

Legrain fit un signe de tête.

— Il est là pour huit ou dix jours. Je lui arrange un lit, le soir. C'est un drôle de corps. Très poli, je vous assure, très convenable. Ils sont sortis tous les deux, dès le matin. Ils travaillent ensemble jusqu'à des trois heures de la nuit.

La savetier ferma l'œil gauche avec une grimace comique.

— Ce n'est pas n'importe qui, Fontaine !

Il lâcha quelques bulles d'air entre ses lèvres gonflées, puis revenant à son marteau :

— Il était question, hier, entre eux, de vous demander un petit service, au cas que vous viendriez jeudi.

— C'est à voir, fit Devrigny. Quel service ?

— Rien d'extraordinaire. Quelque chose à toucher dans une banque, à sa place, à Fontaine.

— Oui, naturellement, dit César, l'air assoupi.

— Oh ! poursuivit le savetier, je vous parle de choses auxquelles je ne connais rien. Ce qu'ils veulent vous demander là, c'est un service qui ne tire pas à conséquence.

— Je pense bien, dit César. Si c'est ce que je

crois, ça ne se refuse pas. Et c'est à moi qu'on doit demander ça ?

— A vous, ou à Aufrère, je ne sais. Paraît qu'il faut encore quelqu'un qui ait de la surface et du répondant.

— C'est très flatteur, murmura Devrigny.

— N'est-ce pas ?

Devrigny bourra sa pipe et l'alluma d'un air soucieux. Quelques minutes plus tard, il se leva pour partir.

— A jeudi, Legrain, fit-il.

— A jeudi, César.

Le rouquin parut se recueillir quelques instants :

— On ne peut jamais savoir, dit-il. Si mes affaires m'appelaient en province, je suis bien sûr qu'on peut compter sur Aufrère.

— Oh ! répondit Legrain, je mettrais ma main au feu qu'il viendra. La Polonaise, voyez-vous !

— Vous me tranquillisez, fit César.

Il tira la porte, la rouvrit aussitôt, glissa dans l'ouverture une tête rougeoyante et souffla :

— De toutes façons, ne dites pas à Max que vous m'avez parlé de ça. Vous savez comme il est pointilleux : l'idée qu'on l'aurait choisi en second pour un service à rendre...

— Ça va de soi, répondit le savetier. Pas un mot. Pouvez être tranquille.

César fit quelques pas en fumant, comme un homme exempt de soins. Il atteignit ainsi le boulevard de Port-Royal et prit, sans trop avoir l'air d'y songer, une allure plus rapide. Petit à petit, cette allure se

transformait en une course furieuse. Les gens qui, cinq minutes plus tard, auraient regardé César Devrigny monter l'avenue des Gobelins, les mains nouées derrière le dos, la tête dans les épaules, le jaret nerveux, ces gens se seraient demandé quelle mouche piquait le beau gaillard.

Il entra dans un bar, non loin de la place d'Italie, et demanda du cognac. Au garçon qui lui présentait un petit verre, il dit avec roideur : « Non ! Dans un verre à vin ! » D'un seul trait, il avala pour quinze francs d'un casse-patte féroce. Il paya, sortit, reprit sa course et, tout courant, gagna la place de la Bastille par le pont d'Austerlitz. Il traversa la place de bord en bord avec un tel mépris des voitures qu'il faillit se faire écraser. Il s'engagea sur le boulevard Richard-Lenoir, puis vira brusquement, revint vers la place, héla un taxi et se fit conduire chez lui, boulevard Saint-Michel. Au moment de payer, le chauffeur prétendit n'avoir pas de monnaie. César fit : « Hein ? Quoi ? » deux bouts de mots, pas plus, mais prononcés sur un tel ton que le chauffeur découvrit aussitôt de la monnaie dans le fond de ses poches.

En entrant chez lui, César sentit qu'il était en nage. Il jeta ses vêtements de tous côtés, avec fureur, s'étendit tout nu sur son lit et s'endormit immédiatement. Il s'éveilla comme la nuit tombait et resta pendant plus d'un quart d'heure à fourrager sa tignasse en bâillant. Il psalmodiait tout bas : « mardi, mercredi, jeudi... » Pour finir, il s'habilla.

Il descendit chez la concierge et dit en lui tendant les clefs :

— Madame Léon, je m'en vais en Normandie pour la semaine. Mon adresse, comme toujours : poste restante, à Caen. Et, s'il vient des gens, inutile de les laisser monter, pas vrai ?

La vieille femme fit oui de la tête et cligna de l'œil avec tendresse vers ce luron toujours jovial et toujours généreux.

César gagna le garage et sauta dans son auto. Un quart d'heure plus tard, il sortait de Paris par la porte de la Chapelle. Quelques minutes encore et la petite voiture s'engageait dans le lacis des rues qui avoisinent la basilique de Saint-Denis. César marchait avec l'assurance d'un homme qui ne cherche pas sa route. Sans bruit, il vint s'arrêter à quelques pas d'une boutique de blanchisserie. Par la porte ouverte, s'échappait l'odeur du linge humide et chaud, mêlée à une autre odeur, celles des femmes qui travaillaient encore, en chantant, dans l'encens des braises. Comme il faisait nuit noire, on apercevait l'intérieur du magasin : linges, vapeurs et lumières.

Devrigny monta deux marches et regarda tranquillement les femelles demi-nues qui s'arrêtèrent aussitôt de chanter, le fer en l'air. Puis il dit un mot :

— La patronne !

Elles répondirent en chœur :

— Là-haut !

— Seule ?

Elles éclatèrent de rire, toutes ensemble, et César traversa l'atelier pour se hisser, sur la pointe des pieds, dans l'escalier en spirale qu'on voyait contre la muraille.

Assise devant un guéridon orné d'une nappe au crochet et d'un cache-pot de faïence, une femme faisait des comptes en suçant son porte-mine. C'était une grande, belle brune, aux cheveux luisants, coupés très courts sur la nuque où la peau paraissait presque trop blanche. Elle avait des mains un peu grasses et deux alliances à l'annulaire gauche.

Le buste à peine sorti de la trappe, César contempla ce tableau pendant quelques secondes. Enfin, presque à voix basse, il soupira :

— Germaine !

La femme sursauta, se retourna d'un seul mouvement et cria :

— Comment ? Qu'est-ce que c'est ?

Elle cherchait, des yeux, dans l'ombre de l'escalier, et, soudain, elle se mit à rire, l'air en même temps furieux et tendre :

— Comment ? C'est toi, bandit ?

César, très doucement, répétait :

— Germaine !

Elle vint jusqu'au bord du trou et se pencha. Ses beaux seins frémissaient dans la chemisette transparente :

— Eh bien ! tu en as du toupet, César !

Devrigny ne bougea pas d'une marche. Il étendit les bras, saisit ce qui se trouvait à son niveau : deux jambes musculeuses, cambrées, opulentes, et dit avec un sourire étrange :

— On peut ? Dis : on peut ?

Elle secouait la tête :

— Pour un soir, peut-être ! Ah ! canaille !

— Non, souffla-t-il avec imprudence, pour cinq jours.

Elle sembla fondre tout à coup et balbutia :

— Eh bien ! viens, mon Dieu ! Viens !

Elle se pencha, le prit par le col. Il disait, avec des soupirs :

— Germaine, Germaine, c'est de tendresse que j'ai besoin, tu comprends ?

Elle haussa les épaules et, comme il fermait les yeux, elle lui mit des baisers sur les paupières.

Cette nuit-là, César se réveilla tout à coup. Il avait trop chaud. Toutes sortes de pensées venimeuses rampaient autour de lui dans l'ombre. Pas de joie, pas de repos, même dans le giron de cette belle créature. Il se retourna dix ou vingt fois, toussa, bâilla, gronda presque et, saisissant enfin la femme par les hanches, il appela :

— Germaine ! Germaine !

Elle fit entendre un balbutiement confus :

— Quoi donc, chéri ?

Il répéta deux ou trois fois : « Germaine ! » et, dès qu'elle ouvrit les yeux, il cria, se dressant à moitié :

— Germaine ? Est-ce que j'ai, oui ou non, la figure d'un cochon ?

Elle éclata d'un rire ensommeillé.

— Ah ! dit-elle, César ! Tu seras donc toujours un rigolo !

Puis elle se tourna contre la muraille et se rendormit.

XVI

Il était près de dix heures du soir quand Rainal dit, se tournant vers Stéphanie :

— Alors, Devrigny n'est pas encore là ?

Stéphanie haussa les épaules de manière imperceptible. Le balourd, déjà, revenait à la charge :

— Il ne vous a pas dit qu'il ferait faux bond, Devrigny ?

Ce fut Salavin qui répondit.

— Devrigny ? Mais il ne viendra sûrement pas, ce soir : il est en province, pour la semaine. Il m'a même envoyé des cartes postales, de Lisieux ou de Bayeux, je ne sais plus.

Bart alluma son cigare, se leva, l'air pataud, et passa dans l'arrière-boutique. Fontaine y siégeait, au milieu de ses papiers et des brochures ; il avait, à sa droite, un personnage de petite apparence, vêtu d'un complet mastic fort convenable et qui, sans doute pour protéger ses yeux de la lumière blafarde, gardait

sur la tête un canotier de paille tout neuf. Les deux hommes parlaient à voix basse, en français, et, parfois, sans transition, poursuivaient leur entretien dans une langue aux sonorités capricieuses. De l'autre côté de la table, Politzer classait des fiches.

Bart entra donc et dit quelques mots à l'oreille de Fontaine.

— Eh bien ! c'est tout simple, répondit celui-ci. Prenez le grand noir. Pour mon compte, il me convient mieux ; il a l'air plus solide.

— Oh ! pour ça, dit Bart, rien à craindre. Je le connais depuis trois ou quatre ans. C'est un bourgeois sérieux et intelligent.

— Un sympathisant, murmura Fontaine avec ironie.

— Eh bien ! oui. Vous voyez que les sympathisants servent parfois à quelque chose. Votre papier est prêt ?

— Oui, c'est Obziny qui l'a. Marchez toujours.

Bart tira deux ou trois bouffées de son cigare et repassa dans la boutique.

— ...Pourquoi donc ferais-je de si grands voyages ? disait Aufrère. Je n'ai pas assez de tout mon jugement pour connaître quelque chose à ce que je vois chez moi.

— Ah ! je ne dis pas non, s'écria Stéphanie. Mais, quand même, une ville dont on ne sait rien, où l'on doit passer seulement trois jours, et qui, dans ces trois jours, vous en apprend plus sur l'humanité que votre ville natale en trois ans... Vous verrez, Aufrère, que je vous débaucherai ! Vous viendrez

me voir à Varsovie, l'hiver prochain. Je vous emmènerai chez Fukier, et nous trinquerons avec de l'hydromel véritable, un hydromel que l'on conserve dans des caves scellées, depuis plus d'un siècle, par des toiles d'araignées. Varsovie ! Ce n'est pas une belle ville. Et, pourtant, je n'y peux songer sans des battements de cœur.

— Voilà bien du sentiment ! fit Bart en amenuisant sa voix de tempête. N'écoutez pas cette sirène, Aufrère, et ne partez pas pour Varsovie, d'autant que j'ai un petit service à vous demander.

— Demandez, Bart.

— C'est pour moi et ce n'est pas pour moi. N'importe ! Exactement, il s'agit de notre camarade Fontaine, que vous connaissez. Il vient vous prier d'accomplir à sa place une petite formalité.

— Expliquez-vous, mon cher.

— Il s'agit d'un chèque à toucher. Rien de plus simple.

— Un chèque à l'ordre de M. Fontaine ?

— Pas tout à fait. Un chèque en blanc, quant au nom, du moins. Non quant à la somme, cela va sans dire. La somme n'est pas énorme.

— Combien ?

— Je ne sais pas au juste. Vingt-cinq mille, peut-être...

— Oui. Et qu'est-ce qui empêche M. Fontaine de mettre son nom sur ce chèque et de le toucher lui-même ?

— Rien de déshonorant, fit Bart en éclatant de rire. Il s'agit d'un chèque barré.

Le visage d'Aufrère était calme et même souriant.

— Je ne comprends pas très bien, fit-il. Un chèque barré, de vingt-cinq mille francs, à l'ordre de M. Personne...

— Allons, mon cher, n'allez pas vous imaginer des histoires de brigands. Vous êtes un familier de la maison, un ami. Vous nous connaissez : nous ne sommes pas des financiers frauduleux. Nous ne sommes pas même des conspirateurs, puisque nous conspirons au plein jour et publions notre programme. Il ne s'agit pas de nous, aujourd'hui : nous avons assez d'amis et une organisation suffisante pour nos besoins. Il s'agit de notre camarade Fontaine qui est chargé d'une mission d'étude, complètement indépendante. Rien de plus simple. Vous savez qu'il n'est pas facile, en ce moment, de faire passer l'argent par-dessus les frontières. Notez d'ailleurs, Aufrère, que je ne pensais pas avoir à vous fournir tant d'explications.

— Laissez-moi, dit posément Aufrère, laissez-moi réfléchir quelques minutes.

— C'est trop naturel, répondit Bart. Pour vous rassurer tout à fait, j'achève de m'expliquer. Vous acceptez. Le chèque est passé à votre ordre. Vous le déposez en banque, demain matin...

— Mais, dit encore Aufrère, qu'est-ce qui empêche votre camarade Fontaine de recevoir de l'argent à son nom ?

— Ah ! s'écria Bart en riant de nouveau, vous m'étonnez. Nous ne sommes pas des conspirateurs, mais nous ne sommes pas des marchands de champagne. Nos affaires sont toujours un peu délicates. Vous

devriez le comprendre, Aufrère. Si ça ne vous fait rien, je continue : vous déposez le chèque en banque demain matin. Fontaine est assez pressé de cette somme. Pourtant, il attendra l'encaissement. On ne vous demandera les espèces que quand vous les aurez touchées. Si, si, mon cher, je préfère mettre les points sur les *i* pour vous montrer que l'opération est inoffensive. L'encaissement sera fait, je pense, lundi au plus tard. Le chèque est sur une banque de Paris, paraît-il. Eh bien ! mardi, oui, mettons mardi, vous apportez ici les billets. Et c'est tout. Absolument tout.

— Je comprends, répondit Aufrère. Laissez-moi réfléchir quelques instants.

— A votre aise.

Bart pivota sur ses talons et passa dans l'arrière-boutique.

— Alors, dit tout bas Fontaine en furetant dans ses papiers.

— Il demande à réfléchir un instant.

— Obziny, montrez-moi le chèque.

Obziny retira son canotier, livrant à la pleine lumière un visage encore jeune, surmonté de cheveux plaqués comme une perruque. Les yeux mi-clos distillaient un perpétuel sourire. La mâchoire était si peu développée que le cou semblait commencer dès la bouche. Une ombre de poil ondulait sur ce menton imaginaire.

Fontaine examina le chèque, minutieusement, avec des précautions de myope. Et, le tendant à Bart :

— Vous savez que c'est un chèque Goldberg ?

— Oui, malheureusement, je le sais bien.

— Faites donc taper le nom à la machine, c'est préférable.

— La machine de Phanie est là, sur le buffet.

— Vous ne pensez pas que votre sympathisant doit avoir assez réfléchi ?

— Je vais voir.

Bart sortit, laissant la porte ouverte. Aufrère venait d'allumer une cigarette et fumait, l'air indifférent. Rainal esquissait à voix molle une conférence sur l'hégémonie bancaire. Beauvoisin bourrait sa pipe en silence. Le docteur Villard taillait un débris de cuir, à petits coups de tranchet. Stéphanie rinçait des verres.

— Savez-vous, mon cher, dit Bart avec rondeur, que nous pensions demander ce petit service à Devrigny ?

— Pourquoi donc ne le lui demandez-vous pas ?

— Votre ami vient de nous dire que Devrigny ne sera pas à Paris de toute la semaine. Et la chose presse, relativement. D'ailleurs, vous ou Devrigny...

— Je vous demande pardon, coupa Max d'une voix glacée, moi ou Devrigny, c'est très différent.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que je suis au regret de vous contrarier, Bart ; moi, je refuse.

— Vraiment ? siffla Bart avec un sourire narquois. Eh bien ! vous m'étonnez.

— Attendez ! dit soudainement Salavin, surgissant de son encoignure.

Bart fit claquer sa langue contre son palais.

— Qu'est-ce qui vous prend, mon bon ?

— Attendez ! répéta Salavin. Puis, d'un seul élan : Si vous ne craignez pas de me confier ce chèque, eh bien ! moi, je vous le toucherai.

Bart eut un mouvement d'impatience.

— Quoi ! fit Salavin avec un accent douloureux, vous n'avez pas confiance en moi ?

— Mais si, mon bon, mais si. Evidemment, les choses sont simples, et elles ne sont pas, quand même, aussi simples que vous le croyez. Avez-vous un compte en banque ?

Salavin fit une longue inspiration.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il enfin.

— Vous voyez bien, mon petit, ça ne peut pas marcher. On vous a dit : un chèque barré. Ça ne peut pas marcher. Sans ça, nous aurions demandé au docteur, n'est-ce pas, Villard ? Mais le docteur est un prolétaire. Sans ça, nous l'aurions touché, l'un ou l'autre, ce chèque, Rainal ou moi-même. Et vous songez, Aufrère, que je pourrais, moi, par exemple, avoir un compte en banque. Ce ne serait pas malin, voyons ! Mon compte serait mieux surveillé que la place de la Concorde. Je vous demandais un service, mais je ne vous prenais pas en traître. Salavin, je vous remercie, vous avez eu un bon mouvement. Je voudrais pouvoir, Aufrère, en dire autant de vous.

— D'autant plus, psalmodia Rainal, qu'il ne s'agit pas du tout de politique. Soyez sûr, Aufrère...

Bart frappa du pied deux ou trois fois.

— Tais-toi donc, nom de Dieu ! Et quand bien même il s'agirait de politique ! Aufrère est intelli-

gent. Il sait ce que nous pensons, ce que nous faisons. Il sait que ce qui est en cause, c'est l'avenir et le bien de toute l'humanité. Nous avons des amis partout, entendu ! Il est exceptionnel que nous nous trouvions dans la nécessité de demander un service de cette nature à des personnes sinon étrangères, du moins plus... lointaines. Et, pour une fois que ça nous arrive, il faut reconnaître que nous ne sommes pas trop bien tombés.

Ce flux de paroles ne parut pas ébranler Aufrère, qui répondit avec un calme entêtement :

— J'en suis navré ; mais ce serait aller contre des principes que je considère comme absolus.

— Je vous ferai remarquer, reprit Bart en pesant sur chaque mot, que, personnellement, je me serais abstenu de vous proposer une corvée désagréable. Je vous le répète, il s'agit d'une affaire exceptionnelle, pour laquelle nous préférons ne pas déranger nos correspondants habituels et, surtout, gagner du temps. J'ajoute, mon cher, que votre honorabilité n'est pas en jeu. J'ajoute encore que, dès mardi, la somme est entre nos mains. Ni vu ni connu...

— Vous le savez aussi bien que moi, dit Aufrère, ce chèque laisse dans les écritures de ma banque une trace ineffaçable. Eh bien ! ce n'est pourtant pas ça qui me guide. Je refuse, croyez-le, pour des raisons philosophiques, sans rapport avec vos opinions, sans rapport, surtout, avec notre amitié.

— Ça, dit Bart durement, c'est une autre affaire. Et ce que vous appelez notre amitié peut laisser des plumes dans cette histoire.

— J'en serais au désespoir, dit Aufrère d'un ton sec.

Il y eut un grand silence. Par la porte ouverte, on apercevait Obziny, Fontaine et Politzer. Ils s'étaient rapprochés, pour mieux voir, et suivaient la scène avec un intérêt évident. Bart vint s'asseoir derrière eux.

— Il refuse, dit-il à voix basse. Il faut chercher quelqu'un d'autre.

— Vous me faites rire, répondit Fontaine sur le même ton. Il refuse et c'est tout ? Vous lâchez facilement le morceau.

— Oui. Tant pis ! Nous passerons le chèque à Douard, comme d'habitude.

— Toujours votre Douard ! Et, un jour, nous aurons les plus graves ennuis. Je viens de vous dire, en plus, qu'il s'agit d'un chèque Goldberg, c'est-à-dire d'une chose aventureuse. Il faut un inconnu, quelqu'un dont le nom ne viendrait à l'esprit de personne.

— Je vous trouverai ça.

— Non. Je suis pressé. Débrouillez-vous pour que ce type-là prenne le chèque, et ce soir même. C'est dans les petites choses qu'on juge les gens de notre espèce. Je vous le répète : ce type-là !

— On dirait que vous tenez à lui réserver cette faveur.

L'œil de Fontaine s'alluma furtivement.

— Et vous, on dirait que vous tenez à la lui épargner.

— Je le connais depuis longtemps.

— Vous devenez fou. Ces gens-là sont nos ennemis.

S'ils ne peuvent nous servir à rien, nous n'avons aucune raison de les ménager. Je ne peux supporter ces bourgeois qui sont toujours en coquetterie avec la révolution.

Bart grinça doucement des dents. Il était fait pour tonner à la tribune, pour commander sur une barricade. Ce dialogue chuchoté le mettait en mauvaise posture. Il s'y sentait inférieur. Il céda.

— Puisque vous y tenez, dit-il, je vais essayer d'une autre chanson.

Le silence, pendant ce colloque, s'alourdissait dans la boutique. Le savetier tâchait d'y remédier en travaillant du marteau. Rainal racontait, à voix languissante, des bribes d'histoires que nul n'écoutait. Bart fit une entrée de pachyderme bon enfant. Et, tout de suite, Aufrère comprit que le jeu n'était pas joué. Petit à petit, il se sentait rougir, ce qu'il détestait par-dessus toute chose. Il jeta sa cigarette, d'un mouvement à son gré trop nerveux, et en choisit une autre qu'il alluma, puis laissa bientôt s'éteindre. Bart était venu, comme par hasard, s'asseoir à côté de Stéphanie. Avec des précautions de trappeur, il chercha, de son pied, le pied de la jeune femme et commença d'engager, par pressions variées et légères, un entretien mystérieux.

— Voilà le chèque, dit-il. Vous pouvez voir, mon cher, qu'il est tiré sur une banque illustre et signé par une grosse maison suédoise.

— Je vous crois sur parole, répondit Aufrère avec une nuance d'énervement.

— Oh ! reprit Bart, je n'insiste pas. Vous me per-

mettrez quand même de dire que j'éprouve, ce soir, une assez fâcheuse désillusion. Une chose si simple !

— Je comprends, fit Aufrère, et je vous répète qu'il ne s'agit pas de défiance, mais d'une règle morale qui gouverne toute ma vie. Si j'avais cette somme liquide, je vous la donnerais avec plaisir ; mais je refuse d'introduire ce chèque dans mes comptes. Pour vous prouver ma bonne volonté, j'ajoute même ceci : je ne veux pas toucher ces vingt-cinq mille francs, pour le compte de M. Fontaine ou de qui que ce soit. Mais je peux vous en offrir cinq mille, par exemple, de la main à la main. Je dispose actuellement de cette somme.

— Mon cher, dit Bart sèchement, vous nous prenez pour des mendiants. C'est absurde et même risible. Nous ne nous sommes jamais cachés de vous. Nous vous avons toujours considéré non comme un collaborateur, mais comme un témoin sympathique. Et, tout à coup, vous nous marquez une telle défiance que nous pourrions nous demander de quelle nature est l'intérêt que vous sembliez nous porter. Nous prendriez-vous simplement pour des bêtes curieuses, avec vos airs de zoologiste ?

Aufrère sentit son visage se crispier, trait par trait.

— Beauvoisin, dit-il, j'en appelle à vous, qui êtes de sang-froid.

Beauvoisin retira sa pipe de sa bouche.

— J'ignore, murmura-t-il, les raisons philosophiques sur lesquelles vous appuyez ce refus. Mais, à votre place, je prendrais le chèque, sinon par amitié, du moins pour me montrer bon joueur.

Aufrère secoua la tête.

— Oh ! Je sais bien, poursuivit Beauvoisin, que je ne peux me mettre à votre place. Je suis juge et partie. Mais, par exemple, vous, Stéphanie ?

— Je ne demande pas l'avis de Stéphanie, dit vivement Aufrère. Je ne demande plus d'avis de personne.

— Et pourquoi, dit Stéphanie de sa voix musicienne, pourquoi ne me demanderiez-vous pas mon avis ? Il est net, je vous assure. Vous n'avez aucune raison sérieuse de refuser une chose si simple.

Aufrère eut un geste de mécontentement et de faiblesse.

— Oh ! dit-il, si vous vous en mêlez !

— Je ne m'en mêle pas, répondit la jeune femme, je regarde et je juge.

— Evidemment, murmurait Aufrère. Evidemment, si vous me le demandez, vous aussi...

Elle dit avec beaucoup de gravité :

— Oui, pour vous-même, pour l'estime que je vous porte, je vous le demande, sans hésiter.

Bart avait posé le chèque sur la table et le poussait doucement vers Stéphanie qui s'en empara, se leva, gagna l'arrière-boutique.

— La chose est différente, reprenait Aufrère avec effort. Si vous me le demandez... Après tout...

Aufrère, très rouge maintenant, baissait la tête. On entendit cliqueter la machine à écrire. Et, soudain, Stéphanie reparut, faisant claquer le chèque comme un petit drapeau.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutiait Aufrère.

— Eh ! le chèque, mon cher, fit la jeune femme

en riant. Comme vous avez accepté, je viens d'y taper votre nom.

— Phanie, dit Bart avec componction, vous allez quand même un peu vite.

Aufrère haussa les épaules, prit le chèque et le glissa dans son portefeuille.

— Merci quand même, soupira Bart. Je ne pensais pas vous causer le moindre déplaisir. Une chose si simple !

Stéphanie s'était reprise à rire :

— Il n'est pas trop tard. Je vais vous faire goûter le thé de Formose.

XVII

Vous partez déjà ? s'écria la jeune femme quelques minutes plus tard, comme Aufrère cherchait son chapeau.

— Oui, dit-il d'un air préoccupé.

Bart tendait sa grosse patte.

— A mardi, mon cher, et merci.

— Je pense vous revoir avant mardi, roucoula Stéphanie, en glissant vers Aufrère un regard humide.

Aufrère détourna les yeux.

— Je vous téléphonerai, dit-il.

Et, tout de suite, les poignées de mains données, il se dirigeait vers la porte quand Salavin s'élança derrière lui.

— Voulez-vous, murmura-t-il avec douceur, me permettre de vous accompagner ?

Aufrère, visiblement, fut sur le point de récuser ce compagnon ; pourtant son front se détendit.

— Soit ! dit-il. Venez donc.

Les deux hommes sortirent ensemble et firent, sans parler, quelques pas dans l'ombre rafraîchissante. Salavin respirait avec force. Max crut qu'il allait parler et prit les devants.

— Si ça ne vous ennuie pas, Salavin, nous ferons, de cette promenade, une cure de silence.

— Mais, répondit Salavin, je vous assure que je n'avais pas l'intention...

Il ne put achever sa phrase et crut, l'espace d'une seconde, que Bart les avait suivis et rejoints, car un personnage de carrure imposante venait de se jeter entre Aufrère et lui avec une grande brusquerie. Au même instant, à gauche, à droite, d'autres fantômes surgirent de l'obscurité. Salavin sentit, sur ses bras, se refermer des poignes redoutables. On l'entraînait. Il bredouilla : « Mais, qu'est-ce que ça veut dire ?... » Il eut le temps d'apercevoir l'ombre d'Aufrère aux prises avec deux autres ombres qui grognaient comme des mâtins courroucés. Il fit un essai de résistance, reçut un coup de genou dans les reins et, tout aussitôt, se trouva poussé, hissé dans l'intérieur d'une automobile.

L'automobile démarra. Salavin murmurait encore, le souffle coupé : « Mais qu'est-ce que ça veut dire ? » Comme il ouvrait la bouche pour reprendre haleine et crier peut-être, l'un des agresseurs trancha net : « Allez-vous bientôt vous taire » ! Et Salavin se tut.

Ils l'avaient tout d'abord assis entre eux, l'écrasant à demi sous la masse de leurs fesses. Puis ils le posèrent sur un strapontin et l'un d'eux prit entre ses genoux les jambes du prisonnier.

— Serrez moins fort, dit Salavin, je ne me sauverai pas.

L'homme tourna vers sa proie un regard de batracien. Puis il se mit à s'éventer avec un mouchoir noir de tabac à priser et bâilla longuement, emplissant la voiture d'une chaude odeur d'échalote. Eclairé par les réverbères, au passage, il montrait une face bourgeonnante, aplatie du sommet, puissante de la mandibule, centrée par un nez gros comme une cerise, sous lequel s'enroulait une moustache d'aspect excrémentiel. L'autre argousin était un blond obèse : bourrelets, fossettes, couperose, fumet de blaireau. Les deux lascars, pour le costume, ressemblaient à des contremaîtres, à des maquignons, à des marchands forains.

— Monsieur, dit Salavin ralliant ses esprits, monsieur, je n'ai rien fait. Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

Les deux hommes observaient un silence à borborgygmes ; comme Salavin répétait sa question, le gros blond fit entendre une voix sans timbre, une voix rongée jusqu'à la fibre :

— Voulez-vous nous foutre la paix ! Croyez-vous qu'on vous enlève pour vos beaux yeux, comme une ménesse ? Allons ! la paix ! Que je ne vous le dise pas deux fois.

Quelques minutes plus tard, l'auto faisait halte et Salavin mit pied à terre, serré de près par les deux brutes. Il entrevit une cour mélancolique, mal éclairée, bordée de hautes bâtisses. Il fut, de là, poussé

dans un couloir, puis dans un escalier. Deux agents en uniforme s'étaient joints à l'escorte.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

Il ajouta presque aussitôt :

— Vous ne pouvez pas me garder longtemps. Il faudrait que je prévienne ma mère.

A ce moment, une voix retentit :

— Mettez-le là.

Comme Salavin n'entrait pas assez vite, on le poussa par les épaules.

— Déshabillez-vous, dit un petit homme à mine de bedeau. Déshabillez-vous et plus vite que ça.

Salavin enlevait sa veste avec lenteur.

— Vous n'avez pas compris ?

— Je ne peux pas enlever mon pantalon, murmura Salavin horrifié.

— Aidez-le, fit le sacristain.

En un instant, Salavin fut complètement nu et vit emporter ses vêtements. La nuit était chaude, il se mit pourtant à grelotter de honte. Comme il ne savait que faire de ses mains, il s'en couvrit le visage et, tout debout, devant les tourmenteurs, il pleura d'énervement et de colère.

Quelques minutes plus tard, l'homme à face de bedeau reparut et jeta sur une banquette, avec un geste de dégoût, le linge et les nippes du prisonnier. Salavin s'aperçut, en se vêtant, que ses poches avaient été vidées et les doublures décousues.

— Aux suivants, fit le bedeau, entre deux bâillements.

Salavin entendit une clef besogner dans la serrure et, soudain, se trouva seul.

C'était moins une chambre qu'un fond de couloir, étroit, vide, sonore, peint de couleur chocolat jusqu'à hauteur d'homme et, plus haut, de vert pâle. Une banquette courait le long des murailles. Au fond de de la pièce, s'ouvrait un cul-de-sac d'où sortait une odeur d'urine et d'eau de Javel. Une ampoule électrique, fixée au plafond, répandait dans cette cellule une lumière indigente et chagrine.

Salavin s'assit sur la banquette et fit un laborieux effort pour réfléchir à l'extraordinaire aventure dont il se trouvait la victime. Bien qu'il fût ignorant des coutumes de la police, il comprenait à peu près qu'Aufrère et lui venaient de tomber dans une souricière, que ce piège était tendu non spécialement pour eux deux, mais pour les hôtes ordinaires de Legrain. Il se rappela soudain qu'un sbire avait parlé des «suivants» et ne douta plus que les familiers du bonhomme ne fussent, à l'heure actuelle, capturés tous aussi.

Cette première déduction ne laissa pas de lui procurer du soulagement : il n'était donc pas seul en cause et risquait moins, prise misérable, d'être oublié dans quelque réduit. Restait à démêler les raisons de ce coup de force. Aussitôt, la logique de Salavin perdait pied. Il ignorait tout de la politique et ne lisait pas les journaux. Les compagnons du savetier lui paraissaient des agitateurs en chambre, assez peu redoutables ; certains curieux à regarder, d'autres à entendre. Bart l'étonnait. Beauvoisin éveillait en lui

de vrais élans de sympathie. L'épisode du chèque, évoqué furtivement, lui parut véniel et sans relations évidentes avec la majesté de l'Etat. A supposer que ces palabres pussent alarmer quelqu'un, pourquoi la police avait-elle choisi d'opérer ce soir-là plutôt qu'un autre ? Depuis de longues années, Legrain recevait des amis dans sa cambuse. On avait vu là des médecins, des avocats, des journalistes, de simples curieux et quelques énergumènes. Tous les intellectuels du quartier connaissaient ce taudis légendaire. Les élèves de l'Ecole Normale y venaient parfois, tête nue, les mains dans les poches, acheter une paire de lacets et parler des élections.

Salavin passa de longues minutes à tâtonner dans ce labyrinthe. Le sentiment de sa parfaite innocence ne suffisait pas à lui donner la paix. Il éprouvait cet effroi confus, presque charnel, que témoignent les bêtes au début d'un orage. Et comme de tels bouleversements ne vont jamais sans clartés soudaines, il comprit qu'il venait de changer d'angoisse, qu'il se trouvait, cette fois, aux prises avec un événement non plus intérieur, mais objectif et concret, où sa passion de rêverie n'avait aucune part. Il comprit qu'il venait de changer d'adversaire et se heurtait à la fureur agressive des hommes.

Il se sentait exténué, le cœur transi, les membres rompus. Il tenta de s'allonger sur la banquette et mit, en guise d'oreiller, son veston roulé sous sa nuque. La lampe du plafond versait une clarté douloureuse qui fut bientôt intolérable au prisonnier. Il souhaita, de toutes ses forces, l'obscurité consolante,

le refuge des âmes poursuivies. Mais rien ne permettait d'atteindre et de supprimer cet impassible espion. Il s'assit de nouveau, les coudes aux aines, les poings aux dents, et tenta d'imaginer ce que serait un long emprisonnement. L'idée de se trouver remis, pieds et poings liés, à quelque puissance monstrueuse soulevait en lui une émotion trouble : épouvante et délivrance. Il cultiva cette émotion jusqu'au matin.

Vers huit heures, Salavin fut tiré de sa cellule et conduit dans une salle dont tout l'ameublement consistait en cartonniers crasseux, tables de bois, tabourets et banquettes. Assis devant une des tables, un homme compulsait des dossiers. Il était chauve, avec de gros yeux à fleur de tête, le teint vert-colonial, une longue moustache gauloise en partie brûlée par la cigarette et qu'il tourmentait d'une main velue. Il arrêta sur le prisonnier un regard teinté de bile.

— Vous vous appelez Salavin ? fit-il.

— Oui, Monsieur.

— Louis ?

— En effet.

— Reprenez ça.

De l'index, il désignait divers objets posés sur un coin de table. Salavin reconnut le contenu de ses poches, le vieux portefeuille, la montre d'acier, tous ces objets qui, séparés de lui, refroidis en quelque sorte, lui parurent soudain très pauvres et honteux. Il vit que les clefs manquaient et se proposait de le signaler quand l'homme aux gros yeux ouvrit une bouche gâtée.

— Remmenez-le, dit-il.

— Mais, Monsieur, s'écria Salavin avec une indignation qui lui prêtait de la force, il faudrait prévenir ma mère et ma femme.

L'homme eut un petit rire.

— Ce doit être fait. Remmenez-le.

Salavin fut reconduit dans sa cellule. Il y passa trois heures mortelles à marcher d'une muraille à l'autre et, déjà, son inquiétude se muait en rage tremblante quand, de nouveau, la porte s'ouvrit.

— Venez, dit le policier à face de bedeau. C'est fini pour vous.

— Qu'est-ce qui est fini ?

— Eh bien ! venez, vous êtes relâché. Voilà tout.

Cinq minutes plus tard, Salavin se trouvait sur le quai de la Seine, libre au milieu d'une foule d'hommes affairés, à qui la liberté semblait un avantage naturel, trop peu menacé pour avoir du prix.

Il faisait une journée chaude, ensoleillée. Salavin respira longuement, avec une félicité bestiale. Puis il fut étonné de découvrir, au fond de cette goulée d'air, un parfum d'amertume et de déception.

Ainsi, comme l'avait dit le geôlier, c'était fini. Salavin s'étonna de n'en être pas plus purement joyeux. C'était fini, pour lui du moins. Il était libre. Le monstre l'avait flairé, saisi dans sa gueule, tâté de la dent et, tout à coup, laissé choir. Salavin se surprit à penser : « Déjà fini ! » Il oubliait sa détresse nocturne, l'ignoble appareil policier, les frayeurs qui, l'heure d'avant, le jetaient haletant d'une banquette à l'autre. Il était sale, ébloui, brisé ;

mais, à la grande fatigue, se mêlait un ineffable sentiment d'humiliation.

Il tâta son gousset, le trouva très maigre, supputa les exigences d'une voiture, partit en courant vers son logis, soudain mordu de mille craintes. La rue Saint-Jacques le remit au pas ; il acheva de la monter en s'épongeant le visage et contenant à grand'peine un cœur près de trébucher. Plus fort que l'inquiétude, revenait le sentiment de l'amertume et de la vergogne. Pour la centième fois, les preuves étaient données : personne au monde ne voulait de lui, même pas les hommes de proie, même pas les bourreaux. Il se rappela tout à coup le sourire d'impatience dédaigneuse avec lequel, la veille au soir, on l'avait écarté quand il s'était si naïvement offert pour toucher le chèque. Cette pensée lui mit aux lèvres un sourire de pitié. L'excès de son impuissance engendrait une sorte d'ivresse.

Ainsi devisant avec soi-même, il atteignit la rue Tournefort et fut pris aux narines par les odeurs de son quartier. Il se reprocha d'avoir pensé si longuement à soi et reprit son élan. La chaleur de la course nourrissait de nouvelles appréhensions. Il tourna dans la rue du Pot-de-Fer, n'y découvrit rien d'anormal et, pourtant, eut la certitude en quelque sorte organique d'affronter un majestueux malheur. Il se jeta dans l'escalier de sa maison, bouscula, sur le palier du premier étage, quatre ou cinq personnes, hommes et femmes, qui causaient tout bas et se turent à son passage. Il donna, pour gravir les derniers degrés, toutes ses réserves de souffle et d'énergie en

cherchant, d'un geste familier, son trousseau de clefs dans sa poche. Il se rappela qu'on ne lui avait pas rendu ses clefs et découvrit, au même instant, qu'il n'en aurait pas besoin : la porte était entr'ouverte.

Il entra. Un coup d'œil lui suffit pour reconnaître, à son foyer, la marque des hommes qu'il venait de quitter. On avait ouvert les placards et les meubles, jeté pêle-mêle sur le plancher le linge, les habits, les livres. On avait répandu, piétiné, les papiers de famille, les bibelots, les souvenirs, ces mille riens que la piété des femmes accumule et choie tout au long d'une existence. Droite, blanche, assise comme une vieille reine au milieu de sa maison souillée, la mère de Salavin se tenait près de la fenêtre ouverte. Elle n'était pas seule ; autour d'elle, à travers la chaude vapeur des larmes, Salavin distingua des ombres : Marguerite, une dame voisine, et qui donc encore ? Chabot, le médecin fidèle au doux sourire fatigué...

Salavin traversa la chambre. Il arrivait trop tard, tout le lui disait : le cher visage si blanc, si grave, déjà sans regard ; le terrible silence des témoins. Il fléchit les jarrets, posa, comme un petit garçon, la tête sur les genoux de la mourante et se mit à sangloter. Alors une main maigre vint frôler les cheveux de Salavin. La vieille dame murmura, dans un souffle :

— Comme tu as chaud !

Et puis, de nouveau, le silence, un silence qui s'élargit avec solennité. Et les sanglots de cet homme au poil gris qui ne sait plus que renifler, se plaindre et cacher son visage. Et cette main, soudain si lour-

de, qu'une autre main, peut-être, soulève, emporte. Et le chuchotement qui naît, s'élance comme un vol d'oiseau nocturne, le chuchotement que l'homme accablé ne comprend pas, mais qui dit tout.

Après bien des minutes, Salavin releva les yeux. La tête de la vieille dame s'était inclinée vers l'épaule. La bouche, abandonnée, s'ouvrait d'elle-même, petit à petit, avec une telle expression de lassitude et de tristesse que Salavin répondit à ce cri muet par un gémissement.

XVIII

ALORS, dit le rouquin, tu as perdu ta mère ?
D'une ruade impatiente, il repoussa draps et couvertures, puis s'étira, le regard au plafond.

— Tu as perdu ta mère ? C'est triste, mon ami.

Comme Salavin ne soufflait mot, César poursuivit :

— Elle était très vieille, n'est-ce pas ? Raconte-moi comment elle est morte. L'as-tu vue mourir ? Dis-moi quelque chose.

Salavin ne répondit pas tout de suite, puis avec hésitation :

— Ma mère est morte il y a huit jours... Nous avons eu de grands tourments. Sans cela, je serais venu vous voir plus tôt, au moins pour vous parler de l'affaire...

César donna deux ou trois coups de pied dans le bois du lit.

— L'affaire ! L'affaire ! Dirait-on pas qu'il s'agit du procès Dreyfus ? Evidemment, c'est une affaire... Et même une affaire étonnante.

— J'ai su, hier soir, que vous étiez rentré, pour-

suivit Salavin. Et j'ai pensé qu'il ne fallait pas attendre pour vous mettre au courant.

César fit un énorme bâillement qui finit en vociférations.

— Au courant ! Tu penses, mon ami, que je suis au courant. Je lis les canards, comme tout le monde. Vois plutôt...

Du pied, il poussa vers Salavin un amas de journaux qui traînaient sur le lit. Tous montraient, en première page, de longs articles aux titres bruyants : *Le Complot communiste... Une officine rouge... Le mystérieux missionnaire de la troisième Internationale... Les ennemis de l'intérieur... Un agent financier du Komintern.* Salavin regardait ces feuilles avec stupeur. César se passa plusieurs fois la main dans les cheveux et reprit, la voix brouillée :

— Comment ne serais-je pas au courant ? Bien trop de potin ! Oui, bien trop de potin pour cette bêtise.

— Devrigny, murmura Salavin avec reproche, vous ne semblez pas très bien saisir la gravité d'une telle affaire.

D'un coup de reins, César vint se placer au bord du lit, les jambes pendantes. Il portait un pyjama de soie bleue à ramages, d'où sortaient deux pieds cramoisis, larges, aux orteils cabrés.

— Si je comprends ! cria-t-il. Mais je comprends tout à fait bien. Je suis étonné, je suis interdit et, au bout du compte, mon ami, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Voyons, Salavin, tu as l'air de tomber de la lune. Voyons, Salavin, tu ne sais pas ce

que représentent les journaux, dans notre malheureux pays. Aujourd'hui, c'est le tam-tam, le bastingue, le complot communiste et tout le bataclan du tralala. Et demain, qu'on tire, demain, un petit pétard sous le fauteuil du roi d'Abyssinie, ou qu'on augmente le tabac d'un sou ou que, seulement, le ministre leur dise « la ferme ! » et voilà le complot communiste dans le troisième dessous. Pas même une ligne à la dernière page. Voyons, tu as l'air de croire que je dors, ou que je suis saoul, ou que je suis malade. Malade, ça, c'est à voir. Peut-être. Mais je comprends très bien les choses et je t'avoue même que je suis stupéfait. Comment ne serait-on pas stupéfait ? Dis-moi, Salavin, aurais-tu, par hasard, entendu... Oui, je sais que ta maman est morte et tu n'as guère eu le temps de t'occuper des copains de là-bas. Quand même, tu sais peut-être quelque chose que je ne saurais pas.

Salavin ouvrit des yeux surpris.

— Mais, Devrigny, j'étais chez Legrain, le soir, le fameux soir...

César fit un bond, retomba sur le lit, les jambes en l'air, et se prit à rire.

— Non ! s'écria-t-il. Non ! Tu étais là-bas le soir du pataboum ! Non, ce n'est pas possible !

— C'est tout à fait possible, Devrigny. Et je vous assure qu'il n'y a pas de quoi rire.

César se pencha fortement en avant, les pieds agrippés au bois du lit, la poitrine touchant les cuisses et, tendant un bras, saisit Salavin par l'épaule.

— Ai-je ri, mon ami ? Es-tu bien sûr que j'aie ri ? Non ! Je n'ai pas ri. Je n'ai même pas envie de rire, bien que cette affaire me semble ridicule. Le complot communiste ! Mais tu vois bien que le gouvernement avait besoin d'un petit coup de grosse caisse et qu'il a saisi l'occasion. Rien de plus clair. Ah ! tu étais là-bas. Mais on n'a pas parlé de toi, dans les journaux.

— Oh ! dit Salavin, je suis un personnage de trop maigre importance.

— Raconte-moi ça, dit César en se prenant le menton dans les mains. Raconte-moi comment les choses se sont passées.

— Eh bien ! fit Salavin avec effort, nous sortions... Nous sortions, Aufrère et moi. Mais je ferais mieux de vous expliquer d'abord l'histoire du chèque.

— Oui ! Qu'est-ce que c'est donc au juste que cette histoire du chèque. Les journaux donnent là-dessus des tartines ! Explique-moi tout, comme il faut.

— Nous étions à causer, continua Salavin, quand Bart a prié Max de lui rendre un petit service. A vrai dire, il ne s'agissait pas de Bart lui-même. Il s'agissait de ce type, vous savez ? Fontaine... Il avait un chèque à toucher. Si j'ai bien compris, un chèque de telle espèce qu'il ne pouvait pas être touché par un simple particulier, comme moi.

— Pourquoi « comme toi » ?

— Parce que, fit Salavin en baissant la tête, parce que je me suis proposé pour le toucher, ce chèque.

— Vraiment, tu t'es proposé ? s'écria César. Mais tu as le diable au corps, Salavin ! Ou est-ce que tu est devenu le disciple de Beauvoisin ? Ou quoi ?

Salavin secoua la tête.

— Je me suis proposé pour le toucher et ils n'ont pas voulu de moi parce qu'il fallait quelqu'un possédant un compte en banque. Ils avaient même pensé à vous. Je leur ai dit que vous ne viendriez pas, que j'avais reçu des cartes postales.

— Comment les trouves-tu, mon ami ?

— Qui donc ?

— Les cartes postales. Elles étaient jolies, n'est-ce pas ?

— Très jolies. Alors, puisque vous n'étiez pas là, ils ont demandé à Aufrère.

— Pas possible ! Et qu'a répondu le spectateur pur ?

— Il a refusé.

— Voyez-vous ça ? Sais-tu, mon ami, qu'il n'est quand même pas complaisant, le bougre ? Il a refusé ! Et alors ?

— Alors ils ont insisté. Rien à faire. Ils ont, à plusieurs reprises, parlé tout bas, dans l'arrière-boutique. Aufrère commençait à s'agacer, visiblement. Bart est revenu, deux, trois fois à la charge. Aufrère s'obstinait à refuser. Pour finir, il a dit oui. Il n'a pas dit oui de façon très franche, mais la jeune femme que vous appelez Stéphanie a déclaré qu'à la place d'Aufrère, elle accepterait. C'est à ce moment qu'il a dit oui.

— Un galant homme ! dit César. Alors, fini, le spectateur pur !

— Vous êtes sévère, fit Salavin.

César sursauta.

— Toi, tu es une bonne pâte. Il te tire, il te pétrit et tu dis : c'est bien. Le spectateur pur ! Mais tu ne sauras jamais ce qu'il a pu m'assommer avec cette blague-là. Et puis, c'est fini. Le spectateur pur, il est dans les choux. Laissons ça. Raconte-moi la suite.

— Nous sommes sortis, Aufrère et moi, les premiers. Nous ne sommes pas allés très loin : au moment de tourner dans la rue Berthollet, nous avons été emballés par les policiers.

— Comment ! dit César en ouvrant de grands yeux, comment ! Ils t'ont coffré, toi aussi, Salavin !

— Oh ! murmura Salavin avec un geste calme, je ne suis pas même bon à faire un prisonnier.

César s'était mis à marcher dans la chambre, pieds nus, les mains dans la ceinture de son pyjama.

— Alors, dit-il, tu as couché sur la fameuse paille humide des prisons. Mais, c'est une grande injustice ! Ils ne t'ont pas fait de mal, au moins ? Tu sais que ce sont de méchantes brutes.

— Ils ne m'ont pas fait trop de mal, répondit Salavin. Et, pourtant, ils m'ont fait le plus grand mal possible. Ils ont tué ma mère, Devrigny.

César s'arrêta net.

— Qu'est-ce que tu dis là, Salavin ? Tué ta mère ! Est-ce que tu deviens fou, mon ami ?

Salavin ne répondit pas tout de suite. Il se frot-

tait les genoux en se berçant d'avant en arrière et semblait réfléchir.

— Ah ! dit-il enfin, je ne pouvais pas croire que ma mère mourrait. Quelquefois, je l'imaginais, avec tant de force, tant de vivacité que j'avais peur de mes rêves. Mais je pensais que ce serait comme toutes ces choses que j' imagine et qui n'arrivent jamais. Et voilà... Juste un jour que je n'y pensais pas trop. Non, vraiment, je n'y pensais peut-être pas assez.

Il fit une grande pause et, tout à coup :

— Je n'y pensais pas assez. Je l'ai mal défendue. Et maintenant, c'est fini. Il n'y a plus rien entre la mort et moi. Elle est partie. Elle m'a quitté. Nous l'avons enterrée lundi.

Il avait cessé de se bercer et restait immobile, la bouche ouverte, la tête inclinée sur l'épaule, imitant, malgré lui, au gré des souvenirs, une image épouvantable.

César lui mit sa grosse main sur l'épaule et le secoua.

— Je ne comprends plus, Salavin. Ou tu bats la breloque, ou c'est moi. Comment veux-tu que ces bourriques aient tué ta maman ? Si tu n'est pas complètement dingue, explique-moi ça, veux-tu ?

Salavin parut revenir à la surface du monde.

— Ils m'ont, dit-il, gardé toute la nuit. Ma mère et ma femme étaient folles d'inquiétude. Au matin, ils sont venus, à quatre. Ils ont fait ouvrir la porte, au nom de la loi. D'ailleurs, ils m'avaient pris les clefs. Ce qu'on appelle une perquisition. Ma mère

était cardiaque. Elle a cru... Mon Dieu ! Qu'a-t-elle pu croire ? Que j'avais fait un crime peut-être.

César, de nouveau, foulait le tapis à grands pas. Il cria :

— Elle n'a pas pu croire une chose pareille. Non, mon ami, tu n'as pas fait de crime...

— Oh ! dit Salavin en hochant la tête, je le sais bien. Mais, pourtant, qu'a-t-elle pu croire en voyant ces hommes entrer dans le logement ? Car ils n'ont pas dit un mot d'excuse, Devrigny. Des ravageurs ! Ils ont tout vidé, tout piétiné, même des choses que les femmes conservent comme le secret de leur âme : une fleur sèche, une mèche de cheveux, une dent de bébé. Même ça, Devrigny. Et, pendant ce temps, ma mère mourait de peur et de honte. Oh ! je sais bien, tout ça, il faut qu'ils le fassent avec une espèce de fureur, sans ça, ils n'en auraient pas le courage.

Salavin ne put résister à la force de l'hallucination et se cacha le visage dans ses mains. César marchait en respirant avec effort. Il cria tout à coup, d'une voix rauque :

— Mort aux brutes ! Mort aux brutes !

— Que dites-vous ? balbutia Salavin.

— Moi ? Rien. Mais, mon ami, tu vois bien que je ne dis rien. C'est terrible, ton histoire. Allons, explique-moi tout.

— Pour le reste, Devrigny, vous en savez autant que moi. Plus peut-être. Le docteur Villard s'est trouvé relâché, séance tenante. Il travaille dans un laboratoire de la ville. On le connaît. Il avait reçu, dans la bousculade, un coup de poing sur

l'oreille. On lui a fait des excuses. Villard est un homme très bon, très généreux. Il s'est occupé de l'affaire. Il a fait des démarches.. Vous savez que le logement de Legrain a été fouillé. Comme les autres s'attardaient, les policiers sont entrés en force, vers minuit. Et ils ont emmené tout le monde. Non, pas tout le monde. C'est Villard qui m'a raconté la chose. Le type sur lequel ils ont mis la main et qu'ils considèrent comme le gibier de choix, justement ce n'est pas Fontaine. C'est un gaillard qui venait d'arriver on ne sait d'où, qui logeait depuis deux ou trois jours chez Legrain et dont je ne me rappelle plus le nom. Un type à perruque. Fontaine a disparu, par miracle. Mais tous ses papiers sont saisis.

César se donna plusieurs grandes claques sur les cuisses.

— Fontaine a disparu. C'est prodigieux !

— Il a disparu dans la bagarre. Celui que les journaux appellent le mystérieux missionnaire de la troisième internationale, c'est le type à perruque. On a relâché ces jours-ci la Polonaise et Beauvoisin. Legrain devait être mis hier en liberté provisoire. Les autres sont à la Santé, comme vous le savez par les journaux. Le cas le plus grave, à ce qu'on dit, est celui d'Aufrère.

César ne semblait plus entendre. Il était venu se planter devant l'armoire à glace et s'examinait poil à poil. Il gronda :

— Je ne me sens pas bien. Non, pas bien du tout. Mal de tête. Mal de tête.

Pendant quelques secondes, Salavin l'observa non

sans étonnement. Le rouquin ouvrait la bouche, découvrait ses gencives, sortait une large langue.

— Pas bien, je te dis. Le mal de tête et l'envie de rendre. Qu'est-ce que cela signifie, je te le demande ?

Puis, sans transition, il vint jusqu'à Salavin et lui prit les mains qu'il étreignit avec une émotion non feinte.

— Alors ta maman est morte à cause de ça. Mais, mon ami, c'est terrible à penser.

Et, tout aussitôt, sa pensée voltigeant ailleurs :

— Le cas d'Aufrère ! Tu me ferais rire avec le cas d'Aufrère. Pas si grave que tu veux bien le croire. Non, Salavin. Un mot, il n'a qu'à dire un mot.

— Quel mot ?

— Voyons, mon ami, ne me prends pas pour un imbécile. Je sais ce que je dis. Le mal de tête ne fait rien à l'affaire. Je raisonne comme pas un, quand je veux. Un mot ! Je répète : un mot ! L'agent financier du Komintern ! Mais il y a de quoi mourir de rire. Un bourgeois bien tranquille, voilà ce qu'il est. Tout le prouve. Sa vie, ses relations, son appartement, ses habitudes. L'histoire du chèque ? Il n'a qu'à raconter comme la chose s'est passée. Et l'agent financier du Komintern redeviendra tout aussitôt un petit garçon pas malin qui s'est laissé mettre dedans. Qu'il ouvre seulement la bouche.

— Mais, dit Salavin, s'il ne veut pas ouvrir la bouche ?

— Alors, s'écria Devrigny en levant l'index, alors ça le regarde. Et c'est une énorme rigolade.

Salavin réfléchit quelques secondes et secoua la tête.

— Je ne crois pas, Devrigny, que ce soit une rigolade, comme vous dites. Il est possible qu'Aufrère ne veuille pas ouvrir la bouche par... par loyauté.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Oui, je ne suis pas un homme capable de grandes choses ; mais, le silence d'Aufrère, il me semble que je le comprends. Aufrère a, bon gré, mal gré, fait une action. Il ne veut pas renier cette action. Il en réclame la responsabilité. Il ne trahit pas les compagnons qu'il a, malgré tout, acceptés.

César éclata d'un rire amer :

— Loyauté ! Mais, mon ami, tu perds la tête. Tu es un naïf, un enfant, un ange d'innocence. Aufrère n'a qu'un mot à dire et, s'il ne le dit pas, c'est qu'il a peur de passer pour un nigaud. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'en vais, dit Salavin. Je vais chez Legrain, qui doit être rentré maintenant. Je vais au nouvelles. Et j'avais même pensé que vous viendriez avec moi.

Le visage de César se rembrunit, se contracta.

— Tu ne voudrais quand même pas me faire passer Aufrère pour un héros. Je le connais mieux que toi. Il est mon ami depuis vingt ans. Non, je n'irai pas chez Legrain. Impossible. Tu vois bien que je suis malade. Tu vois bien que j'ai la langue blanche. Va chez Legrain et laisse-moi. Je me recouche. C'est le mal de tête. Je me tue à t'expliquer que c'est le mal de tête.

XIX

LE vent d'ouest, chargé de pluies, accourut des solitudes marines et souffla sur l'été parisien sa moite haleine pourrissante. Les arbres des avenues secouèrent sur les bitumes leurs frondaisons corrodées. De lents orages moroses achevaient la défaite de la saison. Parfois, le soleil, délivré des vapeurs, jetait sur le sommet des maisons un rayon rose, ardent encore, et si poignant qu'il ressemblait à la clarté funéraire des rêves.

Salavin s'arrêtait au bord du trottoir et contemplait ce monde familier comme on contemple un souvenir avant de le rendre au néant. Il allait chez Legrain presque chaque jour. Il s'asseyait dans un coin et engageait d'interminables conversations hachées par les coups de marteau du savetier, mouche-tées par le cliquetis de la machine à coudre.

Le bonhomme vivait dans les tourments : sa fille, saisie des premiers souffles froids, de nouveau semblait en péril. Il ne savait comment rassurer sa clien-

tèle, effarouchée par le scandale; ainsi qu'au paradis, il rêvait à de longues nuits laborieuses qui lui permettraient de rattraper les jours perdus et de choyer l'enfant malade. Un soir, en remontant ses lunettes d'un coup d'ongle, il aperçut, dans l'ombre, le regard de Salavin, un regard luisant et brouillé.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutia le vieux.

— Oh ! dit Salavin, pour la première fois de ma vie je voudrais être riche.

Le bonhomme ne se méprit pas un instant au sens de ce vœu candide. Par-dessus la table, il tendit sa grosse main calleuse et dit « merci ! »

Le plus souvent, l'entretien roulait sur l'affaire. Villard venait deux fois par jour et donnait des nouvelles. « La rue est surveillée, murmurait-il. Il y a des agents en bourgeois qui passent leur vie dans le bistro du coin. Par prudence, il est entendu que Beauvoisin ne se montrera pas. Il vous envoie ses amitiés. Vous et moi, Salavin, nous n'avons rien à craindre. Ah ! j'ai vu Stéphanie... » Il baissait la voix, faisait signe aux compagnons de se rapprocher et le colloque se terminait en chuchotements.

Villard parti, les deux hommes demeuraient silencieux. Parfois, Legrain piquait une anecdote au milieu de ses souvenirs :

— J'avais déjà été emprisonné une fois, disait-il. Au moment de la mort de Ferrer. Ils m'ont gardé deux jours. Cette fois, c'est une semaine. La troisième fois sera la bonne : j'y passerai le restant de mes jours.

Une minute, il levait les yeux et contemplait le

concile de ses dieux lares : Tolstoï, Proudhon, Karl Marx, Lénine... Tous ces portraits qu'il avait découpés dans les magazines et collés sur le papier à bouquets.

Salavin songeait aux nouvelles apportées par Villard. Un jour, Legrain dit :

— Mais, Devrigny ? Il est toujours à la campagne ?

— Non, répondit Salavin. Il est malade.

— Ah ? Pauvre gars, murmura le bonhomme.

Salavin dit encore :

— J'irai le voir un de ces jours.

Rentré rue du Pot-de-Fer, Salavin se ruait à ses copies, qui lui prenaient une bonne part de la nuit. Ce régime achevait de le consumer. Son regard brûlait dans un cerne bleu. Ses mains et ses bras tremblaient au rythme de son cœur. De temps en temps, il abandonnait sa plume et restait immobile, les mains étalées sur la table, les paupières baissées, attentif à quelque secrète musique.

Alors Marguerite s'approchait et posait timidement sa joue sur l'épaule de l'homme silencieux. Ils demeuraient ainsi, côte à côte, dans la crainte de blesser, même d'un geste, même d'un souffle, le charme désolé de cette minute.

Un soir, Marguerite dit :

— Nous n'avons pas revu ton ami Devrigny.

— C'est vrai, fit Salavin.

— Est-ce donc qu'il ne viendra plus ?

— Je crois, murmura Salavin, qu'il ne viendra plus.

Marguerite remua doucement la tête. Toutes les voix du monde allaient-elles ainsi s'éloigner et s'éteindre, l'une après l'autre ?

Le lendemain matin, de bonne heure, Salavin se mit en route. « Qu'importe s'il est au lit ! pensait-il. Qu'importe si je le réveille ! » Il gagna le boulevard Saint-Michel. L'ascenseur l'intimidait, il monta les étages à pied. La grande maison bourgeoise n'était pas encore éveillée. Salavin gravissait les degrés dans un silence profond. Il allait lentement, et résistait à mille pensées qui lui mirent la sueur au front. Devant la porte de César, il attendit plusieurs minutes, espérant percevoir quelque signe de vie, un sifflet, un juron, un chant peut-être, espérant même que César ne serait pas seul au gîte et ne le recevrait pas.

Il vit alors la clef dans la serrure, et frappa, du bout de l'index, de façon presque insensible. Une voix s'éleva, tout de suite, à l'intérieur du logis : « Entre » ! Comme Salavin n'osait bouger, la voix répéta, courroucée : « Entre donc » !

Il entra. La chambre donnait dans le vestibule par une large porte à deux battants qui se trouvait ouverte, en sorte que le visiteur aperçut aussitôt César. Il était habillé, en costume de ville, assis sur une chaise et tournait le dos à la fenêtre. Il avait deux rides au coins de la bouche, la chevelure terne et mal peignée, l'œil trouble. Il répéta, plus bas :

— Puisque je te dis d'entrer !

Salavin ferma la porte, risqua deux ou trois pas, s'arrêta.

— Que faites-vous ? demanda-t-il.

Devrigny eut un frisson.

— Moi ? Rien.

— Vous m'attendiez donc ?

— Bien sûr.

Salavin cherchait de l'œil quelque place où poser son chapeau et vit que le lit n'était pas défait. Des fioles de pharmacie et des boîtes aux étiquettes bigarrées encombraient la table de nuit.

— Vous n'avez pas, sans doute, passé la nuit chez vous ? dit enfin Salavin.

— Moi ? Si. Bien sûr que si.

— Alors, poursuivit Salavin, où donc avez-vous dormi ?

César fit un petit saut sur sa chaise.

— Là, j'ai dormi là. Ou plutôt, non, je n'ai pas dormi. Je ne dors plus. Tu comprends, Salavin, je n'ai plus sommeil.

— Devrigny, fit Salavin avec douceur, Devrigny, vous êtes malade.

— A qui le dis-tu ? fit César en haussant les épaules. Et, comme Salavin, dans un élan amical, cherchait à lui prendre la main, il eut un geste de recul.

— Décidément, tu as tous les courages. Un lépreux, Salavin, toucherais-tu un lépreux ? Toucherais-tu un pestiféré ? Non ! Alors, puisque je te dis que je suis malade, ne me touche pas et dis-moi ce que tu veux me dire.

— Je ne suis pas certain, Devrigny, d'avoir quelque chose à vous dire.

— Ta ta ta ! Tu es venu me parler de l'affaire, de

ce que tu appelles l'affaire. Eh bien ! parle-moi de l'affaire. Si, mon ami, je te jure que ça me distraira. Tu viens peut-être prononcer l'éloge de Max Aufrère, ce personnage magnanime. Prononce, mon garçon. J'aime les folies. Du moins, je les aimais, parole !

— Devrigny, dit Salavin désarçonné, je ne suis pas venu vous parler d'Aufrère, je suis venu vous parler de vous-même.

César secoua la tête d'un air las.

— Parle, Salavin. Tu n'en diras jamais tant que j'en sais. Allons, parle.

— Je ne vous ai pas importuné depuis dix jours. Si vous êtes souffrant, César, je ne dirai qu'un mot.

— Ne te gêne pas, mon ami. Mille mots, dix mille mots, tous les mots que tu voudras.

— Eh bien ! dit Salavin avec fermeté, il faut, César, que vous alliez faire visite à Legrain. Même une petite visite, même cinq minutes.

Devrigny, soudain, se redressa, l'œil en flamme.

— Pourquoi me dis-tu ça ? Non, mais qu'est-ce que ça peut te faire que j'aille ou que je n'aille pas chez Legrain ?

— Devrigny, reprit Salavin, il faut que vous fassiez une petite visite à Legrain. Il est votre ami depuis longtemps. Il est éprouvé, il souffre, sa fille est plus malade que jamais.

César se mordillait les lèvres, l'air buté.

— Crois-tu donc qu'il soit le seul à souffrir ? Malade ? Et moi, crois-tu que je ne le sois pas, malade ?

— Oh ! dit Salavin, je suis sûr que vous êtes ma-

lade, sûr aussi que vous souffrez. N'importe ! Il serait d'un bon cœur d'aller voir Legrain.

Devrigny parut soudain déterminé.

— Non, mon ami. Je te dis non.

— Quoi ? Vous n'irez pas voir Legrain ?

— Je dis non. Ce n'est pas pour me faire montrer mon bon cœur que tu veux m'emmener chez Legrain. Tu ne vois pas pourquoi, peut-être ?

— Je ne vois pas... bredouilla Salavin.

César éclata d'un rire forcé.

— Eh bien ! moi non plus, je ne vois pas. Allons ! tu me réveilles, tu me dérrouilles. Ah ! Salavin, tu seras toujours le même phénomène. Tu m'amuses. Et, pourtant, je n'ai pas le goût à rire. Ainsi donc, tu viens me conseiller amicalement d'aller faire un petit tour dans la caverne. Mais, mon enfant, je lis les journaux comme père et mère. Je sais tout ce qu'il faut savoir.

— Vous m'étonnez, Devrigny, dit Salavin avec gravité. Vous aviez des amitiés, dans cette maison. Si vous n'y retournez pas, après cette affaire, on pensera peut-être...

— Que pensera-t-on ? cria César d'une voix grondante. Dis-moi ce que l'on pensera. Dis-le tout de suite !

Salavin devint très pâle.

— On pensera peut-être que vous avez peur.

César poussa un mugissement.

— Peur de quoi ? Dis-le donc ! Peur de la police ? Mais, je l'enquiquine, la police, à pied, à cheval et en voiture. Peur de qui ? Non, Salavin, je n'ai pas

peur. Et même... ce n'est pas ça que tu voulais me dire. Fait rien. Pas toujours facile de dire ce qu'on a sur le cœur. Allons, revenons au cénacle. Que chante-t-on, rue des Lyonnais ? Assieds-toi. Non, non, tu ne me gênes pas. Je suis tout à fait ragaillard, rien que de t'entendre. Raconte-moi les dernières nouvelles du club.

— Il n'y a plus de club, Devrigny. Vous savez que Bart, Politzer et Rainal sont en prison, avec ce type que vous ne connaissez pas et qu'on appelait, là-bas, Obziny. Legrain est en liberté provisoire, mais inculpé quand même. Le docteur Villard voit les uns et les autres avec beaucoup de dévouement. Il a même pu visiter Aufrère. Que voulez-vous ? César, il est bien difficile de parler de cette histoire sans prononcer le nom d'Aufrère...

— Prononce, mon ami, prononce, dit César avec un geste des épaules exprimant une grande lassitude.

— Vous savez peut-être qu'on n'a pas inquiété...

— Qui ? Tu vas parler de Stéphanie ? Parle de Stéphanie. Attends ! Minute ! Je ne l'aurai pas, Stéphanie. M'est égal. Je n'en aurai plus aucune, tu m'entends, aucune.

Salavin jeta sur César un regard de compassion et poursuivit, en hésitant.

— Bien qu'ils aient beaucoup de mal à correspondre, Bart et Stéphanie s'étaient mis d'accord pour essayer de dégager la responsabilité d'Aufrère.

— C'est admirable ! fit César avec amertume. Voilà tous ces gaillards qui se révèlent comme des âmes héroïques...

— Bart et Stéphanie, vous disais-je, voulaient faire quelque chose pour disculper Aufrère. Mais...

— Aufrère n'a pas voulu, peut-être ?

— Justement, Devrigny ! Aufrère n'a pas voulu.

— Ah ! dit César, la chose tourne au sublime. Max n'est pas seulement un héros, c'est un martyr.

— Ce qui les préoccupe tous, poursuit Salavin, affectant de n'écouter point les interruptions de César, ce qui les occupe est de savoir par quel hasard la police a fait le coup de main ce soir-là. Personne, en somme, à part les intimes de la maison, ne connaissait l'existence de Fontaine. Et nous-mêmes ne savions presque rien de lui. Il a, je vous l'ai dit, disparu très adroitement au cours de l'algarade. Il a passé la nuit dans les cabinets du sixième et, le matin venu, il est sorti de la maison devant les policiers, avec, à la main, les bouteilles de lait cueillies sur les tapis-brosses de chaque étage. Savez-vous qu'il ne s'appelle pas Fontaine ? Il s'appelle Zakine. C'est Villard qui me l'a dit. Bref, ce Fontaine est, paraît-il, encore à Paris, et en sûreté. Je vous racontais que leur souci du moment est de savoir comment la police a pu prendre le vent. En dehors des paperasses de Fontaine, la chose grave, paraît-il, est l'affaire du chèque. Or, personne le nous ne connaissait rien à ces histoires de chèques. De proche en proche, il paraît que leurs soupçons commencent à s'orienter.

— Sur qui donc ? fit César.

— Ah ! dit Salavin, je ne sais pas encore. C'est d'ailleurs sans importance, maintenant.

César venait de se lever. Il bondit tout à coup, saisit Salavin par les revers de sa veste et se prit à le secouer en hurlant :

— Sans importance ! Tu oses insinuer que c'est sans importance. Et tu es venu tout exprès pour me dire ça. Bonne âme ! Tu es venu me conseiller d'aller faire un petit tour chez Legrain parce que cette bande de paltoquets commence à me soupçonner d'une grande saleté, peut-être. Ah ! ne va pas me mettre en colère ! Tu ne me connais pas. Tu ne sais pas ce que peut faire un homme de mon espèce quand on le pousse à bout. Quoi ? Quoi ? Est-ce que tu te trouverais mal, par hasard ?

César jeta Salavin dans un fauteuil et se lança dans la chambre, tête basse, au hasard.

— Vous êtes fou ? Devrigny, balbutiait Salavin. On n'oserait pas plus vous soupçonner qu'on ne me soupçonnerait moi-même. Vous êtes fou !

— Non, non ! Je ne suis pas fou, hoquetait César, l'air égaré. Pas fou. Malade ! Tiens, regarde, mon ami, regarde toutes leurs sales drogues. Et maintenant, c'est certain. On a l'examen du sang. Ils ont commencé les piqûres. Moi ! Moi ! Un homme perdu, une loque, un débris. Fini pour César.

Il fit quelques tours dans la pièce, au pas de course, et vint tomber en arrêt devant les fioles.

— La seule maladie dont je ne voulais à aucun prix ! La seule dont j'avais peur. Et voilà, plus de César !

Il réfléchit un instant et poursuivit, la voix sourde :

— Et je deviendrai comme le père Gaboriaud qui se mettait à marcher tout droit devant lui, dès qu'on le quittait de l'œil. Et, un jour, il a trouvé un tramway, devant lui, et il est monté, et, au terminus, il ne se souvenait même plus de son nom... On l'a ramené comme un paquet. Et, un autre jour, il a commandé un wagon de châtaignes... Et, un autre jour, il s'est mis tout nu, chez la laitière, pour montrer qu'il était beau...

César se laissa tomber sur le bord du lit, prit ses cheveux à poignées et se lamenta.

— Tout en même temps ! Tous les coups qui tombent ! Et toi, Salavin, voilà que tu t'en mêles. Pourtant, tu n'es pas mauvais, toi. J'ai toujours aimé la plaisanterie ; mais je te dis que je ne suis pas un cochon. Un homme fini, peut-être. Pas un cochon !

— César, dit Salavin en lui posant la main sur le front, César, puis-je vous soigner, faire quelque chose ? Avez-vous besoin de moi ?

— ...Puisque je te dis que ça m'est égal. Puisque je te dis que tout m'est égal. Non, va-t'en. Laisse-moi dormir. Ah ! si seulement je pouvais dormir une heure !

Il s'abattit, le visage dans le traversin. Au bout de quelques instants, Salavin sortit, sur la pointe des pieds.

Il marcha comme d'habitude, à la dérive, au fil des rues. De temps en temps, il se prenait à courir, pour fuir ses propres pensées.

XX

P OUR la dixième fois, Salavin s'arrêta, leva la tête et chercha quelque chose dans le ciel. Il faisait maintenant nuit noire. Des nuages d'un rose assourdi s'enfuyaient vers l'est et Salavin, saisi de vertige, voyait parfois les hautes murailles s'ébranler à contre-vent et, tout d'une pièce, menaçantes, s'incliner vers lui. On venait d'allumer les lampadaires du boulevard ; le guetteur en fut, un instant, ébloui. Il fit quelques pas, toucha la grille du jardin, tourna sur lui-même et regagna tout aussitôt son poste d'observation. Il était las. Il commençait à sentir la fraîcheur du serein. Il avait sinon soif, sinon faim, du moins le confus désir d'un réconfort. Pourtant il ne se décidait point à s'éloigner. Depuis quatre jours, il venait là, chaque soir, dans l'attente de quelque mystérieux signal. Mais les deux fenêtres restaient sombres et Salavin ne savait plus à quoi se résoudre.

Il alla jusqu'à la gare de Sceaux, presque au pas

de course et pour reprendre un peu de chaleur. Comme il revenait, pressant l'allure, avec au cœur, déjà, la crainte de s'être écarté trop longtemps, d'avoir, peut-être, manqué l'occasion tant attendue, il s'arrêta net, le souffle coupé : là-haut, dans le ciel ténébreux, une lueur très faible s'éveillait à l'une des fenêtres. Alors Salavin traversa le boulevard, s'engagea sous la voûte et, tout aussitôt, dans l'escalier.

Parvenu devant la porte, il vit la clef sur la serrure. Il frappa et, sans reprendre haleine, cria : « C'est moi, Devrigny ! C'est moi. » Il n'attendit pas la réponse, ouvrit la porte, entra.

César était couché, tout habillé, sur son lit. Une très petite lampe éclairait la moitié de son visage. Il avait cette pâleur à taches de son, cette pâleur mauve des rouquins malades. Une barbe de huit jours rendait plus sensible encore l'amaigrissement de ses traits. Il considéra le visiteur d'un œil morne, sans desserrer les dents. Un long moment passa dans le silence. Salavin s'était arrêté, tout debout, au pied du lit. Il dit enfin, l'air amical :

— Vous venez seulement de rentrer ?

César fit rouler sa tête sur l'oreiller.

— Je ne suis pas sorti.

— Je pensais que vous étiez chez votre médecin.

— Non ! J'ai décidé de ne pas me soigner.

Salavin prit une chaise et vint s'asseoir près du malade.

— Il faut vous soigner, César, dit-il avec douceur.

Les lèvres de César se mirent à trembler.

— Non. J'ai dit non. Pourquoi me parles-tu de ma santé qui ne t'intéresse pas du tout ? Tu viens m'espionner ? Eh bien ! espionne. Et même, espionne franchement. J'aime autant ça.

— Je vous jure, César, s'écria Salavin, je vous jure que je ne viens vers vous que par amitié.

Le malade poursuivait, l'œil dur :

— Quel plaisir peux-tu prendre à voir un homme fini ? Ou si tu es comme les corbeaux... Va voir ton Aufrère. Va voir ton Aufrère chéri, ton héros, ton demi-dieu. Tu sais que l'on peut entrer sans difficulté dans les prisons. Tu sais que les politiques sont traités comme de petits princes. Va voir ton modèle de toutes les vertus.

Salavin secoua la tête.

— Non, César, je n'irai pas voir Aufrère.

— Tu as tort. C'est un saint, c'est un martyr, et moi, je suis pire qu'un chien galeux.

— Aufrère, dit le visiteur à voix basse, Aufrère a, moins que vous, besoin d'un ami.

César feignit de n'avoir pas compris. Il se lamentait à voix sourde :

— Pourquoi venir perdre ton temps avec un homme gâté jusqu'à la moelle. Tu ne le crois pas ? Regarde mes poignets, regarde mon cou. Et dis-moi ce que tu vois. Dis-le moi bien en face, si tu n'as pas peur de respirer l'air qui me sort de la bouche.

Il se mit à suivre de l'œil une mouche que la lumière irritait et qui tournoyait en bourdonnant.

— Comme tout m'était bon ! Comme tout m'était beau ! Et tu crois qu'on peut encore aimer la vie,

avec un corps dont la seule pensée vous remplit de honte et de dégoût.

— César, dit Salavin, je vous affirme que le corps se soigne et guérit.

César haussa les épaules et murmura :

— Plus confiance !

Alors Salavin, d'un ton pressant :

— Ah ! César, ne comprenez-vous pas que l'âme est encore plus malade que le corps ?

Devrigny se redressa, non brusquement, mais comme une puissante bête exténuée. En chancelant, il reprit son éternelle course captive.

— L'âme ! L'âme ! disait-il. Que sais-tu de l'âme, pauvre homme ? Oui, je comprends. Tu es tenace : tu reviens à ton histoire. Tu vois que je suis misérable...

— Oui, s'écria Salavin, oui, je le vois et vous dis : il n'est pas une seule maladie du corps qui puisse donner une tristesse comparable à la vôtre.

Devrigny fit une énorme inspiration.

— Alors, tu trouves que je ne suis pas assez bas. Tu viens me tourmenter, me torturer. Tu es là comme une guêpe avide. Tu tournes autour de moi. Tu tournes autour de ma maison. Si ! Si ! Je t'ai vu, par la fenêtre. Et tu cherches à quelle place me piquer. Mais, mais, ne cherche pas. Toutes les places sont bonnes. Toutes les places sont douloureuses. Ne me regarde pas ainsi. Je sais ce que tu penses. Et je te dis que tu te trompes. Ce n'est pas même que tu te trompes, c'est que tu ne comprends rien à rien. Tu vois un homme qui aime la fantaisie.

la plaisanterie et tu en fais je ne sais quoi, un criminel, peut-être. Car tu as de l'imagination. Tu en as à revendre.

Et soudain, d'une voix enrouée, César cria :

— Je suis un homme loyal. M'entends-tu ? Je suis un homme aussi loyal que ton Aufrère. Je suis peut-être maladroit, je suis peut-être bête, à mes heures. Mais, loyal ! Et puis non, ce n'est pas bête qu'il faut dire. C'est... quoi donc, mon Dieu ? Capable d'une inconséquence ? Même pas, même pas. Et tu viens, comme un bourreau, t'acharner sur l'homme. Est-ce que tu crois que c'est bien ?

— César, balbutia Salavin, les yeux brouillés de larmes, César, je vous affirme que, si quelque chose au monde pouvait me rendre heureux, à l'heure actuelle, ce serait de vous apporter du soulagement.

— Ecoute, reprit Devrigny. Ecoute et comprends. Un garçon qui aime rire fait une bêtise. Moins que ça : une folie. Moins que ça : une imprudence. Et voilà que, de leur côté, les événements marchent. Voilà les copains en prison, Aufrère et tous les autres. Voilà des articles dans les journaux, et la justice, et le baroufle. Voilà mon Salavin au bloc. On fait une perquisition chez mon Salavin. Et sa mère qui meurt d'une crise au cœur. Et quoi donc encore ? Mais, tout ça, tu le vois bien, ça n'a pas de rapports. On ne meurt pas pour une parole en l'air. Et alors, tu arrives. Et alors tu reviens et tu me martyrises et tu me déchires.

— Je m'en vais. Je m'en vais, dit Salavin, la gorge serrée.

— Non, ne t'en va pas. Non, pas encore ! Ah ! je n'aime pas être tout seul. Je ne peux pas supporter d'être tout seul. J'aime encore mieux que tu restes-là et que tu me fasses du mal.

— Vous faire du mal ! s'écria Salavin. Mais, du bien, rien que du bien !

César eut un étrange sourire.

— Ah ! dit-il, tu parles comme un curé.

— Hélas, répondit Salavin. Il n'y a que nous deux ici, mon ami. Deux pauvres hommes. Et c'est peut-être une grande misère.

Alors, dans un élan qui, pour la première fois, lui fit monter aux lèvres le tutoiement fraternel :

— Rien que nous deux, César. Mais, à nous deux, nous pourrions te sauver quand même.

Devrigny se jeta par terre, tout de son long, et se prit à sangloter d'une voix rauque, affreuse, sans larmes, en grattant le tapis avec ses ongles. Il criait :

— Je suis malheureux ! Je suis malheureux !

Salavin s'agenouilla, lui mit une main sur la tête et dit tout bas :

— Même si tu as fait quelque chose de mal tu sais bien que je te pardonne, pour moi et pour les autres.

Les plaintes de l'homme abattu mouraient en balbutiement : « Malheureux ! malheureux ! »

Salavin reprit :

— Pauvre César ! Qu'as-tu fait ?

César se redressa lentement, douloureusement, en sorte que les deux hommes étaient à genoux, l'un contre l'autre, et il dit en reniflant :

— Je ne sais pas. Tu vois bien que je ne sais même pas.

Il ajouta tout de suite, l'air égaré :

— Mais, qu'est-ce que j'ai donc fait, mon Dieu ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Je ne me rappelle plus...

Et, un instant plus tard :

— Remets ta main sur ma tête. Si tu savais ce que ça me fait du bien. Tu n'as pas peur de la maladie ? Alors, laisse ta main sur ma tête.

Il parlait d'une voix tendre, chantante, comme un très jeune garçon à son premier chagrin. Et Salavin le prit par la taille, le releva, le conduisit jusqu'à son lit, le fit étendre, lui posa sur le front, tour à tour, ses mains glacées. Il disait, tout bas, comme on chante une chanson lénitive et berceuse : « Tu guériras, je t'assure. Tu redeviendras un homme. Nous ne parlerons plus jamais de ces choses qui te tourmentent. Tu oublieras. Un homme peut changer... Tu seras, de nouveau, fort et heureux... Une vie, ça se recommence... »

Il balbutiait de ces bouts de phrase sans suite et César faisait « oui », des paupières. Un moment, Salavin crut que le malade s'était assoupi. Sur la pointe des pieds, il gagna la porte. César, aussitôt, tendit les mains :

— Tu repasseras demain matin ! Dis, Louis, tu ne me laisseras pas seul demain.

Salavin s'arrêta, revint jusqu'au malade, lui mit un baiser sur la joue en murmurant : « Oui ». Puis il sortit à reculons, sans bruit.

Un quart d'heure plus tard, en le voyant paraître, pâle, tremblant, le regard illuminé, Marguerite s'élança, le saisit dans ses bras avec angoisse.

Mais lui, reprenant haleine après chaque mot :

— Tais-toi ! Non ! N'aie pas peur. Je ne peux pas te dire. C'est peut-être le plus beau jour de ma vie.

XXI

IL avait gravi des pentes arides, cheminé parmi des éboulis croulants, rampé le long des précipices. Il s'était querellé mille fois avec sa propre lassitude. Il avait senti, mille fois, ses muscles roidis refuser le service. Et, tout à coup, alors qu'il n'avait plus de flamme, plus d'espoir, presque plus de désir, il arrivait dans un vallon vert, baigné de clartés idylliques, d'où l'œil, à l'infini, découvrait des campagnes fortunées, des fleurs, des eaux, des archipels...

Il s'éveilla, couvert de sueur. Un fil de jour brillait entre les rideaux. Il avait dormi ! Les hommes ivres de joie pouvaient donc dormir, comme les autres ? Le sommeil était-il donc un adversaire astucieux qui vous oubliait pendant la détresse et venait, sournoisement, vous ravir les heures de véritable plénitude ? Il se rappela son rêve. Il en respira, pendant quelques minutes le parfum doux et fort. Il

jugea que le sommeil l'avait, aussi, favorisé. Pour demeurer plus longtemps dans la pureté d'un tel bonheur, il s'efforça de respirer avec précaution et de ne pas bouger.

Le chemin, le seul chemin, brillait maintenant sous une lumière indulgente. Comme c'était clair ! Quarante ans pour conquérir le rudiment de la vérité. Etre un saint ! Quelle ambition ! Quelle chimère ! Et, peut-être, quel blasphème ! Il savait, maintenant. Il serait un homme. Rien de plus. Un homme simple et bon. Il n'accomplirait pas d'actions étonnantes ; il s'en garderait même avec une subtile prudence. Il irait parmi les hommes, cherchant les malheureux, les réprouvés, les vaincus. Il n'en manque pas ! Et il s'efforcerait de les consoler, rien de plus. A l'occasion, les instruire. Pour les meilleurs, pour les sujets d'élite, les réhabiliter, les sauver peut-être. Il serait le consolateur, l'ami obscur, souvent anonyme, qui passe au bon moment, tend une main secourable, verse une gorgée de cordial...

Il se leva dès les chats. Il barbota dans l'eau froide, ce qu'il redoutait d'ordinaire et, ce jour-là, trouva vivifiant. Il se vêtit avec allégresse et, sous le regard interrogateur de Marguerite, se retint de sourire : « Je t'expliquerai », murmura-t-il. « Plus tard. Tu sauras tout. »

Il n'était pas huit heures quand, de l'orteil, il tâta la rue, tel un plongeur déterminé. Les tâcherons, les manœuvres, les employés partaient au travail. Pas de flâneurs, sur les trottoirs. Rien que des gens pressés, au visage encore bouffi de sommeil ou flétri

par une fatigue incurable. Salavin s'efforça, dans la foule, de discerner les plus misérables et, pour chacun, se demanda comment on pourrait le soulager. Pour tous, il inventa des mots qu'il prononçait dans l'enthousiasme. Il n'oubliait certes pas Devrigny. Honneur à la première brebis du troupeau ! La soirée de la veille allait être, désormais, mêlée à toutes les pensées de Salavin, comme le principe, comme l'essence même de sa nouvelle vie.

M^{me} Léon, la concierge de César, prenait le vent sur le seuil de sa loge. Elle connaissait Salavin, pour l'avoir vu passer parfois. Elle fit un clin d'œil et dit : « Il n'a vraiment pas l'air dru, votre ami. Il me tourmente. Tâchez de l'asticoter un peu ! » Le visiteur eut un sourire qui signifiait : « Comptez sur moi, bonne dame ! » Elle ajouta, dans un accès de cordialité : « Pourquoi ne prenez-vous jamais l'ascenseur ? » Mais Salavin : « Merci. Je préfère mes jambes, pour l'exercice... »

Décidément, le rouquin ne redoutait pas les voleurs. La clef, comme toujours, était sur la porte. Salavin frappa, pour la forme, et pénétra dans le vestibule.

Quand la chambre se trouvait fermée, comme ce matin-là, le vestibule était éclairé par un œil de bœuf. Bien en évidence, piquée sur un panneau de la porte, Salavin aperçut une enveloppe à son nom. « Tiens, se dit-il, César est sorti de bonne heure. Il est probablement chez son médecin. Et il m'a laissé cette lettre pour me prier de revenir plus tard. Je vais passer une heure au Luxembourg... »

Il prit la lettre, tira la porte et se mit à descendre les degrés. « Au fait ! pensa-t-il, avant d'aller plus loin, voyons ce que nous dit César. »

Il déchira l'enveloppe, s'approcha d'une fenêtre à vitraux bariolés et déploya la lettre. Ce n'était pas un simple billet, mais une large page d'écriture. Dans un angle, en caractères de fantaisie, étaient imprimés ces mots : *César Devrigny, assureur-conseil*. Dans l'autre angle, la date, soigneusement calligraphiée.

Salavin lut les premières lignes et, tout de suite, s'assit, se laissa choir sur une marche. Il poursuivit courageusement sa lecture. Parfois, quand son regard s'obscurcissait, il devait relire certains passages.

Tu viendras demain matin, Salavin, disait la lettre, tu viendras et tu verras ce que tu verras. Je tiens, avant tout, à te dire ce que j'ai sur le cœur. Je suis de sang-froid et parfaitement sain d'esprit. J'ai, d'ailleurs, toujours eu les idées claires, étant un homme d'action, avant tout. La certitude d'être atteint par la maladie que tu sais m'est absolument intolérable. Je me suis toujours dit que, si pareil malheur m'arrivait, je n'accepterais pas ce que je considère comme une horrible déchéance. Je n'ai qu'une parole et je la tiens. Je prends cette résolution à cause de la maladie, je te le répète et suis prêt à le jurer sur la tête de ma mère qui est morte. Maintenant, Salavin, reste à régler l'autre question. Tu me connais mal. Je suis un homme honnête et loyal. Je dirai même que je suis, par excellence, l'homme loyal. Il est bien évident qu'un homme

loyal ne peut pas accomplir une mauvaise action. Si j'y ai pensé, ça ne regarde personne. Si même il m'est arrivé de dire des paroles en l'air, des paroles imprudentes, il est impossible qu'elles soient devenues ce que, devant les hommes et devant Dieu, je considérerais comme un crime. Tu sais que je ne mens jamais. Et je signe d'une main ferme.

Ton bien dévoué

CÉSAR DEVRIGNY.

Salavin lut cette lettre de bout en bout, deux fois, puis il la plia soigneusement en quatre et la glissa dans sa poche. Il se leva, se passa sur le front une main qui retomba trempée de sueur. Il remonta les degrés et, plusieurs fois, s'arrêta, comme un homme qui va peut-être s'écrouler, peut-être prendre la fuite. Il parvint tout de même devant la porte, fit jouer la clef, pénétra dans le vestibule.

Tourner la clef de la chambre semblait une entreprise plus difficile. Salavin finit par s'y résoudre. La chambre apparut, inondée de lumière. Salavin resta deux ou trois minutes debout contre le mur, immobile. L'énorme bruit que faisaient ses mâchoires en claquant finit par l'arracher à cette rêverie.

Il partit, laissant derrière lui les deux portes ouvertes. Il redescendit les étages et parvint dans le couloir d'entrée au moment où M^{me} Léon achevait la toilette de sa loge. A voir la figure du visiteur, elle eut, avec l'instinct propre aux personnes de son état, la prémonition de quelque événement remarquable.

Elle laissa tomber les plumeaux et reçut dans ses bras un Salavin blafard.

— Montez, montez ! disait-il. Vous le verrez, au milieu de la chambre. Avec son rasoir, madame, avec son rasoir !

Malgré ce qu'ils apportaient de déconcertant et de tragique, les faits de cette matinée ne devaient laisser dans l'esprit de Salavin qu'un souvenir à la fois térébrant et confus.

On put voir, vers midi, dans une allée du Luxembourg, un promeneur extrêmement pâle qui marchait de long en large en relisant cent fois le même papier.

La lettre de César était d'une écriture égale, appliquée, avec de ces abréviations familières aux employés de commerce, et une signature ornée d'un paraphe laborieux.

XXII

Si la mort de César devait, pour Salavin, demeurer un déchirement et une énigme, elle passa presque inaperçue de tous dans la cohue des événements qui remplirent le début de l'automne. Les soupçons du « club Legrain » s'égarèrent dès le début de l'instruction. Ce fut, pour Salavin, un soulagement de le comprendre. L'affaire de la rue des Lyonnais, comme il apparut assez vite, n'était qu'un épisode au cours d'une ample campagne policière. Le gouvernement tenait à prodiguer les marques d'énergies pendant la dernière phase d'une législature troublée. Les amis de Legrain cessèrent vite d'épiloguer sur le fait accompli pour se recueillir, préparer leur défense et faire front.

Parfois, Legrain prononçait le nom de César avec des soupirs navrés ; mais rien ne pouvait le distraire longtemps de sa propre affliction. Hélène était à l'agonie. Les médecins ne luttaient plus. Tout le

monde le savait, sauf la fillette, et Legrain usait les restes de son courage à causer gaiement d'avenir avec une mourante.

Le procès vint devant les tribunaux, dans les premiers jours d'octobre. Les membres du club Legrain étaient poursuivis pour complot contre la sûreté de l'Etat. L'instruction, menée sans lenteur et sans ménagements, tendait à prouver, en interprétant les papiers de Fontaine, que la boutique du savetier servait d'officine pour la fabrication de faux documents politiques et la manipulation de capitaux affectés à des œuvres révolutionnaires secrètes. Les rapports de police présentaient le club de la rue des Lyonnais comme un repaire, trop longtemps toléré, d'agitateurs dangereux frappés, pour la plupart, d'interdiction de séjour dans plusieurs pays d'Europe, en France notamment. Pendant toute la durée de l'affaire, l'obscur Obziny, trouvé porteur de grosses sommes en valeurs, chèques et monnaies étrangères, fut considéré comme « le chef du complot » et désigné sous les noms, également fameux depuis, de Zakine et de Fontaine. Les recherches de la justice laissèrent entière, jusqu'au bout, une erreur que les prévenus eurent soin de nourrir. Bart, journaliste redouté, se trouvait en outre, à raison d'articles récents, poursuivi pour provocation de militaires à la désobéissance.

Malgré la hâte sensible et la pression du ministère, les débats prirent plusieurs longues séances et réveillèrent dans le public toutes les flammes ennemies. C'est au cours d'une audience que Legrain connut

la mort de sa fille. Il était là comme prévenu libre et semblait étranger à cette confuse histoire où son nom revenait sans cesse. Les sanglots du vieux menaçaient de troubler la délibération, les magistrats le firent emporter.

Perdu parmi la foule, Salavin suivait le procès avec une sombre ferveur. Vint le réquisitoire. L'avocat général, après avoir blâmé l'indulgence des pouvoirs pour « les ennemis de l'intérieur », sembla se divertir à tracer un portrait d'Aufrère, « type de ces jeunes bourgeois apostats qui, par haine d'une société qui les a, pourtant, comblés de ses faveurs, et peut-être — qui sait ? — pour satisfaire quelque passion de lucre ou de puissance, pactisent dans l'ombre avec les agents de l'émeute et couvrent d'un nom honorable les manœuvres criminelles des faussaires et les espions ».

Salavin, cependant, dévorait Aufrère du regard. Le « spectateur pur », à la différence des autres prévenus, était vêtu de tous points, avec la plus rigoureuse recherche. Il portait un linge éclatant et montrait, chaque jour, un visage rasé de près. Pendant le réquisitoire, il sortit de son gousset un monocle à monture d'écaille que Salavin ne lui connaissait pas. Il considéra l'avocat général avec une insolence attentive, haussa les épaules et tourna la tête.

Salavin ne put se défendre d'admirer la sèche ardeur qu'Aufrère, en ces jours difficiles, apportait à reconquérir et réintégrer son personnage.

Stéphanie, citée comme témoin, avait fait à la barre une brève apparition. Aufrère affecta de ne pas la

voir. Le moment venu des plaidoiries, comme la défense aventurait quelques apophtegmes sur « le droit des intellectuels à la liberté nietzschéenne de se surpasser dans l'action », Aufrère interrompit l'avocat d'un geste et demanda la parole pour « une déclaration urgente de nature à modifier les débats ».

A cet instant même, Bart, se dressant, prononça quelques paroles où il était question de la bonne foi d'Aufrère, « surprise par les événements, mais parfaitement intacte... » Il y eut un moment de tumulte. Des cris contradictoires jaillirent de tous côtés et le président se disposait à faire évacuer la salle quand Aufrère, profitant avec beaucoup d'autorité d'un silence furtif et rassemblant d'un coup l'attention générale, expliqua, d'une voix glacée, qu'il n'y avait pas lieu d'accorder le moindre crédit aux généreux propos de son ami « Monsieur Bart », que les plaidoiries semblaient, bien que pleines de talent, totalement superflues et que lui, Max Aufrère — telle était la substance de la déclaration annoncée — avait coutume d'agir à sa guise et s'estimait seul juge des actions qu'il lui plaisait d'accomplir.

Il y eut quelques rires, vite étouffés par un froid général. Aufrère venait de se rasseoir à son banc et nettoyait son monocle avec un mouchoir de batiste fine. Le tribunal semblait fâcheusement touché par l'intervention du prévenu. La suite des débats fut expédiée dans le malaise.

Legrain bénéficiait de l'indulgence unanime et se trouva mis hors de cause. Politzer et Rainal, comparses négligeables, s'en tiraient l'un et l'autre avec

six mois de prison. Aufrère, en faveur de qui, depuis le début du procès, avaient joué diverses influences et dont, la veille encore, on attendait l'acquittement, était frappé d'un an de prison sans sursis. Pour Obziny, dit Zakine, dit Fontaine, une peine égale, suivie d'expulsion. Bart, avec ses divers chefs d'accusation, arrivait au total de deux années et demie.

XXII

DEUX jours de suite, les journaux se rassasièrent de cette provende. Pour les rescapés du procès, les funérailles de la petite Hélène remplirent l'après-midi du second jour. Peut-être dans l'espoir de mourir en chemin, le savetier voulut suivre à pied le convoi jusqu'au cimetière du Père-Lachaise. Mais la fatigue et la douleur n'accordent pas souvent de ces faveurs mortelles. Au bras de Villard et de Beauvoisin, le bonhomme dut grimper jusqu'à la nécropole et comme, par une opiniâtre révérence pour les principes de sa jeunesse, il tenait à faire incinérer le petit corps, il dut, pendant une heure, supporter l'affreux silence de la fausse chapelle, pareille, en sa hideur, à quelque bâtisse d'exposition.

Ils revinrent en voiture et Salavin les accompagna. Villard disait, d'une paisible voix berceuse : « Il faut vivre, Legrain, pour nous tous et, surtout, pour vos idées. » Le bonhomme bégayait : « Vous êtes sûr ? Vous êtes bien sûr ? »

Plusieurs jours passèrent encore. Un calme effrayant tomba sur le monde. Pourtant, si, dans un élan de tenace charité, quelque ange avait voulu s'intéresser encore aux démarches des hommes, il aurait vu que, malgré l'abattement général, Salavin semblait saisi d'une activité mystérieuse. Il fit plusieurs visites chez un notaire de la place Vendôme. Il eut de fréquents entretiens avec le représentant français de la Nestor Talking Machine C°. Il passa trois heures entières dans un grand magasin de la rive gauche. Il se mit en rapports avec un opticien du boulevard Saint Germain et, dans une parfumerie de la rue Claude-Bernard, acheta plusieurs objets, dont un rasoir mécanique.

Il travaillait encore, le soir, et fort avant dans la nuit. Marguerite endormie, ce qu'il devinait au rythme du silence, il repoussait d'un grand geste les vaines paperasses nourricières, ouvrait un tiroir secret, en sortait des brochures, des lettres, des cartes géographiques et passait plusieurs heures à couvrir de notes maint et maint calepin.

Il parut un jour chez Legrain, au début de l'après-midi. Pour la première fois de sa vie, peut-être, le bonhomme rêvait, bras ballants, son marteau traînant sur le sol, parmi les bouts de cuir. Il desserra les genoux, laissa choir la bigorne et dit :

— Pourquoi travailler, maintenant ?

Des souvenirs lui revenaient, par bouquets, de ce grand amour qui avait empli sa vie, de cette passion paternelle, plus longue et plus vivace que celles de la chair. Il en parlait avec des images et des inven-

tions d'amant. Après quelques minutes, il ramassa la bigorne, chercha, d'un geste tâtonnant, le marteau sous son escabelle et se remit à battre le cuir, parce que c'était, pour son corps, une fonction tout aussi nécessaire que de respirer.

— Savez-vous quelque chose, dit alors Salavin, de ces marchands de faux passeports dont on a tant parlé pendant le procès ?

— Quoi donc ? fit Legrain. Ah ! oui ! Les passeports ! Ma foi, oui. C'est souvent qu'ils en parlaient, dans cette cambuse.

Salavin se pencha, comme s'il eût craint d'être entendu des chaussures affalées sur les tablettes et, pendant un moment, chuchota dans l'oreille velue du bonhomme.

Legrain écoutait, un fil de salive entre ses lèvres disjointes. Il dit enfin :

— Le meilleur, paraît, c'est celui des Lavandières-Sainte-Opportune...

— Chut, fit Salavin, en regardant malgré lui vers l'arrière-boutique.

Il se fit répéter l'adresse qu'il nota dans ses papiers.

Comme arrivait la fin du mois, Marguerite dit, un jour, que le moment approchait d'aller à Melun. C'était une visite que, vers ce point de la saison, Marguerite, chaque année, rendait à des parents éloignés, mais fidèles. Elle partait dès l'aube et rentrait pour dîner.

— J'irai jeudi, proposa-t-elle.

Salavin réfléchit, un œil clos.

— Attends plutôt jusqu'à samedi.

— Ah ! dit-elle, comme tu voudras.

Ce samedi-là fut un jour froid, brumeux, transi déjà sous une sordide clarté d'hiver. Marguerite rentra vers six heures, à nuit noire. Elle n'espérait pas que Salavin serait de retour et ne fut pas surprise de trouver la maison vide. Dans l'ombre, elle retira son chapeau, rangea son manteau, ses gants, avec cette sûreté des femmes qui connaissent la place de toutes choses. Elle était lasse et différait encore un peu les blessures de la lumière. Elle sentit le froid, pensa qu'elle n'avait ni charbon ni bois et que la soirée serait morose. Elle frotta, pour finir, une allumette. A la lueur bleue du soufre, elle aperçut, posée sur la table, une grande feuille de papier couverte d'écriture. Il n'y avait rien là que d'ordinaire ; elle sentit pourtant le cœur lui défaillir. Était-ce quelque copie abandonnée au hasard ? Ou quoi ? L'homme fantasque, tant de fois déjà, l'avait jetée dans l'angoisse, avec ses lubies, ses chimères...

A ce moment, le bois de l'allumette se mit à brûler et Marguerite put lire ces mots, en tête de la grande page :

Marguerite, chère Marguerite, ma dernière, ma seule...

Elle eut, tout de suite, la certitude que l'heure de souffrir était revenue, que le coup, encore suspendu pour une seconde, allait s'abattre, la meurtrir en quelque place impossible à deviner. L'allumette lui chauffait le bout des doigts, elle la laissa tomber et resta dans la nuit, pendant un quart d'heure peut-

être, pour mieux se préparer, pour retarder l'assaut de la douleur.

Enfin, sentant bien qu'elle ne pourrait pas attendre indéfiniment, elle se redressa, gratta soigneusement la mèche de la lampe, frotta le verre avec un linge sec. Il fallait voir clair et regarder l'infortune en face.

La lueur de la lampe gagna de proche en proche.

Quand tous les objets réunis furent éclairés, réunis comme des témoins, Marguerite s'assit devant le papier, prit sa tête à deux mains et commença de lire.

Marguerite, chère Marguerite, ma dernière, ma seule, oui, pour moi tu es tout cela, ma chère femme, et, pourtant, je vais t'infliger une épreuve que tu ne mérites pas. Je vais te quitter. Non pour toujours, Marguerite. Pour des années, sans doute. Je t'aime et te respecte ; mais, depuis longtemps, je ne peux te parler en toute franchise ; je sens, devant toi, une grande gêne que tu as dû remarquer et qui me ferait dire des absurdités, des choses fausses. C'est pourquoi je préfère t'écrire.

Il me faut partir, Marguerite. Cette résolution ne date pas d'aujourd'hui ; de grands événements l'ont mûrie. Il y a six mois, je voulais partir pour moi, à cause de moi. Je sens, aujourd'hui, que je ne suis plus seul en question. Je suis sorti de ma retraite. J'ai vu les hommes. Tu ne peux imaginer comme ils sont malheureux et, surtout, incompréhensibles. Ils ne savent ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font. Oui, je les ai vus et

je ne peux t'exprimer la pitié qu'ils m'inspirent : ils sont tous aussi misérables que moi. C'est terrible à penser, je t'assure.

Malgré tout, Marguerite, je me refuse à croire qu'il n'y ait pas de salut possible. Je ne veux pas admettre qu'il n'y ait qu'à se tuer, comme... Je ne te l'avais pas dit et tu ne lis pas les journaux ; mais tu dois l'apprendre maintenant : Devrigny est mort. Il s'est coupé la gorge avec son rasoir. Pense à lui, quelquefois, comme à un malheureux entre tous.

Je demande à réfléchir dans la solitude. Je demande à faire quelque chose pour devenir un homme autre que celui dont tu as déjà tant souffert. Je dois, pour cette entreprise, rassembler le reste de mes forces. Puisque tu m'aimes, tu ne peux me condamner. Je ne te fuis pas, chère Marguerite, je me fuis.

Si je triomphe du monde et de moi-même, si je me sens, un jour, assez robuste pour n'avoir plus rien à redouter de mes fantômes, je reviendrai frapper à notre porte. Ecoute bien, Marguerite ! Je dis : notre porte. Cela prouve, tu le vois, que je ne peux et ne pourrai jamais m'arracher tout à fait de toi.

Tu savais que nous possédions, mère et moi, quelques titres de rente « incessibles, insaisissables... » il y a encore un autre mot que j'oublie. Mère avait l'usufruit de ces titres et moi la nue propriété : c'est ainsi que disent les hommes d'affaires. Maman morte, je me suis trouvé seul en possession de ces titres et je les ai vendus. Le produit n'en est pas fort considérable. J'en ai fait deux parts. La tienne est dépo-

sée chez Maître Berceau, notaire, place Vendôme, qui te la remettra. Mon entreprise exigeait une petite somme, sans quoi, je t'aurais laissé le tout.

Au revoir, chère Marguerite. Ne dis pas, ne pense pas que je fais une grande faute. Aide-moi, je t'en conjure. Accompagne-moi d'une pensée de paix et de pardon.

Ton cher mari,

LOUIS

Longtemps, Marguerite contempla cette lettre, l'œil sec. Elle s'aperçut enfin que la lampe filait et elle baissa la mèche. Elle se leva, passa dans la cuisine, alluma le papillon de gaz. Elle mit de l'eau sur le feu, sans songer à rien de précis, mais parce que c'était l'heure où les ménagères font chauffer de l'eau. Elle revint dans la salle à manger, prit la lampe, entra dans la chambre. L'armoire était ouverte. Les vêtements de Salavin y étaient rangés, en ordre. Le linge, les moindres objets, rien ne manquait.

Un morceau de journal humide traînait sur la toilette. Marguerite le déplia distraitement. Il contenait de longs poils gris, ondulés, et de la mousse de savon : toute la barbe de Salavin.

Marguerite commença, comme chaque soir, de retirer ses peignes. Parfois, elle s'arrêtait pour écouter le silence de la maison vide. Ses cheveux tressés, elle frissonna, car la nuit était froide. Elle revint dans la salle à manger et prépara le fauteuil Voltaire. Elle s'assit avec soin, comme pour attendre longtemps, peut-être même des années.

LES ÉDITIONS VARIÉTÉS

DUSSAULT ET PÉLADEAU

1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

EXTRAIT DU CATALOGUE

ACTUALITÉS, POLITIQUE

BAINVILLE (JACQUES) — Les conséquences politiques de la paix	\$1.25
BAINVILLE (JACQUES) — La fortune de la France.....	\$1.50
BAINVILLE (JACQUES) — L'Angleterre et l'empire britannique	\$1.25
BAINVILLE (JACQUES) — L'Allemagne (2 tomes).....	\$2.50
BAINVILLE (JACQUES) — La Russie et la barrière de l'est	\$1.25
CHESTERTON (C. K.) — La Barbarie de Berlin.....	\$1.00
FIEDLER (ARKADY) — Groupe 303 (<i>illustré</i>)	\$1.25
HAEDRICH (MARCEL) — Baraque 3 — Chambre 12.....	\$1.25
LEBRET (R. P.) — Mystique d'un monde nouveau ..	\$1.00
MACKAY (HELEN) — La France que j'aime	\$1.00
PÉLADEAU (PAUL) — On disait en France	\$1.00
REYNOLD (GONZAGUE DE) — D'où vient l'Allemagne ? ..	\$1.25
RICOUR (PIERRE) — La Conquête de la Paix.....	\$1.25
SAINT-PHALLE (CLAUDE DE) — Pour vivre en paix.....	\$1.00
SIEGFRIED (ANDRÉ) — Le Canada, puissance internationale	\$1.50
VERMEIL (EDMOND) — Hitler et le Christianisme ..	\$0.60

ROMANS

ANET (CLAUDE) — Mayerling	\$1.25
CAMI — Le jugement dernier (<i>roman prématuré</i>).....	\$1.25
DUHAMEL (GEORGES) — Civilisation	\$1.25

CHRONIQUE DES PASQUIER

DUHAMEL (GEORGES) — Le notaire du Havre.....	\$1.25
DUHAMEL (GEORGES) — Le jardin des bêtes sauvages ..	\$1.25
DUHAMEL (GEORGES) — Vue de la terre promise.....	\$1.25
DUHAMEL (GEORGES) — La nuit de la Saint-Jean.....	\$1.25
DUHAMEL (GEORGES) — Le désert de Bièvres.....	\$1.25
DUHAMEL (GEORGES) — Les maîtres	\$1.25
DUHAMEL (GEORGES) — Cécile parmi nous.....	\$1.25
DUHAMEL (GEORGES) — Le combat contre les ombres ..	\$1.25
DUMAS (ALEXANDRE) — Les trois Mousquetaires (2 tomes, <i>illustrés</i>)	\$2.50
EYLAN (CLAUDE) — Jardin 26	\$1.25
EYLAN (CLAUDE) — Combat avec l'Inconnue	\$1.25

GIDE (ANDRÉ) — La symphonie pastorale et Isabelle	\$1.25
GIRAUDOUX (JEAN) — Suzanne et le Pacifique.....	\$1.25
GOLL (YVAN) — Lucifer vieillissant.....	\$1.00
LOTI (PIERRE) — Pêcheur d'Islande	\$1.25
MAURIAC (FRANÇOIS) — Thérèse Desqueyroux	\$1.25
MAURIAC (FRANÇOIS) — Les chemins de la mer.....	\$1.25
PROUST (MARCEL) — Du côté de chez Swann (2 tomes)	\$2.50
RINGUET — 30 arpents	\$1.25
TRIOLET (ELSA) — Mille regrets	\$1.25

LITTÉRATURE - ESSAIS - CRITIQUES - SOUVENIRS

BÉRAUD (HENRI) — Qu'as-tu fait de ta jeunesse ?.....	\$1.25
BONNARD (ABEL) — Savoir aimer	\$0.60
DUHAMEL (GEORGES) — La possession du monde.....	\$1.25
FRANCOEUR (L.) et PANNETON (P.) — A la manière de	\$0.50
GIDE (ANDRÉ) — Pages de journal	\$1.00
GIRAUDOUX (JEAN) — Littérature	\$1.25
MAURIAC (FRANÇOIS) — Journal (3 tomes) chacun	\$1.25
MAURRAS (CHARLES) — La Musique intérieure	\$1.25
PESQUIDOUX (JOSEPH DE) — Un petit univers	\$1.25
POURRAT (HENRI) — Vent de Mars	\$1.25
RISTELHUEBER (RENÉ) — Voyages en forme de cro- quis (<i>illustré</i>)	\$1.25
RISTELHUEBER (RENÉ) — Mission Française	\$1.25
ROUSSEAUX (ANDRÉ) — Le Monde classique	\$1.25
ROUSSEAUX (ANDRÉ) — Littérature du XX ^e siècle (2 tomes)	\$2.50
ROUSSEAUX (ANDRÉ) — Ames et visages de XX ^e siècle	\$1.25
THARAUD (JÉRÔME et JEAN) — Les Contes de la Vierge	\$1.25
VALÉRY (PAUL) — Regards sur le monde actuel.....	\$1.25
VÉRINE — L'art d'aimer ses enfants	\$1.25
VÉRINE — Délivrez-les du mal	\$1.25

BIOGRAPHIES ET HISTOIRE

ALLARD (LOUIS) — Esquisses parisiennes	\$1.25
BAILLY (AUGUSTE) — Richelieu	\$1.25
BARRÈS (PHILIPPE) — Charles de Gaulle	\$1.25
BOURCET (MARGUERITE) — Le duc et la duchesse d'A- lençon	\$1.50
BRISSON (PIERRE) — Molière	\$1.50
GARCO (FRANCIS) — Verlaine (<i>illustré</i>)	\$1.25
CHESTERTON (G. K.) — Saint François d'Assise	\$1.25
FLEURY (SERGE) — Talleyrand	\$1.25
HEIDSIECK (PATRICK) — Rayonnement de Lyautey....	\$1.25
LA SALLE (BERTRAND DE) — Alfred de Vigny	\$1.50

MAURIAC (FRANÇOIS) — Vie de Jésus	\$1.00
POURTALÈS (GUY DE) — Chopin ou le poète	\$1.25
POURTALÈS (GUY DE) — Wagner	\$2.00
POURTALÈS (GUY DE) — Berlioz	\$1.75
RINGUET — Un monde était leur empire	\$1.50
ROLLAND (ROMAIN) — Vie de Beethoven.....	\$1.25

COLLECTION CLASSIQUE

BAUDELAIRE (CHARLES) — Les fleurs du mal	\$1.25
LA FONTAINE (JEAN DE) — Fables	\$1.25
MAUPASSANT (GUY DE) — Contes	\$1.25
PASCAL (BLAISE) — Pensées	\$1.25
RACINE (JEAN) — Théâtre complet (2 tomes).....	\$2.50
FLAUBERT (GUSTAVE) — Trois Contes	\$1.25
MUSSET (ALFRED DE) — Comédies et Proverbes (2 tomes)	\$2.50

POÉSIE

ARAGON (LOUIS) — Le Crève-Cœur	\$0.60
BRIENNE (JEAN) — Corps et âme	\$0.60
GÉRALDY (PAUL) — Toi et moi	\$0.60
NOAILLES (ANNA DE) — Choix de poésies.....	\$1.25
SERVIEN (PIUS) — Orient	\$0.60
TOUR DU PIN (PATRICE DE LA) — La quête de joie	\$0.60
TOUR DU PIN (PATRICE DE LA) — Psaumes	\$0.60
VERLAINE (PAUL) — Choix de poésies	\$1.25

La présente édition
a été achevée d'imprimer pour
Les Éditions Variétés
le onze septembre mil neuf cent quarante-quatre,
à Montréal, Canada.

